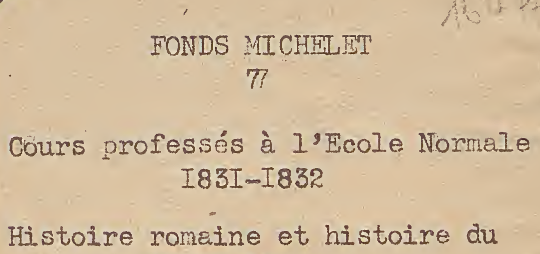

colorchecker CLASSIC
x·rite
mm


1604
FONDS MICHELET
77
Cours professés à l'Ecole Normale
1831-1832
Histoire romaine et histoire du
Moyen Age

7

COURS DE MICHELET professés à l'Ecole Normale en I83I-I832, recueillis par Germain..

Histoire romaine et histoire du Moyen-Age

<u>I6 leçons</u>

1) Les Césars (2 exempl..)
2) Ibid..
3) Ibid..
4) Fin de l'Empire romain de Constantin à Valens
5) Les grandes invasions
6) Justinien-Héraclius
7) Considération sur le Christianisme et le Mahométisme- Mahomet-Islamisme-Conquète des Arabes..
8) Les Francs dans la Gaule-Les Mérovingiens- Charles Martel-Pépin- Charlemagne
9) Règne de Charlemagne- Décadence et démembrement de l'Empire des Carolingiens.
I0) Invasion des barbares du Nord-Les Saxons en Angleterre : l'Eptarchie- Les Normands en France : leur établissement sous Charles le simple..
11) Histoire de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France et de l'Italie pendant les IXe et Xe siècles..
I2) Les Normands en Italie-
I3) Querelle du Sacerdoce et de l'Empire
I4) Guerres de races et d'idées- Henri VI-Innocent III- Frédéric II-Othon-Bouvines-Les Guelfes et les Gibelins Gregoire IX-Innocent IV-Concile de Lyon-Charles d'Anjou
I5) Les Croisades-De la Iere à la 4e - Empire latin de Constantinople
I6) Résultats des croisades- De la 5e à la 8e croisade.. Conclusion

Hist. du moyen âge et hist. moderne

Cours de M. Michelet à l'École normale

1831 — 1832.

Première leçon de l'histoire des Empereurs.

(Michelet – 1831-1832)

Les Césars.

Lorsque la bataille d'Actium et la valeur d'Agrippa eurent remis entre les mains d'Auguste la domination du monde ; lorsque l'Orient eut été vaincu avec Antoine qui en avait embrassé les interets à une époque où l'Orient ne pouvait pas triompher, Auguste ne donna pas une forme nouvelle à l'état, il ne fit que continuer avec plus de régularité ce qui existait depuis 600 ans. En effet la rep. n'avait pas péri à Actium, depuis longtemps elle n'était plus. seulement le principat que Sylla et Marius avaient fondé et dont la succession avait été très irrégulière dans les querelles de Lucullus, de César, de Pompée devint fixe sous Auguste, et l'ensemble des forces de l'empire se trouva dans une même main. Ce qui fait l'importance de cette époque ce n'est donc pas la fondation de l'empire. mais le grand mouvement qui s'opéra alors dans la religion et dans le droit. Aug.



se fit grand en affectant de se faire petit
il laissait au sénat une partie du pouvoir
et lui confiait le gouvernement des provinces
intérieures de l'empire et ne prenait pour lui
que l'extérieur, les dangers, mais aussi la
gloire et la puissance. Il refusa constamment
le titre de dictateur devenu sinistre depuis
la mort de César et se mit à genoux
devant le peuple quand le peuple lui donnait
ce titre par acclamation. Il accepta le
titre de tribun afin de protéger le pauvre
peuple; il ne prit pas celui de censeur ~~des~~
~~moeurs~~ qui était trop auguste, trop aristocr.
mais seulement celui de préfet, de surveillant
des moeurs. Avec ces travestissements la
répq. parut subsister. Les artifices d'Aug.
sont visibles dans Suétone. On voit que
Mécène le principal instrument de sa
politique influa beaucoup sur les moeurs
Romains par ses exemples et sa réputation
d'homme de gout. Les exercices guerriers
du champ de Mars furent abandonnés et
remplacés par le jeu de paume. Au lieu des
réunions dangereuses où le soir dans le forum
on parlait des affaires publiques, on se
réunissait à la bibliothèque Palatine. On se retirait
des lieux où l'on parlait pour se rendre
à ceux où on ne parlait pas. Scripta
Palatinus quaecumque recepit Apollo.

Le monde alors avait soif de repos et Virgile pouvait louer Auguste, c'était louer la paix qu'il avait ramenée; ce règne d'ailleurs quelque peu qu'il y eut de majesté dans le prince ne fut pas sans grandeur. Les Parthes avaient rapporté les aigles de Crassus, et Auguste s'environnait d'un cortège qui trompait les Romains sur sa ~~propre grandeur~~ valeur réelle. Il se montrait au monde entre le vaillant et sévère Agrippa, et l'ingénieux Mécène. Joignez-y un grand général qui aurait été cité comme tel, s'il n'eut été depuis empereur, Tibère qui avait repoussé les Germains avec tant de gloire, Tibère beau-fils d'Auguste. Il y avait encore ce jeune Marcellus fils d'Octavie sur lequel le peuple romain fondait tant d'espérances. Il y avait l'autre fils de Livie Drusus frère de Tibère; et les petits-fils d'Aug. Lucius et Caius César.

Peu à peu tous ces princes moururent. La fin de ce règne prend un caractère sombre. Un grand échec fut éprouvé par les armes romaines. Varus qui avait espéré introduire chez les Germains les formes de la procédure romaine et substituer le droit Romain aux décisions du duel judiciaire fut massacré ~~par~~ eux avec les légions, leur chef le célèbre Hermann (Arminius) extermina

3r

cette armée dans les défilés de Teutberg en Westphalie. C'est alors qu'Auguste dans le délire de la douleur parcourut pendant trois jours son palais en se frappant la tête contre les murs et en criant : Varus rends-moi mes légions. Ce n'était point l'amour de la patrie qui le faisait parler il sentait que sa domination n'était pas encore assez affermie pour éprouver impunément une défaite. Outre comble de maux sa famille nous. Sa fille et sa petite fille couvrirent de honte la maison impériale. Il fut obligé de les reléguer dans une île. Enfin cet empire qui lui avait tant coûté il le laissa à l'homme du monde qu'il aimait le moins à Tibère fils de Livie époux de Julie que l'aversion de son beau-père avait obligé de se bannir à Rhodes et dont cet exil avait encore aigri le caractère déjà violent. Suétone raconte que Tibère étant allé à Noles recevoir les derniers ordres d'Auguste mourant, ce prince excédé des réponses et des réticences hypocrites de Tibère ne put s'empêcher de dire sous quelle lourde machoire je laisse l'empire Romain (67)

Nous passerons sous silence tout ce que Tibère fit à Rhodes, Tacite l'a longuement détaillé. Nous ne parlerons pas des dissimulations hypocrites de Tibère quand il refusait

l'empire que lui offrait le sénat à ses pieds et prenait cependant le serment des légions ; de manière que lorsqu'il accepta enfin il n'acceptait qu'un pouvoir qu'il avait déjà pris. Cet homme si hypocrite, si barbare était en même temps un général habile, un grand jct. et l'ami du plus grand jct. du temps. C'était un esprit indifférent à l'équité mais défenseur de la loi stricte. Tibère ne se permit pas un crime qui ne fut autorisé par la loi, mais tout ce que la loi permettait il le fit.

Cependant contre qui Tibère s'armait-il de la loi ? Ce n'était pas contre la masse du peuple L'empire fut heureux sous Tibère le prince était économe et sans les prodigalités folles de Caligula on aurait béni le souvenir d'un prince qui gouverna sagement la rép. et ne lui couta presque rien.

Il s'arma contre l'aristocratie qui depuis deux siècles avait pillé le monde, il fit rendre gorge à tous ces oppresseurs du genre humain et leur enleva tous ces biens mal acquis. Mais les moyens furent barbares. Et d'ailleurs comme toute cette hist. a été écrite par l'Aristocratie romaine, par Tacite, par Suétone, par Dion Cassius les empereurs y



durent être fort maltraités. Cependant il faut le dire cette oppression des grands fut odieuse et l'on rencontre une foule de traits qui font horreur. Mais cette part faite le principe de la conduite des Césars n'était pas déraisonnable. L'établissement de l'empire était une révolution populaire exécutée par la main d'un tribun. L'empereur était un tribun élu pour protéger le peuple et comme tel l'empereur commença par frapper l'aristocratie. C'est le sens du règne de Tibère sous qui excepté les grands de Rome l'empire fut heureux. Ce sera plus tard le sens du règne de Vespasien. En général la tendance de tous ces jct. qui donnèrent à Rome des lois civiles qu'on admire encore aujourd'hui, c'était la tendance à l'égalité au renversement de tous les anciens privilèges. C'est sous des tyrans que le droit Romain acquiert sa plus haute perfection: Papinien vécut sous Caracalla, Ulpien sous Elagabale et Alexandre Sévère; quant aux empereurs ils succédèrent non aux consuls mais aux tribuns.

La réaction contre les grands fut atroce sous Tibère; odieuse mais moins barbare sous Vespasien, odieuse sous Domitien. Lorsque Trajan et les Antonins arrivèrent ils n'eurent plus rien à

faire. La révolution était accomplie; il n'y avait plus de grandes fortunes, plus de raisons de craindre le sénat. Ils purent être doux et cléments tout à leur aise. Le siècle précédent avait achevé l'ouvrage de l'égalité. Tel est le nœud de l'organisation de ces premiers temps de l'empire. Revenons à Tibère. D'abord il se débarassa d'un compétiteur, le j. Posthume Agrippa; puis il tient constamment l'œil sur celui qui lui restait, Germanicus que désignaient les vœux du peuple. Ce Germanicus que le peuple Romain a tant regretté devait donner de l'ombrage à Tibère: une partie des légions l'avait proclamé empereur: envoyé dans l'orient il visita au mépris des lois l'Egypte que l'on n'osait confier qu'à un chevalier pour ne pas donner à des hommes puissans un moyen de révolte. La femme de Germanicus était cette Agrippine toute semblable à sa fille, mère de Néron, et n'oublions pas que c'est du sang de Germanicus que sortirent Caligula et Néron, qu'Agrippine passait en revue les légions et leur présentait son fils avec la chaussure militaire (Caliga) et que Caligula en avait été ainsi nommé par elles. Il y avait là de quoi inquiéter Tibère: mais lorsque Germ. eut par une victoire vengé la défaite de Varus, ses inquiétudes durent encore augmenter; il se



sentait odieux dans Rome, et dès ce moment il s'en éloigna et se relégua dans l'î. de Caprée, laissant l'exécution de ses ordres à Séjan commandant des gardes prétoriennes et qui devait sa fortune à sa force ~~d~~ corporelle. Le caractère jaloux et méfiant de Tibère était naturellement ulcéré par les rapports que Séjan lui transmettait sur Germanicus et sa famille. Aussi l'éloigna-t-il des armées de Germanie: il l'envoya dans l'orient et là soit chagrin soit poison Germanicus mourut. Sa veuve revint à Rome portant les cendres de son époux, entourée de ses enfants et vint accuser moins Pison que Tibère. L'Italie entière alla au-devant des cendres de Germanicus et mort il faillit faire une révolution qu'il n'avait point osée pendant sa vie. Rien ne dit qu'il ait été empoisonné et Agrippine fit retomber sur Tibère une mort dont il était peut être innocent. Alors la haine de Tibère se changea en fureur il fit périr Agrippine, il fit périr ~~le~~ 2 fils de Germanicus et toute fois son caractère timide l'empêcha encore de les faire tuer ouvertement. Il voulait qu'ils parussent mourir; il les fit laisser sans nourriture. L'un d'eux, dit-on, mangea la laine de ses matelas. Tibère se crut donc désormais paisible,

Séjan gouvernait tandis qu'il s'enfonçait à Caprée dans la solitude et dans la recherche des plus honteuses voluptés.

Un jour arrive dans le sénat une lettre immense pleine d'invectives, d'accusations, d'emportement contre le sénat et au grand étonnement de tous contre Séjan. Séjan qui se croyait plus maître que Tibère se voit de suite tout seul; il est mis à mort; on étrangle sa fille âgée de 12 ans; ses amis, ses parents, ceux qui lui ont parlé, ceux qui ont parlé à ses esclaves sont entassés dans les prisons, et ne sachant qu'en faire on les jette à la mer. On épia tous ceux qui venaient chercher des cadavres ou pleurer sur le rivage. Cependant Tibère ne revint pas dans Rome. Il s'affaiblissait de jour en jour. Ses remords et ses voluptés achevèrent enfin. Un mot de lui donnera une idée des tourments qui déchirèrent sa vie. Sénateurs, disait-il, en écrivant au sénat, si je sais par quel mot commencer cette lettre; que les Dieux me fassent périr d'une mort plus cruelle que celle dont je me sens périr tous les jours.

Un trait rapporté par Suétone prouve



quelles étaient ses alarmes perpétuelles. Un pêcheur qui avait pris un poisson d'une grosseur considérable voulut l'offrir lui-même à Tibère dans la crainte que les gens de la maison du prince ne voulussent le soustraire et le priver de la récompense qu'il en espérait. Il escalada le rocher inaccessible de Caprée et parut tout à coup dans les jardins de l'empereur. Tibère eut tellement peur qu'il le fit aussitôt saisir par ses esclaves et frotter avec des écailles de poisson jusqu'à ce qu'il eut la peau enlevée.

La seule personne de sa famille que Tibère eut épargnée était un fils de Germanicus qui à force de bassesses et de stupidité était parvenu à calmer les inquiétudes de son maître. Quant à Claude frère de Germanicus il était imbécille. Ce fut donc Caligula qui succéda à Tibère quand ce prince eut été étouffé par les ordres de Macrin. (37)

L'empire s'attendait que le fils de Germanicus allait réaliser tout ce que son père avait promis. Il soutint quelque temps les espérances qu'on avait conçues de lui; ses commencements furent doux et prospères. Mais bientôt il donna des marques évidentes d'aliénation. Il avait

7 bis

des conversations avec Hercule, il donnait à son cheval les ornements de consul. En peu de temps il eut prodigué aux soldats les trésors amassés par l'économie Tibère et pour y suppléer il recourut à la proscription. On le vit jouer les biens d'hommes vivants qu'il fesait égorger pendant la partie. Il était extrêmement violent et furieux. Ce n'était point la tyrannie légale de Tibère. C'était la tyrannie d'un soldat furieux. Un jour il rencontra dans la rue un jeune homme qui marchait d'un air modeste et tenant ses mains sur son manteau: il le fit jeter dans la boue par ses esclaves. Le jeune homme devait être un jour Vespasien.

Un autre jour Caligula outragea un capitaine des gardes prétoriennes, un stoïcien, homme d'un caractère sérieux et austère, Chereas. Il voulut s'en venger et lorsque Caligula passait en revue des acteurs qui allaient monter sur la scène, Chéreas chargé de lui demander le mot d'ordre et ayant reçu pour réponse, Jovem; Accipe iratum, lui dit-il en le poignardant

Le Sénat crut que puisqu'aucun prince



de la famille des Césars n'existait plus la rép. allait être proclamée; il avait oublié Claude qui saisi d'une peur mortelle s'était caché derrière une tapisserie pendant que les prétoriens pillaient le palais. Après trois jours l'un d'eux l'aperçut: on le saisit et pendant que pâle et tremblant il demandait grâce il parut plaisant de le faire empereur. Ils le portent en triomphe et ~~on~~ le proclament sans opposition..

Claude avait beaucoup de simplicité d'esprit mais aussi quelque bonté. La plupart des crimes de sa cour furent commis en son nom et sans qu'il y participât. Il avait aussi du goût pour les lettres. et c'était ce goût sans doute qui le rendait en partie impropre au gouvernement. Il avait écrit une histoire d'Etrurie, perdue aujourd'hui et qui serait un des plus curieux monuments de l'antiquité. Claude fut gouverné pendant la 1re partie de son règne par l'infame Messaline, dans la 2de par l'ambitieuse Agrippine et toujours par des affranchis. Les esclaves après tant de souffrances après une si longue soumission aux caprices insolents des maîtres régnèrent à leur tour. Cette domination parut au sénat le comble de la honte. Mais c'est sous Claude aussi que

fut rendue cette loi la première dans l'ant[é] qui stipulat pour les esclaves. Il est défendu aux maîtres d'abandonner leurs esclaves malades dans l'î. du Tibre et de les y laisser mourir de faim. L'empereur est le protecteur des esclaves. Ce mot exp[rim]e bien des choses.

On trouve la même libéralité d'esprit dans la manière dont il traita les provinces. Le premier il ouvrit le sénat aux étrangers. On voit à Lyon une table qui conserve une partie du discours qu'il prononça à ce sujet. Ainsi les provinces entrèrent dans le partage de la souveraineté, ainsi la vieille injustice de Rome commença à être réparée. Ces 2 actes relèvent singulièrement le règne de Claude.

Les affranchis ayant prévalu sur Messaline décidèrent l'empereur à la laisser tuer. Elle avait poussé l'audace jusqu'à épouser publiquement le consul Silius. Silius allait être empereur et il fallait qu'il fut renversé par les affranchis s'ils ne voulaient pas être entraînés dans la ruine du prince.

Claude épousa en secondes noces sa nièce

Agrippine. Ce mariage fit horreur aux Romains qui le regardaient comme un inceste. De son 1.er mari Agrippine avait eu un fils Claudius Nero dernier descendant de cette famille antique d'un génie si violent depuis le ~~dictateur~~ sabin Appius, jusqu'à Néron le vainqueur d'Asdrubal au Métaure, jusqu'au 1.er mari de Livie, jusqu'à l'empereur Néron.

Claude avait un fils de Messaline Britannicus. La naissance d'un fils de Messaline ne pouvait être certaine et Claude pouvait légitimement lui préférer son beau-fils. Néron succéda à Claude. Encore un mot sur Claude.

Montesquieu dit à propos de ce règne. „Dans les 2 d.ers siècles de la rép.e les guerres civiles avaient eu lieu pour savoir qui aurait le pouvoir judiciaire des chevaliers ou du sénat. Sous Claude ce pouvoir fut remis aux agents du prince à ses domestiques, aux procurateurs." Montesquieu s'étonne que la volonté d'un imbécille ait donné à des Affranchis ce que les grands de Rome s'étaient si long-temps disputé. Ce n'est

9 bis

pourtant pas une mesure ridicule et dont il faille s'affliger. Dans cette réaction générale contre l'inégalité c'était au tour des grands de Rome à être jugés par ces esclaves qu'ils avaient tant méprisés.

On connait les commencements de Néron. A l'Orient vainqueur des Parthes et des Arméniens par Corbulon. A l'Occident en Bretagne par Suétonius Paullinus, il laissa gouverner l'empire au dedans par sa mère Agrippine. Mais cette femme ambitieuse et d'un despotisme viril dit Tacite, cette femme regnant en réalité poussa l'audace jusqu'à vouloir assister derrière un voile aux délibérations du sénat. Le j. emp. préfera avec raison les conseils de ses gouverneurs Burrhus et Seneque l'un le plus honnête homme l'autre le plus ingénieux de son temps. Telles furent les 1res années de Néron. Il n'y a rien à redire et l'éloignement d'Agrippine ne lui fait qu'honneur

Mais il arriva au j. prince ce qui était arrivé à Caligula. Cette puissance sans borne ce tourbillon de tout ce monde qui roulait dans Rome à ses pieds, cette variété infinie cette faculté de changer incessamment son existence par des plaisirs nouveaux, ~~enfin~~ tout cela troubla son jeune esprit. Aussi son règne ne fut-il qu'une mauvaise parodie



1

92

de l'antiquité Grecque. Il court disputer des couronnes aux jeux olympiques. Il se fait acteur, cocher. Tout ce qui avait jusque là élevé l'imagination des Grecs combats du gymnase, combats de musique et de poésie il le profane. C'est la fin de l'antiquité. Tout cela fit louer Néron en Grèce; mais à Rome le fit mépriser. On se moqua de ses vers et de ses représentations dramatiques. Quant à l'incendie de Rome on ne sait qu'en penser. Tacite même l'ennemi le plus passionné des tyrans ne le lui attribue pas d'une manière positive. On en accusa comme on sait les chrétiens. Ils formaient alors une société secrète qui ne révélait ses mystères à personne et que l'on confondait avec les juifs qui les haïssaient mortellement. On la soupçonnait d'être plus exécrable que celle des juifs qui était déjà l'exécration de l'emp. Le seul peuple juif avait gardé une profonde nationalité. Or au sein de cette société même se formait une société encore plus nationale et plus cachée. De là la haine commune portée aux Juifs et aux chrétiens. Les chrétiens déclarés coupables d'un crime qu'ils n'avaient pas commis furent inhumainement brulés dans les jardins de l'empereur.

Cependant l'aristocratie Romaine, les Pison, les Thraséas, étaient ennemis d'un gouvernement Grec, d'un prince Grec de mœurs et de goût. Une conspiration eut lieu où entra Sénèque lui-même.

Néron qui avait cru se mettre en sûreté par l'empoisonnement de Britannicus avait encore à craindre sa mère Agrippine aimée des soldats. C'était aussi un dangereux compétiteur. Le jeune homme entouré d'une foule de conseillers pervers fut décidé par eux à tuer celle qu'il ne regardait plus comme une mère. Le crime toléré par Burrhus fut justifié par Sénèque dans un mémoire que Néron lut au Sénat. Les plus honnêtes hommes de l'empire, Burrhus et Sénèque avaient cru la mort d'Agrippine nécessaire au repos du monde.

Cependant l'aristocratie Romaine, les Pison, les Thraséas étaient ennemis d'un gouvernement Grec, d'un prince Grec de goût et de mœurs. Une conspiration eut lieu où entra Sénèque lui-même ainsi que le poète Lucain rival de Néron. La conspiration fut découverte et Lucain essaya de sauver sa vie en dénonçant ses complices et jusqu'à son ayeule.

Toutes ces violences cependant n'ébranlaient

point la domination de Néron, mais il n'en fut plus de même lorsqu'il tomba aux hommes de l'armée, lorsqu'il força à se tuer Corbulon vainqueur en Orient. Les généraux menacés jusqu'à la tête des armées se liguèrent. Vindex en Gaule, Galba en Espagne, Nymphidius à la tête des prétoriens. Il ne restait plus à Néron qu'à se tuer. Avec quelle lâcheté il le fit il faut le voir dans Suétone. (69)

Ajoutons un mot sur Néron ##, sur cet homme qui est resté le type de la cruauté et de l'infamie. Son tombeau ne manqua jamais de fleurs et les Affranchis le paraient tous les jours de Guirlandes. Ce qui prouve que ~~tous~~ ces tyrans quelque souvenir qu'ils aient laissé se présentaient toujours au petit peuple comme les défenseurs de l'humanité. Le plus grand mal en effet que lui firent Caligula et Néron fut l'effrayante prodigalité avec laquelle ils dépensèrent tout ce que Tibère avait amassé; un autre mal aussi était l'exemple de mœurs si infames dans un si haut rang. Mais à travers ces maux quels pas immenses ne fit pas la loi civile: et un gouvernement qui donne de bonnes lois civiles est toujours un bon gouvernement. La loi politique est elle-même moins importante, car la loi civile est d'un usage continuel

c'est le tissu même de l'existence. Aussi le gouvernement impérial a-t-il été une immense amélioration pour tout l'empire. Quelle différence entre le temps de Néron et celui de Sylla, où vingt tyrans dépouillaient les provinces. Sous un empereur les gouv. de provinces n'osent point piller; ils savent que le prince les ressaisirait à leur tour pour leur arracher ce qu'ils auraient pris, que sous un hom. tel que Tibère la plus obscure accusation partie d'un coin de la Grèce ou de la Macédoine peut les frapper de mort. Cette époque fut donc véritablement une époque de paix et de bonheur.

Vindex avait été tué par un malentendu au moment où il allait avoir une conférence avec Virginius. Galba marcha sur Rome et fut généralement reconnu, c'était un homme déjà âgé d'un caractère respectable et qui avait traversé tant de règnes sans qu'on pût l'accuser d'avoir trempé dans la tyrannie. Mais il avait les défauts des vieillards. Il était avare et se confiait aisément à quelques hommes qui gouvern. pour lui. L'empire accoutumé au gouvt. d'un j. hom. et à des fêtes brillantes, voyant arriver ce vieillard sévère crut avoir perdu au change. Néron avait donné beaucoup aux soldats. Galba leur refusa les dons ordinaires (donativa)

11v

Je sais lever des soldats, dit-il, non les acheter. Ce mot fut sa perte. Othon un favori de Néron, Othon qui avait partagé ses fêtes, qui était jeune et plaisait aux soldats se vengea du vieil empereur qui ne l'avait pas adopté et qui lui avait préféré un homme plus honnête Pison. Il corrompit la garde prétorienne qui massacra Galba sur la place publique.

Othon fut élevé par les prétoriens; Vitellius par les légions de Germanie, Vespasien par celles d'Orient, celles qui en toute guerre civile avaient toujours été vaincues: mais cette fois elles vainquirent; preuve que l'occid. était divisé. En effet Vitellius étant devenu empereur on fut loin d'être d'accord pour conserver cet ancien flatteur de Messaline, uniquement livré aux plaisirs du ventre.

La chute d'Othon est un événement grave. C'est la première réaction des légions contre les prétoriens; c.à.d. des armées des frontières contre la garde des empereurs.

(Manquent les 2 leçons suivantes)

132

Germain

Auguste 31-14

Lorsque la bataille d'Actium eut remis entre les mains d'Auguste la domination du monde; lorsque l'Orient eut été vaincu avec Antoine qui en avait embrassé les intérêts à une époque où l'Orient ne pouvait triompher, Auguste ne donna pas une nouvelle forme à l'état: il continua ce qui existait depuis Sylla. Le principat que Sylla et Marius avaient fondé, et dont la succession avait été très irrégulière, sous Auguste devint fixé: l'ensemble des forces de l'empire fut dans une même main. Ce qui caractérise cette époque, c'est le grand mouvement opéré dans la Religion et dans le droit. Auguste se fit grand en affectant de se faire petit. Il ne prit pour lui que les dangers, mais aussi la puissance. Il refusa le titre de dictateur; mais il accepta celui de tribun, afin de protéger le pauvre peuple; il ne prit pas le titre de censeur: ce titre était trop grand; il ne voulut que celui de préfet des mœurs; et au moyen de ces travestissements, la République parut subsister. On peut voir dans Suétone les artifices qu'Auguste employa: Mécène, le principal instrument de sa politique, influa beaucoup sur les mœurs romaines par ses exemples et par sa réputation d'homme de goût. Les exercices du Champ-de-Mars furent proscrits; on se contenta du jeu de paume. Au lieu des réunions du forum, on eut celle de la bibliothèque Palatine, récemment fondée par Auguste.

Après tant d'agitation, le monde avait soif de repos. Il n'est pas étonnant que Virgile fasse l'éloge d'Auguste; c'était faire celui de la paix. Ce

12 r°

règne d'ailleurs n'est pas sans grandeur. Les Parthes avaient rapporté les aigles de Crassus. Auguste se montrait au monde entre le vaillant et irréprochable Agrippa, l'ingénieux Mécène, et un grand général, qu'on pourrait citer comme tel, s'il n'avait régné, Tibère, son beau-fils. Il y avait encore le fils d'Octavie, ce jeune Marcellus sur lequel Rome avait fondé tant d'espérances, les enfants de Livie ; outre Tibère, Drusus et les petits fils d'Auguste, Lucius et Caius César. Mais à peu tous ces princes moururent avant Auguste. Ce règne prit alors un caractère plus sombre. Un grand échec fut éprouvé en Germanie par Varus qui avait espéré introduire chez ce peuple les plaidoyers réguliers de Rome et substituer les tribunaux de son pays aux combats singuliers. Le chef des Germains, Hermann ou Arminius, extermina cette armée. Auguste à cette nouvelle se frappa la tête contre la muraille en criant : Varus, rends moi mes légions. Ce n'était pas par patriotisme ; mais il ne croyait pas sa domination assez affermie pour pouvoir éprouver impunément une défaite au dehors. D'un autre côté, sa famille le déshonorait : sa fille Julie et sa petite fille Livie couvraient de honte la maison impériale ; il fut obligé de les bannir.

Tibère 14 – 37

Enfin cet empire qui lui avait tant coûté, il ne put le laisser qu'à Tibère, l'homme qu'il aimait le moins. Aussi, lorsque Tibère fut sorti de la chambre d'Auguste mourant, celui ci excédé de sa conversation hypocrite et de ses réticences s'écria-t-il : « Sous quelle lourde machoire je laisse le peuple romain ».

Nous passerons sous silence ces longues scènes de dissimulation entre Tibère et le sénat, si bien racontées par Tacite, lorsque Tibère refusait l'empire et prenait partout le serment des légions .... Pourtant cet

homme si dissimulé était aussi un général illustre, un grand jurisconsulte, et l'ami du plus célèbre jurisconsulte du temps. Tibère est une continuation de cette grande école de jurisprudence fondée par le décemvir Appius. Il ne se permit aucun crime qui ne fut autorisé par la loi. Et contre qui s'arma-t-il de la loi ? Ce ne fut pas contre le peuple. L'empire fut heureux sous Tibère, excepté Rome toutefois : sans les prodigalités de Caligula, on aurait béni le règne d'un prince qui ne coûtait rien à la République et qui la protégeait. Il s'arma de la loi contre l'aristocratie qui depuis deux siècles avait pillé le monde. Il lui fit rendre le bien mal acquis : mais les moyens qu'il employa furent odieux. Ce gouvernement ressemblait à celui du Sultan, sauf les formes. Comme l'histoire de ce temps est écrite par Tacite, Suétone et Dion Cassius, c'est-à-dire par l'aristocratie, il n'est pas étonnant que les princes y soient si maltraités. L'établissement de l'empire fut une révolution populaire, exécutée par un tribun du peuple, au profit du peuple, par l'humiliation de l'aristocratie. La tendance générale de toutes les lois civiles de cette époque, c'était l'égalité, le renversement des anciens privilèges. C'est sous les empereurs que le droit romain atteignit la plus haute perfection. L'époque de Papinien coïncide avec celle de Caracalla, celle d'Ulpien avec celle d'Héliogabale et d'Alexandre Sévère. La réaction fut atroce contre les grands sous Tibère, odieuse et moins barbare sous Vespasien, odieuse sous Domitien. Aussi lorsque les Antonins arrivèrent au pouvoir, tout était préparé : il n'y avait plus de grandes fortunes : les princes pouvaient à leur aise être doux et clémens ; le siècle précédent avait accompli l'égalité.



Entrons dans les détails :

D'abord Tibère se débarassa d'un compétiteur, Postume Agrippa, puis tint constamment les yeux ouverts sur Germanicus que le peuple romain a tant regretté et qui devait en effet donner de l'ombrage à Tibère. Une partie des légions l'avait proclamé empereur : envoyé en Orient, il visita au mépris des lois, l'Egypte qu'on ne confiait qu'à un chevalier romain, de peur qu'entre les mains d'un sénateur ce grenier de Rome ne devint un foyer de révolte. La femme de Germanicus, grand-mère de Néron, passait en revue les légions et leur présentait son jeune fils Caius, qui depuis fut Caligula. De là de graves inquiétudes pour Tibère. Lorsque Germanicus eut vengé Varus, Tibère n'en devint que plus défiant. Il se sentit odieux dans Rome : il s'en éloigna et se retira à Caprée, laissant l'exécution de ses ordres à Séjan, préfet du prétoire, homme d'une force prodigieuse, qui avait sauvé la vie à Tibère en soutenant une voute qui allait s'écrouler sur sa tête. Le caractère jaloux, défiant de Tibère était encore aigri par les rapports de Séjan sur Germanicus qu'il envoya périr en Orient de chagrin ou de poison. Les cendres de Germanicus rapportées à Rome par sa veuve accusèrent moins Pison que Tibère. L'Italie entière allant au devant de ses restes et Germanicus mort eut pu faire la révolution qu'il n'avait osé tenter de son vivant. Rien ne prouve que Tibère empoisonna Germanicus : Tacite seul, dont l'autorité est suspecte, nous le dit : seulement Agrippine accusa Tibère de la mort de son époux. La haine de Tibère se changea alors en fureur et il laissa périr la famille de Germanicus, n'osant lui même exécuter cette rigueur.

L'empereur se croyait désormais paisible : Séjan continuait de gouverner à Rome, et lui s'abandonnait à Caprée à toutes les excès. Il s'approchait quelquefois de Rome

mais n'osait y entrer. Un jour arriva au Sénat une lettre pleine d'accusations contre Séjan, une lettre immense, comme Tibère n'en écrivait jamais. au même instant Séjan qui s'était cru maître est abandonné et jeté misérablement. On étrangle sa petite fille de 11 ans ; ses parens, ses amis sont entassés dans les prisons où, ne sachant qu'en faire, on les égorge. On nota même ceux qui avaient pleuré sur leur sort ou qui avaient cherché à recueillir leurs cadavres. Et pourtant Tibère n'entra pas dans Rome ! Il resta toujours à Caprée où il s'affaiblit de jour en jour et où ses remords et ses voluptés abrégèrent sa vie. Le mot suivant qu'il écrivit au Sénat peut donner une idée de ses souffrances : « Si je sais par quelles paroles commencer cette lettre, que les Dieux me fassent périr d'une manière plus terrible que celle dont je péris tous les jours ». Sa défiance ne faisait qu'augmenter à mesure que ses forces s'affaiblissaient : on peut voir dans ~~Tacite~~ Suétone ce qui arriva au pêcheur qui avait osé pénétrer dans son asyle de Caprée. La seule personne qu'il épargna fut un fils de Germanicus, qui à force de bassesse parvint à trouver grâce devant lui, et dont il n'avait rien à redouter : ce fils était Caligula que sauva sa stupidité. (Voyez dans Tacite le tableau de la mort de Tibère)

Caligula 37-41

On s'attendait à voir Caligula réaliser les espérances qu'avait ~~fait~~ concevoir cette famille dans la personne de Germanicus. Les commencements de son règne furent marqués par sa douceur : mais il ne tarda pas à changer : il donna des signes de folie. On l'entendait converser avec Hercule ; il avait revêtu son cheval des insignes du Consulat : dans cette conduite il ne faut pas voir seulement de la folie mais encore du mépris pour les sénateurs. C'était lui qui regrettait que ~~les Romains~~ le peuple romain n'eut pas une seule tête pour l'abattre d'un seul coup. En peu de temps il prodigua les trésors amassés par Tibère et suppléa au vide des finances par les proscriptions.



14v

On levit jours les biens d'hommes encore vivans qu'il faisait mettre à mort pendant la partie. Sa tyrannie était violente; c'était celle d'un soldat furieux, bien différent de Tibère qui ne tuait qu'au moyen des lois. Rencontrant un jour un jeune homme qui avait l'air simple et modeste, il le fit jeter dans un tas de boue; plus tard ce jeune homme devint empereur; c'était Vespasien. Ayant outragé Cherea, stoïcien rigide et austère, et lui donnant un jour pour mot d'ordre Jovem, celui-ci lui répondit: accipe iratum et lui donna la mort.

Claude 41 – 54

Le sénat croyait que la république allait recommencer. Les partis déjà formés s'occupaient de la forme de gouvernement qu'ils devaient adopter, lorsque des soldats aperçoivent caché derrière une tapisserie Claude jusqu'alors oublié et le font empereur. Claude avait quelque bonté: la plupart des crimes commis sous son règne ne doivent pas lui être attribués, ayant été commis à son insçu. C'était un homme lettré, ce qui l'avait rendu impolitique. Il avait écrit l'histoire des rois étrusques, histoire dont on ne saurait trop déplorer la perte et dont il ne nous reste aucun fragment. Il fut gouverné pendant la première partie de son règne par Messaline, puis par Agrippine et il le fut toujours par des affranchis. Ce fut l'époque de la domination des esclaves, domination que les Romains envisagèrent sous le rapport de la honte qu'elle causa. Mais nous devons en porter un autre jugement: car ce fut sous Claude que parut cette loi célèbre contre les esclaves: « Il est défendu aux maîtres « de laisser mourir les esclaves ou de les faire périr: l'em- « pereur est le protecteur des esclaves ». Cette parole explique bien des choses. Ce prince fut encore le premier qui ouvrit aux Gaulois l'entrée du sénat. On a retrouvé à Lyon une table sur laquelle est conservée une partie du discours qu'il prononça à cette occasion dans le sénat. Ainsi la vieille injustice de Rome commença à être réparée et les provinces

entrèrent dans le partage de la souveraineté. Ceci contribua à relever la gloire de Claude qui avait su rendre durable l'introduction des Gaulois dans le sénat, ce que n'avait pu faire César.

Les affranchis ayant prévalu sur Messaline excitent l'empereur à la laisser tuer. On fit également périr Silius qu'elle avait osé épouser bien que déjà elle fut femme de Claude. Il épousa en secondes noces sa nièce, Agrippine, ce qui fut regardé comme un inceste par les Romains. Elle avait eu d'un premier mari, Domitius Ahenobarbus, un fils nommé Claudius Néron, dernier rejeton de ~~cette~~ la famille ~~qui avait commencé [illegible]~~ du décemvir Appius et qui avait produit Néron, celui qui vainquit Annibal. Claude eut de Messaline un fils appellé Britannicus. La naissance d'un fils de ~~cette~~ femme ne devait pas être sans ~~[illegible]~~ soupçons, et il n'est pas étonnant que Claude lui ait préféré Néron pour lui succéder. Montesquieu a dit que dans les deux derniers siècles de la république, les guerres civiles avaient eu lieu pour savoir qui aurait le pouvoir judiciaire des chevaliers ou des sénateurs, et que sous Claude ce pouvoir fut remis aux agens du prince, aux procurateurs qui dès lors furent chargés des jugemens. Montesquieu s'étonne qu'un mot de Claude ait suffit pour opérer ce changement : mais il n'avait rien que de naturel ; il devait arriver que dans cette réaction des affranchis dans ce progrès de l'égalité civile, les grands fussent jugés par ceux qu'ils avaient vaincus.

Néron 54–68

Néron au commencement de son règne fut ~~[illegible]~~ vainqueur des Parthes en Orient par Corbulon et en Occident des peuples de la Bretagne par Suetonius Paullinus. Au dedans regnait Agrippine avec un despotisme viril. Mais cette femme ayant poussé l'ambition trop loin et aspirant à regner en réalité au point d'assister derrière un voile aux délibérations du sénat, l'empereur lui préféra Burrhus et Sénèque. Ainsi se passèrent les premières années de



150

Néron. L'éloignement d'Agrippine ne peut que lui faire honneur. Mais il arriva à Néron ce qui était arrivé à Caligula et ce qui arriva dans la suite à Hélagabale: cette puissance sans bornes, ce tourbillonnement continuel de tout ce qui passait sous ses yeux, cette variété infinie d'objets, cette facilité de changer à chaque instant son existence par des voluptés nouvelles, cette singulière position de voir l'univers à ses pieds lui tournèrent la tête, comme à tous ceux qui arrivèrent jeunes au pouvoir.

Le règne de Néron présente la véritable parodie de toute l'antiquité. Néron dispute les couronnes des jeux Olympiques, devient acteur, se fait cocher. Il profane tout ce qui avait fait la gloire de la Grèce et de Rome. Ces règnes sont une saturnale sérieuse sous Tibère, folle sous Caligula, Claude et Néron. L'esprit Romain était différent de l'esprit grec et Néron était plus grec que romain. Cette tournure de caractère lui nuisit beaucoup. Quant à l'incendie de Rome, on ne sait qu'en croire; Tacite lui même n'ose rien en dire. On ne savait à qui s'en prendre: c'était probablement l'effet du hasard. On en accusa les Chrétiens, société ~~des~~ secrète, qu'on confondait avec les Juifs qui étaient alors un objet d'exécration parceque seuls de tant de peuples soumis ils avaient conservé leur nationalité.

Cependant l'aristocratie romaine, les Pisons, les Thraséas, ennemis de ce pouvoir que, de ce prince que de goût et de moeurs, formèrent une conspiration dans laquelle entra le précepteur même du prince, Sénèque. Néron qui avait cru de mettre en sureté en faisant périr Britannicus avait encore à craindre sa mère, Agrippine très aimée des soldats: environné d'une foule d'hommes pervers, il fut excité par eux à se débarasser de celle qu'il ne regardait plus comme une ~~mère~~ et qui était devenue pour lui un rival. Ce crime toléré par Burrhus fut justifié par Sénèque.

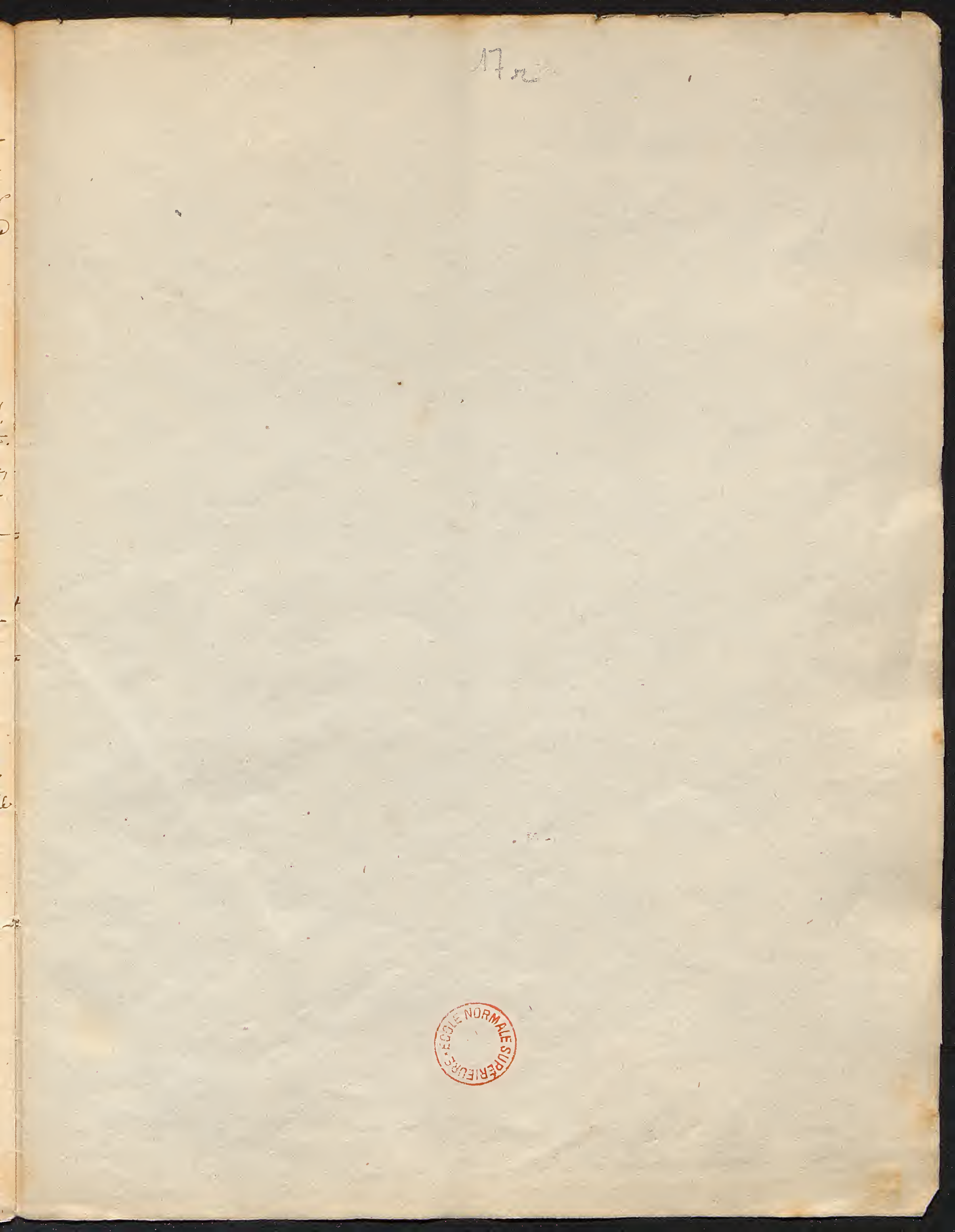
Le plus grand homme de l'empire, le plus sage, le plus ingénieux avait cru que la mort d'Agrippine était nécessaire à la paix du monde. Les crimes de Néron allèrent ~~bientôt~~ donc si loin que Sénèque entra dans une conspiration contre sa vie, avec Pison, Thraséas, le poëte Lucain qui essaya de sauver sa vie en nommant lâchement ses complices et même son ayeule. Les prétentions de l'aristocratie romaine se cachaient alors sous le voile du stoïcisme. Tout cela n'avait pas encore ébranlé la domination de Néron : mais il n'en fut pas de même lorsqu'il s'attaqua aux hommes chers à l'armée tels que Corbulon; alors tous les généraux inquiétés dans leur existence se déclarèrent contre lui. Vindex se révolta dans la Gaule, Galba en Espagne, Nymphidius à la tête des gardes prétoriennes. Il ne restait plus à Néron qu'à se donner la mort. Cette scène est une des plus belles de Suétone. Une chose digne de remarque, c'est que, pendant ~~de~~ longues années, sa tombe ne manqua jamais de fleurs et fut toujours entretenue par ses affranchis, ce qui semble prouver que ces tyrans étaient chers au petit peuple. Et en effet le mal réel qu'ils causèrent à l'état ne fut pas la mort de quelques centaines de personnes, mais leur prodigalité et ~~dans~~ les folles constructions de Néron. Au reste cette histoire a besoin d'être remuée. Le fil pour la science c'est ~~l'ensemble~~ les progrès de la loi civile qui est la vie quotidienne. Un gouvernement qui donne de bonnes lois civiles est au total un bon gouvernement. D'ailleurs cette époque, si on la compare à celle de Sylla et de Marius était une époque de repos et de bonheur. Le gouvernement de l'empire était en effet une grande amélioration pour la république. Au lieu de ces vingt tyrans qui dévoraient les provinces, un seul maître avait les yeux sur tout.

Galba 68

L'Espagne et Galba, la Gaule et Vindex, la Germanie et Virginius prirent les armes. Vindex fut tué par un homme malintentionné au moment où il allait avoir une conférence avec Virginius ; Galba s'achemina vers Rome où il fut aussitôt reconnu. C'était un homme âgé, irréprochable, qui avait pu traverser tant de règnes sans jamais participer à la tyrannie. L'empire habitué à un jeune homme et à des fêtes nombreuses crut avoir perdu au change. Néron avait fait aux soldats de grandes largesses ; Galba leur refusa même le donativum. Je sais lever des soldats, dit-il, et non les acheter : ce mot causa sa perte. Un ancien favori de Néron qui avait partagé ses fêtes, jeune, agréable aux soldats, se vengea de Galba qui lui avait préféré Pison : il corrompit les prétoriens et massacra Galba sur la place publique. C'était Othon.

Othon 68

Othon fut élevé par les prétoriens, Vitellius par les légions de Germanie, Vespasien par celles de l'Orient, c'est-à-dire par celles qui étaient toujours vaincues par les autres depuis Pompée et Antoine. Vespasien le premier les rendit victorieuses, ce qui prouve bien la division des esprits dans l'armée d'Occident alors. La chute d'Othon est un événement grave. C'est la première réaction des légions contre les prétoriens, c'est-à-dire des armées des frontières contre l'armée intérieure qui se tenait à Rome.


17 r°
ECOLE NORMALE SUPERIEURE

18 r.

Germain

Vespasien — 69 — 79

Nous retrouvons dans les Flaviens les Césars dont nous avons parcouru l'histoire. Vespasien est le premier de ces princes. Fut-il un Auguste ou un Tibère ? Il tenait de l'un et de l'autre. Il avait moins de cruauté que Tibère quoiqu'on lui reproche une mort plus odieuse qu'aucune de celles que Tibère ordonna. Son économie allait jusqu'à l'avarice. Peut-être était-ce une qualité pour un prince qui succédait à des Néron, des Caligula dont les prodigalités avaient ruiné l'empire. Le commencement de son règne fut marqué par une épouvantable révolte des Juifs, le peuple qui conserva le plus long-temps l'originalité de sa religion et de ses mœurs, le plus grand peuple d'Asie sous le rapport moral. Ils avaient cru voir se réaliser la promesse des écritures touchant le messie victorieux, leur espérance, et avaient secoué le joug (Voyez Josèphe). Si quelque chose peut donner l'idée de l'excès, c'est la position de Jérusalem qui capable de contenir dans ses murs 40,000 hommes en renfermait alors 1100,000. Peut-être dans ces derniers jours de la patrie et du temple le peuple des cités et des campagnes s'était-il réuni dans la ville sainte. On peut dire d'ailleurs que suivant la loi de Moyse le peuple existait ~~tout entier~~ dans Jérusalem où il était obligé de venir assister à la célébration de la pâque. Alors on vit toutes les opinions, tous les partis qui les divisaient exciter une lutte terrible. Ils se délassaient pendant la nuit du combat qu'ils avaient soutenu pendant le jour avec les Romains par des combats entre eux. Les



18

Juifs s'étaient même fortifiés à l'intérieur les uns contre les autres et s'assiégeaient mutuellement. Titus qui faisait la guerre à coup sûr, comme les Romains pouvaient la faire à cette époque, entoura la ville d'une circonvallation ; il était presque dispensé de combattre. Il fit offrir aux assiégés des conditions qu'ils repoussèrent avec un courage indomptable : il fut donc forcé d'emporter la ville d'assaut. Néanmoins Titus voulut épargner le temple où 6000 hommes s'étaient enfermés, soit qu'il le fît par humanité, soit qu'il respectât la religion et le courage des vaincus. Mais un soldat romain ayant eu l'imprudence d'y jeter une torche, l'édifice fut livré aux flammes. La Judée avait porté son fruit qui était le Christianisme. Rome put aussi établir cette uniformité de langues et de droit qui faisait l'objet de sa mission. Les révoltes des Gaulois et des Bataves furent comprimées. La barbarie de Vespasien fut le prix du dévouement de Sabinus. Mais ce qui a le plus nui à la mémoire de Vespasien, ce fut sa cruauté à l'égard du gendre de Thraseas, le vertueux Helvidius, ce représentant de l'opposition stoïcienne dans le sénat et que l'empereur trouvait toujours en contradiction avec les mesures qu'il voulait prendre. Il le fit venir un jour et lui défendit de retourner au sénat ; Helvidius persista ; l'empereur le fit mettre à mort.

Titus 79–81 Vespasien eut pour successeur son fils Titus ; compagnon des débauches de Néron, jeune et violent, on l'avait vu à la table de son père poignarder un homme qu'il soupçonnait de conspiration. Il régna deux ans et mourut avec le surnom de délices du genre humain. Il faut remarquer que Néron eut été aussi un Titus s'il n'avait régné que le même espace de temps. Il y avait dans Titus cette sympathie rapide qu'on

appelle de la bonté et qu'on ne devait pas appeler ainsi. Voyant un jour le peuple romain rassemblé à l'amphithéâtre, et songeant au bonheur précaire de ce peuple, il versa des larmes. Une autre fois, des sénateurs ayant conspiré contre lui : malheureux, leur dit-il, vous ne savez donc pas que c'est la fatalité qui fait les princes. Il avait corrompu la femme de son jeune frère, Domitien qui pour se venger l'empoisonna. On l'apporta mourant à Rome où il expira aussitôt : le sénat s'étant rassemblé spontanément aux portes de la curie lui vota plus d'actions de grâces et plus d'hommages qu'il n'avait fait de son vivant.

Domitien 81-96

Il eut pour successeur Domitien ; ce prince est un Tibère effacé. Il lisait, dit-on, assidument les mémoires de Tibère qu'il se proposait d'imiter. Il signala le commencement de son règne par de nombreuses proscriptions contre les membres du sénat. On vit reparaître les délateurs, instrumens de la victoire du peuple sur l'aristocratie romaine. Ils s'étaient déjà montrés sous Vespasien à l'occasion de la mort d'Helvidius ; ils revinrent sous Domitien et se portèrent à des actes d'impudence qu'ils n'avaient jamais manifestés même sous Tibère. Et cela n'a rien d'étonnant puisque la ~~domination~~ tyrannie de Domitien n'était qu'une imitation de celle de ce prince. Voici un mot qui peut donner une idée de l'atrocité de ces délateurs. Un d'eux, Regulus, disait un jour à un sénateur qui l'avait prévenu dans une accusation : pourquoi ne prends-tu mes morts ?

Le règne de Domitien fut glorieux en Bretagne et honteux en Dacie. Il triompha en Bretagne par l'épée d'Agricola qui ~~comme~~ ne la conquit pas, comme le dit Tacite, mais qui la parcourut tout entière. Les revers éprouvés en Dacie sont le premier coup pour l'empire



reçoit des hommes du nord : c'est le vrai commencement de l'invasion des barbares.

Peut-être y a-t-il exagération sur le compte de Domitien. La mort de Titus est une vengeance et sans l'excuser on peut l'appliquer. On dit que Domitien rougissait d'un seul mot : il est possible que cette apparence extérieure ait été accompagnée de quelques qualités morales. Quoiqu'il en soit, lorsque les légions élurent le vieux jurisconsulte Nerva, Rome se crut délivrée.

Nerva 96 – 98. Nerva était un vieillard très faible, incapable, mais qui apportait de bonnes intentions. C'est lui qui donna Trajan au monde.

Trajan 98 – 117. Trajan était Espagnol. Voilà l'empire qui sort des mains des Italiens pour passer dans celles des étrangers. Bien longtemps avant d'être conquise par les barbares, Rome avait vu le trône conquis par eux ; avant l'invasion toutes les nations du monde devaient venir s'asseoir dans la chaise curule. L'~~Orient~~ Occident, la Gaule envoie des hommes irréprochables, l'~~Occident~~ Orient des hommes odieux mais qui au moins apporteront des idées nouvelles, religieuses. Les empereurs syriens tout déplorables firent beaucoup pour opérer dans l'empire une fusion générale.

Les commencements de Trajan ne ressemblent en rien au gouvernement des Césars et des Flaviens. Il donna l'épée au préfet du prétoire Saburanus en lui disant : Servez-vous en pour moi si je le mérite, sinon, contre moi. Ces paroles sentent un homme convaincu de ses forces. Il laissa le sénat tout faire et tout dire, parce qu'il le sentait, parce qu'il avait conscience de sa force. La force est dans les légions, et Trajan était alors le plus grand général. Il commença par rompre le traité de Domitien avec les Daces : il jeta un pont de marbre sur le Danube. Le pont

annonçait que l'empire au lieu d'être envahi, voulait lui même envahir les barbares. Ses successeurs n'encouragèrent pas les réparations de ce pont. Il vainquit les Daces et ramena à Rome leur chef Décébale. On voit au Vatican deux bustes représentant deux de ces Daces. Leur figure n'indique pas la férocité qu'on avait été devoir attribuer aux destructeurs de l'empire : il y a bien quelque chose d'inculte, une expression très faible, pleine d'irrésolution. C'est un milieu entre la créature matérielle et humaine : le caractère humain y paraît peu avancé : on sent que très peu d'idées ont parcourus le front de ces hommes.

Trajan entreprit de compléter l'ouvrage projeté par César qui voulait ajouter l'empire d'Alexandre à celui de Rome. On apprenait à Rome les victoires de Trajan d'une manière sûre par les captifs qu'il envoyait. Il envoya une fois 10,000 esclaves qui furent tués dans l'espace de 100 jours dans les combats de gladiateurs. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on l'ait appellé le bon Trajan. Du reste ce prince ressemblait à un barbare ; il était livré au vin et aux femmes ; mais il avait de la sympathie, de la grandeur d'âme. Lorsqu'on lui parlait des associations secrètes des Chrétiens, il disait qu'il fallait exécuter les lois qui les défendaient, si on les découvrait, mais qu'il ne fallait pas les rechercher. Ce mot est bien dans le caractère des Romains qui ressemblaient assez aux Normands du moyen-âge : comme eux, avant d'être soldats et conquérans, les Romains étaient surtout légistes. Trajan, comme Alexandre, mourut au milieu de ses conquêtes et laissa l'empire à son neveu Adrien.

Adrien 117 – 138

Adrien était aussi grand administrateur que Trajan

était grand conquérant. Son esprit aiguisé par une éducation sophistique était imbu de toutes les idées Græco-Alexandrines. Il fit bâtir la superbe villa qui se ~~trouve~~ voit dans la campagne de Rome et où on a trouvé des imitations de tous les genres d'architecture. Sophiste, juriste et législateur il réunit dans un code les différentes lois, dispersées, ce que César avait déjà eu dessein de faire. Il frappa de mort plusieurs membres du Sénat. On l'accusa de cruauté et de mœurs infâmes ; mais quant à ses mœurs c'étaient celles de l'empire ; seulement elles étaient plus remarquées dans un prince. Il se contenta d'administrer l'empire et ne voulut pas faire de conquêtes : au contraire il retira les troupes d'au delà du Danube et de l'Euphrate, éleva un mur en Bretagne contre les invasions des Pictes et des Scots. Une seule guerre troubla son règne : ce fut celle des Juifs qui avaient cru trouver en Egypte leur messie dans Barcochebas qui se nommait le fils de l'étoile. Ce qu'il y eut de singulier c'est que partout les Juifs prirent les armes et firent révolter Alexandrie dont ils formaient environ les 3/5e de la population : ils allèrent même à se livrer à des cruautés atroces contre les Romains. Cette guerre fut une guerre d'extermination, qui eut pour résultat la dispersion complète des Juifs. C'est un peu plus de cent ans après J. C. que les Juifs perdirent ainsi leur nationalité.

Nerva était Espagnol, ainsi que Trajan : Adrien aussi était né d'une mère espagnole. Il choisit pour successeur un Gaulois, Antonin le pieux, de la ville de Nismes.

Antonin 138-161

Ce surnom est dans le sens de Pius Aeneas et n'implique aucune idée de religion. On ne sait presque rien sur ce règne, d'où on conclut que cette époque doit avoir été heureuse pour Rome.

Son fils Verus, son gendre Marc-Aurèle, de famille espagnole lui succédèrent l'un après l'autre.

Marc-Aurele 161-180

Marc-Aurèle avait plus de douceur qu'Adrien : élevé

par les sophistes, il était devenu sophiste lui même. Sans les guerres qui remplirent son règne, c'eût été l'époque de la domination des philosophes. Pour subvenir aux besoins de ces guerres il vendit jusqu'aux meubles de son palais; et cependant il institua des chaires de philosophie à Athènes, dans un voyage qu'il fit dans cette ville, et cela avec une prodigalité sans exemple.

On parle du bonheur de l'empire sous ces derniers princes. Cela doit se traduire ainsi: le sénat n'avait plus rien à craindre des délateurs. Le tableau que nous fait Gibbon de l'Empire sous les Antonins n'a rien de bien exact. Les Antonins furent de bons princes; mais l'empire se mourait de faiblesse; il était rongé par l'esclavage; les provinces devenaient désertes. Pendant le règne de Marc-Aurèle, l'Empire eut à souffrir de deux invasions des barbares, les Marcomans (hommes de la marche ou frontière) et les Quades. Ce fut en les repoussant pour la seconde fois que Marc-Aurèle mourut à Sirmium. On trouva dans sa cassette son livre εἰς ἑαυτόν, le plus beau livre de morale après l'Évangile. Nous le sentons bien aujourd'hui: car après les circuits de cette dialectique immense dans laquelle le genre humain s'est promené, après surtout les tentatives, les efforts des quarante dernières années, qui furent les plus grands qu'on ait jamais faits, après tout cela, nous retombons sur les pensées de Marc-Aurèle. La morale sociale a pu avancer; celle de l'individu en est restée là. Il y a des choses d'une merveilleuse élévation: il dit qu'il faut aimer son ennemi. On y trouve encore des passages où l'exaltation morale est portée au plus haut degré et arrive même à la poésie. Ce prince du reste n'était pas un esprit aussi étendu qu'on pourrait le croire: mais sa philosophie, son âme était grande; celle-ci de plus était tendre. Il voulut mais inutilement supprimer les combats de gladiateurs. Les révoltes occasionnées par cette tentative [eussent coûté] coûtaient plus de sang que les combats de gladiateurs



21 v°

eux mêmes. Les empereurs que nous nous représentons avec une autorité si absolue étaient contraints d'assister à ces sortes de luttes, à ces combats du cirque. C'était là qu'ils dépêchaient une infinité d'affaires. Tout ce que Marc Aurèle put obtenir, ce fut que dans les jeux on mît des matelats sous les cordes des danseurs. Ce fait de peu d'importance au premier aspect est cependant caractéristique. L'âme humaine commençait alors à s'amollir; la charité venait au monde.

Commode 180 – 192

La mort de Marc-Aurèle laissait l'empire entre les mains d'un jeune homme de dix-huit ans et qui n'était vraisemblablement pas son fils. L'empereur occupé par les guerres n'avait pu surveiller sa famille ni arrêter les déréglemens de sa femme Faustine. Il confia la jeunesse de son fils, Commode, aux plus sages de l'empire et quoiqu'il ne fut pas sans apercevoir au moins quelques traces de la férocité de son caractère, il crut néanmoins peut-être que le plus mauvais empereur valait mieux pour Rome que la guerre civile.

Commode était un gladiateur qui passait tous les jours dans l'arène. Son plus grand plaisir était de percer à grande distance des bêtes qu'il se faisait amener. Juvénal avait cru ~~tout~~ dire en représentant un sénateur comme Myrmillon; on vit alors un empereur mériter ce surnom. Qu'on se rappelle que ce qui rend en Espagne les combats de taureaux si terribles et si galants, c'est que ceux qui les dirigent, les grands seigneurs, y prennent part.

Commode ne tarda pas à être assassiné. Ce fut un très mauvais empereur; il avait fermé les yeux sur une infinité d'abus dont plusieurs pouvaient avoir bon effet; alors les associations mythriaques, chrétiennes et gnostiques commençaient à se répandre dans l'empire. C'était un dissolvant moral qui peu à peu relâchait l'unité de la cité romaine et allait bientôt l'anéantir. La cité invisible se bâtissait dans la cité visible, comme le lierre

qui s'attache à la muraille qu'il détruit à mesure qu'il croît. Les troubles qui agitaient l'empire empêchaient d'apparoir ces élémens de dissolution.

Pertinax
Didius Julianus
Albinus
Niger

Après Commode vint Pertinax. Il s-montre trop sévère et ne tarde pas à recevoir la mort. On met l'empire à l'encan : D. Julianus l'achète. Il est tué à son tour. Cependant les légions des frontières ne veulent plus se laisser ~~forcer~~ ~~la loi~~ par les soldats de la ville : trois empereurs sont nommés à la fois, Pescennius Niger en Syrie, Claudius Albinus en Gaule, en Illyrie Septime-Sévère,

Septime-Sévère 193

soldat africain, sorti des derniers rangs de la milice. Ce dernier trompe Albinus, le bat et le tue, attaque Niger et reste seul. C'était l'empereur des soldats. contentez les soldats, disait-il à ses enfans, et moquez vous du reste. Il cassa les Prétoriens dont l'influence avait déjà reçu un échec par l'élévation de Galba, Vitellius, etc. et dernièrement par la sienne. Il détestait le Sénat et fit tuer un grand nombre de sénateurs. Il avait épousé la Syrienne Julia Moesa. Il eut d'elle deux fils, Caracalla et Geta. Geta, nom des esclaves Syriens, était un nom étrange. L'empire était déjà devenu barbare. Le nom de Caracalla faisait allusion à une sorte de coiffure. Ces deux hommes paraissent avoir été de méchants princes. Caracalla dans une expédition en Bretagne pensait déjà à tuer son ~~frère~~ père. On croit que c'était contre les héros d'Ossian qu'était dirigée cette expédition et que c'était à l'époque de Fingal. Au reste le mot Fingal veut dire un guerrier gallique.

Il laissa l'empire à Caracalla et à

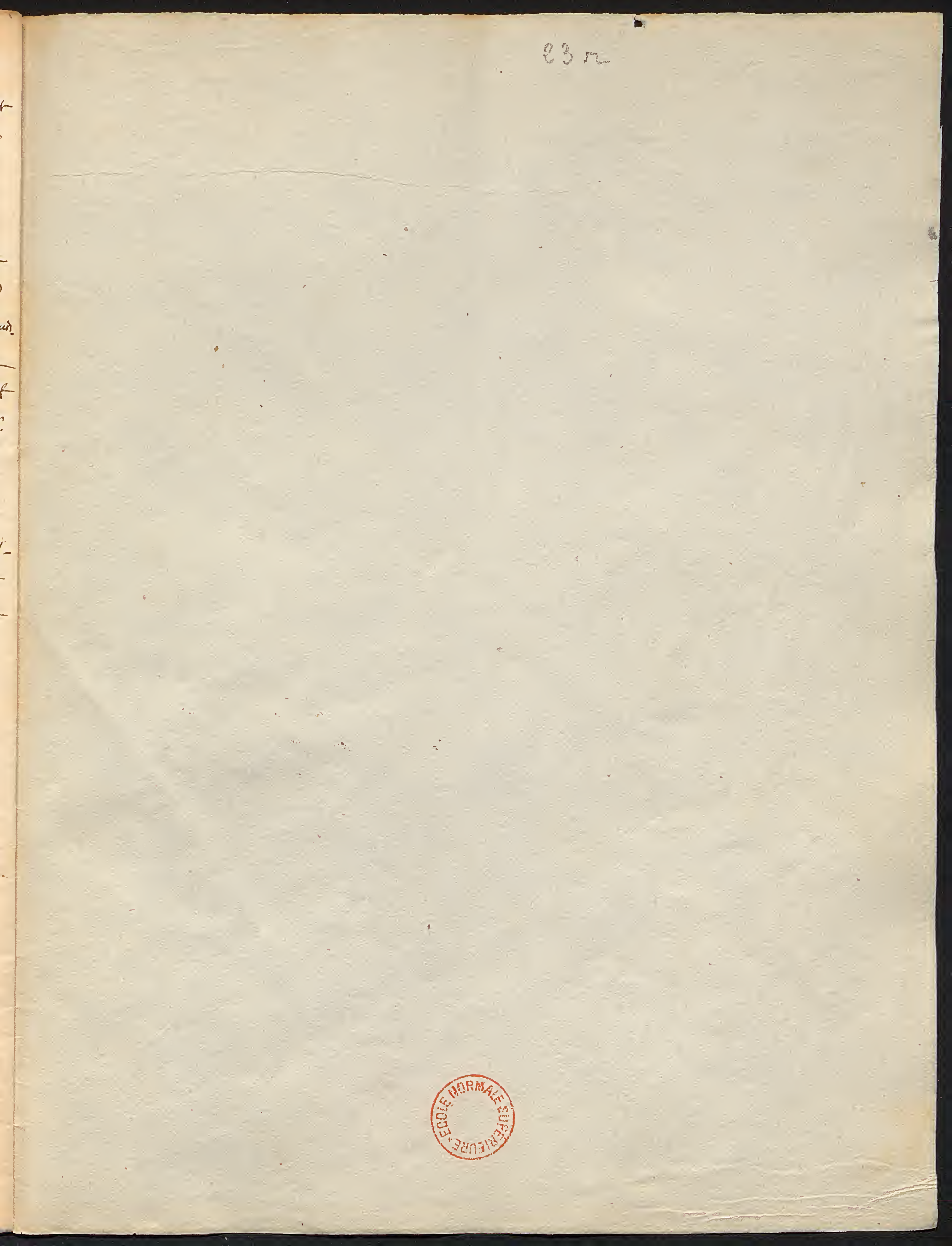
Caracalla et Géta 211-217

Geta. Caracalla tua son frère. C'était une espèce de démon exterminateur. Il parcourait l'empire en tuant et en pillant ; c'est peut être l'empereur le plus cruel qui ait existé. Il se croyait ~~prédit~~ par un oracle qui avait

22

annoncé l'avènement de la bête féroce de l'Ausonie. Lorsqu'il vint à Alexandrie, le peuple nombreux de cette ville ne fit que rire de cet homme qu'on lui avait dépeint comme si terrible. Des epigrammes plurent sur lui de tout côté. Pour se venger, il fit couler le sang.

Ce fut pourtant sous Caracalla que fleurit le plus grand jurisconsulte de Rome, Papinien. Quoique né en Phénicie, il était tout à fait imbu du génie romain. Caracalla s'étant adressé à lui pour obtenir justification de son ~~fratricide~~ crime, Papinien lui répondit qu'il était plus facile de commettre un parricide que de le justifier. Cet qui ce fit une chose horriblement réparatoire à laquelle paraissait tendre l'empire depuis longtemps et qui semblait sa mission. Il accorda le droit de cité à tous les peuples vaincus. Ce n'était pas par libéralité d'esprit; mais c'est que ce nom indiquait seulement le droit de payer les impôts. Par ce moyen tout l'empire fut imposé. D'un autre côté il en résulta un avantage, c'est qu'il y eut uniformité de jurisprudence, de sorte que le règne de ce monstre est une ère importante dans l'histoire de l'humanité.



Rome est une initiation pour le monde : il faut que toutes les nations viennent à leur tour prendre place non seulement dans l'empire mais dans la cité. Le terme semble atteint lorsque Caracalla accorde à tous les habitans des provinces conquises le droit de citoyens, mais ne l'est pas encore : le monde barbare réclame. L'empire romain n'est pas l'empire universel, pas plus qu'il n'est éternel. L'invasion des barbares n'est autre chose que cette réclamation. Quand ils pénétrèrent dans l'empire, ils déclarèrent qu'ils venaient chercher dans le midi une cité, patrie de leurs ancêtres, des Ases, prêtres et guerriers, enfans d'Odin. Sous cette forme poétique se trouve l'indication très réelle de ce que signifie l'invasion des barbares : ils venaient chercher la cité : elle était incomplète ; il fallait qu'elle renfermât le monde. Pour cela la cité matérielle était trop étroite ; la cité spirituelle seule pouvait prouver ce résultat, s'étendre à tous les peuples.

Rome était donc, comme nous l'avons dit, une initiation. Au premier siècle de l'empire elle fut gouvernée par les Césars, par les Italiens ; au second siècle, elle le fut par des hommes d'origine espagnole ou gauloise ; au troisième par des hommes de toute nation, de toute race, par des Syriens, par des Goths : au quatrième siècle, les barbares vinrent eux mêmes prendre possession de l'empire, non plus, comme auparavant, par



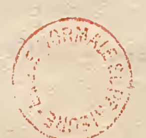
des empereurs qui les représentaient, mais en personne : au cinquième siècle l'empire devint barbare, c'est à dire que le monde romain et le monde barbare se trouvèrent comme mariés et que commença l'union féconde dont nous sommes en quelque sorte les enfans.

C'est du troisième siècle que nous avons à nous occuper aujourd'hui. Ce siècle, nous l'avons ouvert par Septime Sévère et par ses deux fils Caracalla et Geta. Ce fut le préfet du prétoire, Macrin, qui délivra le monde de Caracalla ; mais il ne gouverna pas l'empire après ce prince : les soldats ne voulurent pas d'un légiste. Il se trouvait en Syrie un enfant qu'on disait fils de Caracalla ; il y occupait la première dignité : il était prêtre de Baal. Comme tel il portait le nom du Dieu qu'il servait et se nommait Elagabale (Baal, bal = soleil. On ne doit pas voir dans ce nom comme on le croit communément le mot grec ἥλιος). Les légions ramenèrent dans Rome ce jeune homme gouverné par sa mère. Juvénal, un siècle auparavant avait dit non seulement : « Graecia capta ferum victorem accepit », mais encore : « In Tiberim defluxit Orontes ». Sa prédiction se réalisa. Voici un empereur Syrien, qui conserve l'habit syrien, les mœurs et les coutumes syriennes, qui introduit à Rome la religion syrienne. Elagabale vient à Rome avec son dieu : c'est le dieu physique de l'Orient qui entre dans ~~cette~~ ville, avant que le dieu moral, spirituel en prenne possession par le Christianisme. Tous les sénateurs, tous les jurisconsultes qui parlent encore de l'ancienne république sont forcés de suivre le char du dieu vainqueur. Le trône est ainsi occupé par un jeune homme de 18 ans, à la belle figure, à l'extérieur efféminé, toujours couronné

Elagabal- 217-222

de fleurs, toujours environné de parfums. Tel est le nouveau maître de Rome. Aussi il faut voir comment les biographes ont traité Elagabale : mais on a blâmé sans distinction et les excès d'Elagabale et ce qui n'était qu'une conséquence de sa religion. Il apporte avec lui des habits nouveaux, des moeurs nouvelles, une religion nouvelle, et ne tarde pas à inspirer l'horreur à ses sujets romains encore étrangers à l'Orient. Mais Rome devait tôt ou tard recevoir les idées de l'Orient et ses profondes religions. Parmi ces prêtres de Baal qui suivaient Elagabale et sa mère Mammée et son ayeule Moesa, il y avait mille vices, mille idées que les Romains ne voyaient pas et qu'on peut regarder comme une préparation au Christianisme. La religion phénicienne triomphe de Rome avec Elagabal, le Christianisme avec Constantin. Toutes ces religions de l'Orient sont des religions de la vie et de la mort. La religion phénicienne avait une résurrection ; mais ce n'était pas cette résurrection morale que le Christianisme seul était appellé à prêcher. Le signe matériel devait précéder le spirituel ; c'est ce qui eut lieu dans l'introduction de la religion phénicienne avant la religion chrétienne. Mythra, Serapis entrèrent dans Rome avant le Christianisme pour lui préparer la voie.

Elagabal fut gouverné par sa mère et par son ayeule qui s'entourèrent des hommes les plus illustres de l'empire et qui firent la gloire du nom romain bien qu'ils n'eûssent pas été tous d'origine romaine, comme Ulpien, par exemple, qui était né en Syrie. Les seuls monumens historiques que nous ayons sur ce prince, ce sont les chroniques ~~de ce~~ temps, les anecdotes racontées par ses biographes



et qui sont plutot l'histoire du palais que de l'empire. Le gouvernement ne doit pas avoir été si mal au fond; car il ne faut pas juger seulement d'après ce qui nous a été rapporté de la cour d'Elagabale. Il y avait certainement quelque chose de mieux.

Alexandre Sévère 222 - 235

Elagabal eut pour successeur son cousin Alexandre Sévère, prince qui lui était supérieur sous le rapport moral; doux, docile, toujours soumis à sa mère, mais dirigé par des hommes sages, par Ulpien. On a parlé d'une campagne d'Alexandre Sévère contre les Perses : mais on n'en sait rien de bien positif. Les uns prétendent qu'il remporta des victoires bien supérieures à celles de Trajan; d'autres disent qu'il n'essuya que des revers. C'était justement l'époque où l'empire des Perses s'était élevé sur les ruines de celui des Parthes (226). Remarquons ici en passant que les mots de Perses et de Parthes sont à peu près synonimes, par suite des rapports de S avec Th. C'était deux tribus différentes d'une même nation.

Il est permis de douter des succès militaires d'Alexandre Sévère. Un gouvernement de femmes et d'hommes de lois ne présente pas en effet un caractère bien conquérant. Que serait devenu l'empire si des hommes comme Ulpien avaient continué de gouverner l'état, si la molle sagesse de la Syrie avait dirigé Rome? C'est que l'indolence byzantine eut commencé plutot. L'empire avait besoin d'une main ferme : lorsque les légions refusant d'obéir à Ulpien le massacrèrent aux pieds mêmes de son maitre, elles cédaient à un instinct aveugle qui avait en vue l'intérêt de l'empire. Celui ci avait besoin d'un

Maximin 235-238

Soldat contre des soldats, d'un barbare contre des barbares. En effet après Sévère vint Maximin, homme de sept pieds de haut, qui mangeait par jour quarante livres de viande et qui arrêtait d'une main par derrière un char tiré par deux chevaux. Cette force lui avait valu d'être admis au nombre des légionnaires. Il était Thrace de nation et l'était bien plus de caractère. Tour à tour centurion et tribun il occupait un très haut rang dans l'armée lorsque les légions tuèrent Alexandre.

Maximin savait à peine le latin; il n'en savait que ce qu'il fallait pour donner des ordres à ses soldats. Un jour qu'il se trouvait dans l'amphithéâtre, les acteurs se permirent de lancer un mot qui le désignait évidemment. Ce mot fut reçu par les assistants avec des acclamations universelles, tant Rome avec ses habitudes pacifiques souffrait d'obéir à ~~cette~~ bête féroce. L'empereur demanda ce que c'était; on lui répondit que c'était une allusion à une histoire du temps passé.

Ce prince persécuta les Chrétiens, non pas qu'il s'occupât de théologie: mais cela n'est pas étonnant: les Chrétiens pour lui, c'était l'Orient. Alexandre Sévère avait eu dans son palais les images d'Orphée, d'Abraham, de Jésus-Christ. Il avait accepté ainsi tous les dieux, toutes les religions. On sent combien ce système d'ailleurs si noble, si élevé devait ôter à l'empire de sa force, de sa personnalité. On n'est plus soi même quand on est le monde; on cesse d'être individu. L'empire avec de tels princes aurait fini par ne plus être l'empire romain et pour résister aux barbares, il fallait qu'il continuât d'être l'empire romain. Sévère le dissolvait: le gouvernement militaire au contraire en resserrait les liens. C'est ce que Maximin avait compris lorsqu'il tyrannisait ainsi le Christianisme.

Maximin fut extrêmement sévère envers le sénat, envers les jurisconsultes et en général envers tous ceux qui avaient gouverné sous ses prédécesseurs. Sa sévérité alla même jusqu'à la cruauté. Aussi partout l'empire éclata l'indignation qu'un gouvernement purement militaire inspirait

Les deux Gordiens, Maxime et Balbin 238
Gordien III – 238 – 244

On élève successivement à l'empire les deux Gordiens en Afrique, Maxime et Balbin à Rome et après eux le jeune Gordien III. Maximin est tué par ses propres soldats. A Gordien III succède l'arabe Philippe,

Philippe 244 – 249
Décius 249 – 251
Gallus 251 – 253
Valérien 253 – 260

favorable aux Chrétiens. Il est bientôt remplacé par Décius, vainqueur des Goths, par Gallus qui échoue contre eux, par Valérien qui tombe entre les mains des Perses, au pouvoir de Shah Poor (On doit dire Shah Poor c'est à dire le roi Porus et non Sapor comme on le fait journellement). Les Perses dégradèrent l'empire dans la personne de leur prisonnier. Le Shah se servait de son dos comme de marchepied pour monter à cheval. Après sa mort on l'écorcha, on teignit sa peau, on l'empailla et on la suspendit dans un temple.

Gallien 260
17 empereurs à la fois.

Cependant son fils Gallien voyait tomber l'empire s'en s'en inquiéter ni sans songer à venger son père. Il y eut alors jusqu'à 17 empereurs à la fois. La Gaule fut elle des provinces qui eut le plus longtemps des empereurs à part. Elle fut successivement gouvernée par Posthumus, Victorinus, Victoria, Marius, Tetricus; et nous possédons sur cet empire gaulois un assez grand nombre de médailles.

L'Orient avait aussi son empire à la tête duquel se trouvait l'arabe Odenath. C'était un émir qui campait dans les déserts de Palmyre et que les mar-

chands avaient préposé à la force militaire. Le premier il montra ce qu'on pouvait faire des Arabes et conquit la Syrie. Sa femme ajouta à cette conquête celle de l'Egypte. C'est là qu'il faut voir le commencement des progrès que firent les arabes au moyen âge sous l'impulsion de Mahomet. Odenatus vir acer in bello, qui totum orbem terrarum reformasset, a-t-on dit. C'est une espèce de prédiction; mais il manquait pour cette grande entreprise d'un grand mobile qui dirigea plus tard les tribus arabes, du mobile religieux[1]

Il y avait donc alors 17 empereurs à la fois. Les historiens de l'époque les ont assimilés aux 30 tyrans imposés à Athènes par Lacédémone, ce qui fait qu'on a répété d'après eux qu'il y avait eu à Rome 30 empereurs. Parmi ces 17 princes il y en avait un très grand nombre de distingués. Un d'eux, Saturninus, refusa obstinément l'empire qu'on lui offrit: on le nomma malgré lui et ~~il dit à~~ s'adressant à ses soldats "Vous perdez un bon général, leur dit-il les larmes aux yeux, et vous faites un bien malheureux empereur."

Cependant Gallien laissait tout faire sans s'occuper des moyens de renverser ses rivaux; et il est difficile de prévoir en effet que la main même la plus ferme eut pu retenir l'unité.

L'empire va périr par la main des Goths qui s'avancent, où il faut qu'il produise ses ressources, qu'il déploie ses forces, s'il lui en reste encore. Puisque les Antonins, sortis de l'Occident, n'ont rien fait pour l'empire, puisque les empereurs Syriens, loin de lui être utiles n'ont fait

---

1 Voy. dans la biographie universelle l'article Zenobie de M. Michelet et l'article Odenath de M. St Martin



que l'amollit, puisqu'en un mot l'Orient et l'occident n'ont pu sauver l'empire, voyons le contraire; ~~de l'~~ adressons nous à l'Illyrie qui a formé les meilleurs soldats ou les plus grands ennemis de Rome et de la ~~cour~~ Turquie. De cette contrée sortiront deux empereurs qui ont relevé l'empire et ont prolongé sa durée, deux paysans élevés par leur valeur, Aurélien et Probus.

Aurélien 270-275

Le premier qui se présente est Aurélien, aimé des soldats à cause de sa bravoure. Un des témoignages de cette estime, de cette affection qu'ils avaient pour lui, ce sont quelques chansons qui nous restent, et qui retentissaient dans Rome au retour de ses expéditions. Il soumit les deux empires qui s'étaient formés en Occident et en Orient. En Gaule il déposséda Tetricus qui alla prendre à Rome le rang de sénateur. Celui ci demandait un jour à l'empereur en soupant avec lui comment il pouvait préférer le fardeau de l'empire au repos dont il jouissait depuis sa soumission. Aurélien avait donné à Tetricus un palais sur le mont Palatin. Quant à Zénobie, elle avait fait une faute qui amena sa ruine. Il y avait dans Palmyre deux élémens, l'élément arabe et l'élément grec. Les victoires d'Odenath étaient dues à la vigilance avec laquelle il avait soutenu le premier. Il était resté barbare: sa femme haranguait elle même les troupes, vivait avec lui au milieu des camps. Après sa mort Zénobie attira les grecs dans Palmyre, ~~fit venir~~ reçut des artistes grecs, remit l'administration de ses états entre les mains du grec Longin. Lorsqu'Aurélien vint assiéger cette ville, les troupes arabes ne secoururent pas une cité devenue grecque: elles vendirent leurs

soumis à Aurélien. Palmyre périt. Cette Grèce bâtarde qui s'était formée dans son sein ne put résister aux légions romaines. Les riches marchands défendirent il est vrai quelque temps leurs murs avec courage et livrèrent deux combats; mais ils ne tardèrent pas à être épuisés et finirent par succomber. Zénobie trahit son ministre en disant que c'était lui qui avait écrit la lettre orgueilleuse envoyée à Aurélien. Longin fut mis en croix. Zénobie fut conduite à Rome où elle fut traitée avec tous les égards dus à son rang et où elle put vieillir sur le mont Palatin à côté de l'empereur des Gaules, Tétricus.

Cependant Aurélien, malgré ses victoires, sentait si bien la faiblesse de l'empire, qu'il crut devoir entourer Rome de murailles. Après lui le sénat maltraité par ce prince nomma un sénateur pour lui succéder : c'était Tacite, descendant de

Tacite 275 – 276

l'historien. Cet empereur ne fut appelé au trône que pour mourir au bout de quelques mois. Une chose singulière, c'est qu'à la mort d'Aurélien le sénat et l'armée étaient si habitués aux révolutions de l'empire et en craignaient tant les conséquences, que pendant six mois ils n'osèrent ni l'un ni l'autre faire un empereur. Le sénat néanmoins se décida à prendre l'initiative. Après Tacite le tour de l'armée étant arrivé, elle nomma Probus.

Probus 276 – 282

Probus remporta de grands succès sur les Perses. Un biographe nous le représente assis à terre dans sa tente, lorsque l'ambassadeur du

Shah vint le trouver pour lui demander la paix. Il y prenait son repas consistant en quelques légumes. Apercevant l'ambassadeur, il se contenta d'ôter son bonnet et lui dit : « annoncez à votre maître que s'il ne cède pas je rendrai son pays aussi dépourvu d'arbres que ma tête est dépourvue de cheveux ». Probus frappa un grand coup contre les barbares du Nord. Son système est fort remarquable. Ayant entrepris de rajeunir l'empire, il enlevait dans les pays barbares des nations entières qu'il transportait au loin, à l'extrémité du monde où elles devaient périr ou se civiliser. Il prenait aux bouches du Rhin de nombreuses tribus de francs et les portait aux bords du Pont-Euxin, espérant que ces barbares deviendraient Romains et leur seraient soumis. Mais on ne passe pas si brusquement d'un état à un autre. C'est ainsi qu'en Amérique les nations sauvages ne se sont pas encore fondues avec les nations Européennes ; mais tous les jours elles diminuent, sont resserrées et finiront par disparaître. Pour qu'il y ait fusion il faut un degré à peu près égal de civilisation. De même dans l'empire romain : les premiers barbares qui vinrent ne réussirent pas, parcequ'il n'y avait pas mélange véritable entre les habitans et les envahisseurs ; ils ne purent rien fonder : pour que l'empire s'accordât avec les barbares, pour que la société nouvelle commençat, il fallut que l'empire fut devenu à demi barbare par les différentes invasions. Ce fut alors seulement que commença l'union. L'entreprise de Probus échoua. Il n'en fut pas moins un homme de génie.

Probus dessécha les marais de l'Illyrie,

et planta la vigne dans les Gaules. Pendant qu'il surveillait les travaux des légions, elles se révoltèrent, l'assiégèrent dans une tour d'où il les examinait et le massacrèrent.

Carus 282-283 Les soldats pleurèrent Probus et lui donnèrent pour successeur l'homme qui lui ressemblait le plus, Carus. Ce prince eut de grands succès sur les Perses et fut tué par le préfet du prétoire, Aper. Son fils Numérien en mourut de douleur ou fut tué

Carin 283-284 lui même aussi par Aper. Cependant à Rome Carin, frère de Numérien, prodiguait les trésors de l'empire et le déshonorait en imitant Domitien et Elagabal. Mais les légions s'étaient donné un empereur. C'était l'accusateur d'Aper, le vengeur de Carus, un grec nommé Dioclès, qui, selon l'emphase de l'époque, avait allongé et ennobli son nom en le transformant en celui de Diocletianus. Il ne jugea pas Aper ; mais il le perça de son épée et trouva moyen de se faire reconnaître pour empereur.

Dioclétien 284-305 Dioclétien est le véritable fondateur de l'empire romain. Jusqu'ici nous n'avons eu qu'un principat : nous allons avoir désormais un empire. Ce règne est en quelque sorte la victoire politique de l'orient. L'esprit oriental pénètre. Dioclétien prend le diadème des rois d'Asie, reçoit les hommages de ses sujets prosternés devant lui et habite Nicomédie en Asie mineure. Il crée une administration royale. L'empire romain vivait alors de deux principes, le principe militaire et le principe judiciaire : il y avait des tribunaux civils et des armées. Dans nos organisations.

29 v°

modernes, à côté de ces deux principes, de ces deux pouvoirs s'en trouve un troisième qui est le pouvoir administratif, chargé de régler les rapports de l'état avec les citoyens et non pas, comme le fait le pouvoir judiciaire, les rapports des citoyens seulement entr'eux. Ce pouvoir fut créé par Dioclétien.

Maximien

Dioclétien partagea non pas l'empire, mais la puissance impériale : il créa un autre César, Maximien, brave soldat qui n'avait guère d'autres mérites. Lui même fut désigné comme le Jupiter de cette hiérarchie nouvelle dont Maximien était l'hercule. Ce dernier en prit en effet le surnom. Dioclétien alla habiter Nicomédie, Maximien Milan. Ils se trouvèrent ainsi au centre des empires d'Orient et d'occident. L'un, à Nicomédie, était près de la frontière du Danube ; l'autre, à Milan, était près de celle de l'helvétie et du Rhin. Chacun des deux augustes se choisit un César : le pacifique Dioclétien s'associa le belliqueux Galérius ; le belliqueux Maximien prit le doux pacifique Constance Chlore. On devait s'attendre que le belliqueux Galerius prendrait bientot de l'ascendant sur Dioclétien : il finit en effet par le gouverner et exigea de lui qu'il persécutat l'esprit oriental qu'il aimait. Le palais de Dioclétien était chrétien ; sa femme l'était aussi. Mais Galérius était barbare et de là cette terrible persécution contre l'eglise, cette persécution qui fut à la fois la dernière et la plus sanglante.

De l'autre côté Constance Chlore aimait les chrétiens : la cause de cette prédilection était vraisemblablement la haine qu'il portait à son rival Galérius. Quel singulier tableau présente alors l'empire ? Le

30r

Christianisme est persécuté en Orient, dans son berceau; il est au contraire favorisé en Occident, dans un pays qui lui est étranger. Mais c'était par les armes de l'Occident que l'esprit oriental devait triompher. Il triompha lorsqu'il monta sur le trône avec Constantin fils de Constance Chlore.

Sans parler des agitations nombreuses qui troublèrent alors l'empire nous nous contenterons de dire que Dioclétien d'une part étant mort, Maximien de l'autre

Constance Chlore 305-306

ayant abdiqué et Constance Chlore ayant cessé de vivre, Galérius semblait pouvoir prétendre à devenir seul maître du monde. A sa cour se trouvait un fils de Constance Chlore, nommé Constantin : ce jeune prince était payen, mais il était fils d'une femme de l'Orient, d'Hélène, ce qui le prédestinait à opérer un jour de grands changements.

Galerius 305-311

Galérius, afin de regner seul, avait essayé de faire périr son rival : mais Constantin prit la fuite, se retira en Gaule où il succéda à son père dans la province d'Occident. Le Christianisme eut en lui un chef payen il est vrai mais qui lui fut favorable. D'un autre côté en Italie se déclarait un nouveau maître : c'était Maxence, fils

Maxence 306-312

de Maximien hercule. Constantin marche à sa rencontre, passe en Italie, défait Maxence à l'entrée de Rome, au pont Milvius, fait son entrée dans la ville où il rend les lois les plus favorables aux Chrétiens. Bientôt après, Galerius meurt; Licinius lui succède : d'abord

Licinius 307-323.

ami de Constantin, il devient son ennemi et est vaincu

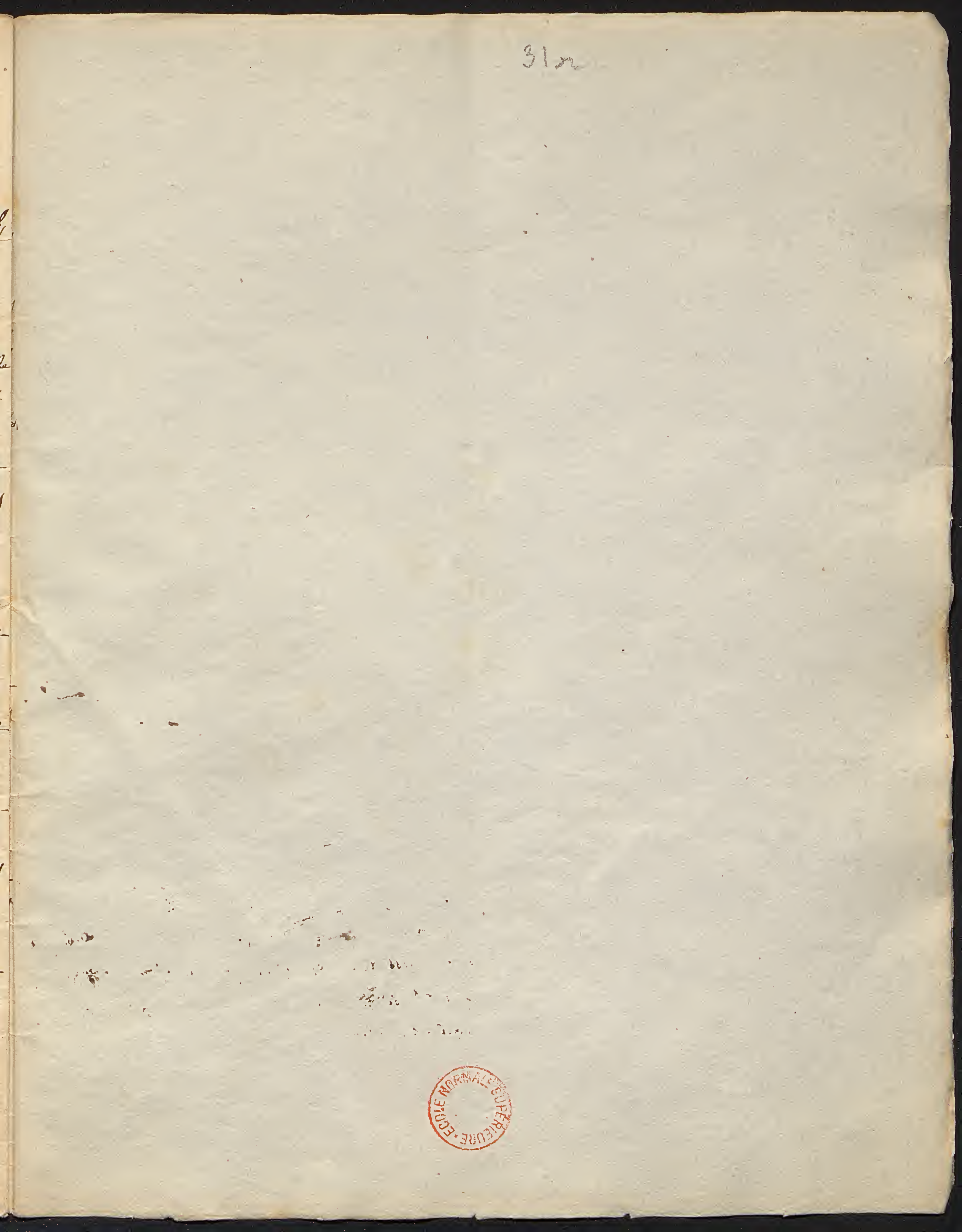
Constantin 323-337

par lui en 323. Constantin reste seul maître de l'empire, lui rend sa première unité et se déclare pour le Christianisme. En 325 il assemble à Nicée le premier

conseil général des évêques chrétiens. Ainsi cette religion de l'Orient que nous avons vu entrer dans Rome sous une forme grossière avec Elagabal, nous la voyons maintenant triompher dans son caractère moral, spirituel, avec Constantin.

Résumons ce que nous avons développé.

Rome est une initiation : elle donne au monde l'égalité de la loi civile la plus parfaite du monde ancien. L'instrument de cette égalité générale ce sont les empereurs : les uns la commencent par la proscription des grands, l'humiliation de l'aristocratie, les autres la continuent par le perfectionnement de la loi civile qui assure à tous les mêmes droits. Mais cette initiation du monde par Rome est incomplète, sous ce point que le droit règle bien les rapports des individus entre eux, mais ne pénètre pas la vie intérieure. Rome ne donna pas une même religion au monde ; elle lui donna seulement un même droit. Il fallait quelque chose de plus pour que le monde fût uni intérieurement par la foi ; il fallait le Christianisme. Ainsi cette union du monde se complète à l'intérieur par l'introduction du Christianisme, à l'extérieur par l'invasion des barbares. Tel est le résumé de toute cette histoire. Remarquons seulement que par l'invasion des barbares nous voulons désigner ici celle qui eut lieu en 375 et non pas les invasions précédentes repoussées par Marius, Tibère et leurs successeurs. C'est de la grande invasion que nous voulons parler.



- 322

Germain

Nous avons passé en revue jusqu'ici les trois premières périodes, les trois premiers siècles de l'empire romain : nous avons accompagné cet empire à travers ses développemens, ses progrès jusqu'au règne de Dioclétien. Il nous reste à présenter le tableau de l'histoire du quatrième siècle avant d'entreprendre l'histoire du moyen âge qui doit faire l'objet spécial de ce cours.

Le règne de Dioclétien a été la victoire politique de l'orient, l'établissement du ~~mode~~ politique oriental dans l'empire ; celui de Constantin nous présente la victoire religieuse de l'orient, le triomphe de ses idées dans la capitale du monde civilisé. Les Chrétiens vainqueurs sous Constantin se divisent sous Constance en Ariens et en Catholiques. Sous Julien a lieu la réaction du paganisme : sous Valence et Valentinien, payens, chrétiens, tous sont interrompus dans leurs disputes par l'invasion des barbares. Cette invasion n'est pas repoussée mais seulement ajournée par le règne de Théodose qui laisse en mourant le trône à ses deux fils Arcadius et Honorius. C'est sous le règne de ces princes que l'empire doit être ouvert une seconde fois aux barbares. Telle est en résumé l'histoire du quatrième siècle. Entrons dans quelques détails.

Constantin 306-337

Constantin fit deux choses : il fit rédiger sous ses yeux la charte du Christianisme au concile de Nicée et donna de plus à l'empire chrétien une capitale

~~une capital~~ chrétienne. Rome avait vieilli dans le culte des idoles; il fallut longtemps pour l— des habitudes du paganisme. Constantin réalisa le projet qu'avait conçu Antonin deux siècles auparavant, de transporter le siège de l'empire. Antonin n'avait pas réussi parceque alors l'Orient n'avait pas encore conquis le monde par ses idées victorieuses. Constantinople occupe la position à la fois la plus belle et la plus avantageuse: située entre deux mers, placée entre l'Europe et l'Asie, entre le Danube et l'Euphrate; cette ville est appuyée à l'Europe et regarde l'Asie: elle est faite pour le commerce et la guerre.

Constantinople fut créé d'un seul coup. à force de dépenses et de privilèges onéreux on entassa dans la nouvelle Rome une immense population: tout ce qui avait été accumulé à Rome pendant la gloire de l'empire en statues, en arcs de triomphe, en monumens de toute espèce, on le fit d'un coup à Constantinople. Rome était nourrie par des distributions de vivres; Constantinople le fut également. On a parlé pour et contre la fondation de cette ville; mais Constantin a ~~fait~~ une chose qui a duré mille ans. Qui aurait cru en voyant l'empire romain déjà si faible, si abattu par le flot des barbares, qu'il recommencait dans cette nouvelle capitale une carrière de ~~mille ans~~ dix siècles? Et pourtant ~~la chose~~ le fait existe: Constantinople a duré comme siège de l'empire depuis 333 jusqu'en 1450, malgré les barbares du nord et du midi, malgré les Goths, les Perses et les Sarrazins. Ils vinrent plusieurs fois sous ses murs; mais elle renfermait dans son enceinte tous les arts, toutes les richesses, toute la puissance, tout le génie mécanique du monde ancien. Ils furent obligés de dire qu'ils ne faisaient

par la guerre aux murailles et ils se retirèrent. ~~Constan~~ Constantinople à proprement parler n'était pas une ville ; c'était un monde, tout un peuple, une accumulation de population qui réunissait ~~toute~~ une province dans une seule ~~ville~~ cité : c'était l'image de l'ancienne Babylone, l'image que présente Londres de nos jours. La merveille de Constantinople, c'est que tout le génie grec s'y était réfugié : elle présentait le spectacle d'une ville où il n'y avait pas de peuple, où tout le monde discutait, où tous les habitants, jusqu'aux ouvriers même, étaient théologiens et philosophes. Voici ce qu'un envoyé de l'empereur d'Allemagne racontait à son retour de Constantinople : "Cette ville est étrange, disait-il ; si vous entrez pour prendre un bain, ou dans une maison de commerce, on vous demande ce que vous pensez du St Esprit". On s'est moqué de tout cela : mais il faut bien s'en garder. Il est beau de voir une population dont tous les membres cherchent à exercer ainsi leur esprit et à développer leur intelligence. C'est un des grands spectacles donnés au monde.

Constantinople était une ville d'une splendeur dont nous n'avons pas l'idée, dont les villes modernes les plus magnifiques ne nous offrent pas d'images. Lorsque les croisés, dit Villehardouin, se trouvèrent sous ses murs, lorsqu'ils virent tous ces dômes, tous ces clochers, des quartiers entiers bâtis en marbre, ils se crurent dans un pays de féerie. Mais il y a une grande différence de Constantinople sous l'empire avec Constantinople actuelle. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une ville de bois où des kiosques et des édifices légers ont succédé à tous les monumens qui la remplissaient autrefois et qui ont été en partie la proie des flammes : car plus d'une fois les incendies ont dévasté cette ville. Une fois, entre autres, le feu a



33r

détruit une lieue carrée d'édifices, de monumens où se trouvaient réunis tout ce que les arts avaient jusque là produit de plus magnifique.

Quant au concile de Nicée, ce fut la première réunion de l'église chrétienne, le premier concile œcuménique, c'est à dire la première assemblée de la terre habitable (οἰκουμένης), sous la présidence de l'empereur. Cette assemblée eut pour résultat principal de condamner la première et la plus grande hérésie, celle d'Arius. Regardant le Christ comme une créature, Arius faisait descendre le Christianisme de l'état de religion à celui de philosophie. Le moyen-âge est l'époque où la civilisation humaine allait se réfugier dans le sein de la religion pendant l'invasion des Barbares. Que serait devenu le monde si le Christianisme n'eut pas été une religion? Il ne pouvait être constitué en religion que par le principe de la divinité. Voilà ce qui fit condamner Arius. Quelque soit notre jugement sur ce point, n'oublions pas que c'est comme religion que l'Eglise chrétienne condamne Arius.

Constance 337 – 361

Après Constantin, l'empire est partagé entre ses trois fils. Deux d'entr'eux périssent par la guerre civile; Constance le dernier demeure seul maître du trône. Mais il est arien: il persécutent comme tel ceux qui croient à la divinité du Christ qui a pour défenseur St Athanase, patriarche d'Alexandrie. Ce dernier est contraint plus d'une fois de s'enfuir dans les déserts de la Thébaïde déjà peuplés de solitaires, où il trouve un asyle contre les rigueurs de l'empereur. Constance avait fait périr la plupart des princes de la maison impériale. Un seul d'entr'eux, Julianus, élevé à Athènes, qu'on avait

fait chrétien par force, avait conservé la vie par une conversion apparente. Constance le rappella de l'exil et lui confia la Gaule, la frontière du Rhin. Julien défit les Francs et les Chamaves, se conduisit avec sagesse et donna l'exemple des vertus les plus austères qu'il imita des Chrétiens dans l'intérêt du paganisme. On le voyait passer des hivers entiers sans feu, couchant sur une simple natte, donnant le jour aux affaires, la nuit à l'étude. Ces succès et cette conduite inspirèrent de la jalousie à Constance qui résolut de faire contre Julien ce que Tibère autrefois avait fait contre Germanicus : il voulut le transporter en Orient avec ses légions. Celles-ci refusèrent et créèrent Julien empereur malgré lui.

Julien 361-363

Constance mourut fort à propos à Constantinople et une guerre civile fut épargnée. Julien régna sans obstacles et avec lui le paganisme. En lisant les œuvres de ce prince on voit comment le paganisme était devenu par rivalité avide de croyances merveilleuses, de révélations, de prétendus miracles. Julien se relevait plusieurs fois la nuit pour faire des sacrifices aux dieux ; il communiquait même familièrement avec eux et était entièrement voué aux philosophes thaumaturges qui l'avaient élevé et qui opposaient leurs miracles à ceux du Christ. Arrivé à Constantinople il fit ravage dans le palais ; il chassa en une seule fois un peuple entier de serviteurs au nombre desquels se trouvaient deux mille barbiers. Proscrivant le faste de ses prédécesseurs il fit maison nette, et dans cet immense palais il logea seul sur sa natte, dans un état de négligence qui eut fait envie à Diogène. Dans un ouvrage qu'il nous reste de lui, il se félicite du peu de soin qu'il prenait de sa barbe touffue qui n'était point inhabitée, disait-il. Il y



34 r°

déclare aussi, malgré sa haine contre le Christianisme, qu'il ne persécutera pas les Chrétiens, qu'il désigne sous le nom de Nazaréens; seulement puisque, dit-il, ils méprisent nos dieux et nos poëtes, nous leur fermons l'entrée des écoles. Cette persécution était plus cruelle que celles qui avaient précédé. Cependant Julien prépara tout pour accomplir ce que César et Trajan avaient projeté, pour assurer l'empire en y englobant le monde entier; il prépara une grande expédition contre les Perses. A son départ de Constantinople, il passa par Antioche une des villes les plus chrétiennes et à la fois les plus corrompues. C'était un christianisme tout de pompe et de faste. Le bocage de Daphné sur l'Oronte ~~était~~ un des lieux les plus célèbres de l'Asie pour la religion et les plaisirs. Les habitants y vivaient dans une extrême dissolution. que pensèrent-ils lorsqu'ils virent arriver cette espèce de sauvage à la tête de ses légions? C'est alors que le Christianisme et la corruption s'accordèrent contre lui. Il fut assailli d'une grêle d'epigrammes. quoique piqué il dissimula d'abord son ressentiment, mais il leur donna en partant un très méchant homme pour les gouverner en ~~lui~~ disant que s'il n'était pas digne de la place, la place était digne de lui.

Julien envahit les Perses avec plus courage ~~que~~ de prévoyance, et malgré sa retraite il déploya une grande intrépidité; cependant il fut atteint d'un javelot dans sa fuite. On l'emporta mourant dans sa tente où il expira bientôt au milieu de ses amis. Rien ne caractérise mieux cet empereur que sa mort sophistique. Il tira de dessous sa robe un discours composé depuis longtemps dans le cas où il mourait d'une blessure. Cette forme académique dénote tout à fait un Sophiste. Julien était le singe de Marc-Aurèle.

Jovien 363-364. — Après lui l'empire passa entre les mains d'un chrétien, Jovien, qui abandonna toutes les conquêtes de Julien et se retira derrière l'Euphrate. Viennent ensuite

Valentinien 364-375 — deux empereurs, Valentinien, catholique, et Valens, arien.

Valens 364-378 — Valentinien partage l'empire : il prend pour lui l'Occident et donne l'Orient à Valens. C'est en 375, sous le règne de Valentinien, qu'eut lieu la première invasion des barbares, leur premier établissement dans l'empire.

Ici se termine le tableau de l'empire romain que nous nous étions proposé de tracer. Nous entrons dans le plan de notre cours qui a pour point de départ l'année 375, époque de la grande invasion des barbares.



Germain

La grande famille germanique comprenait les tribus gothiques qui entrèrent dans l'empire, les tribus suéviques qui n'y entrèrent pas toutes et enfin les allemands du nord. Ainsi donc Goths, Allemands du midi ou Suèves, Allemands du Nord ou Saxons, voilà la grande division de la famille germanique. Les Francs se rattachaient par leur langue aux Allemands du midi et par leur religion aux Allemands du nord.

Les Goths avaient déjà plusieurs fois envahi l'empire : au temps de Decius, entr'autres, ils avaient tenté une descente dans l'Italie. En 375 cette invasion se renouvella. Leur nation naguère réunie sous le roi Hermanric, partagée en Goths de l'Ouest ou Ostrogoths et Goths de l'Occident ou Wisigoths, demanda un établissement dans l'Empire. Les Goths habitaient alors la Dacie et les provinces qui s'étendent du côté du Danube, entre la Hongrie et le Pont-Euxin. Ils alléguèrent que des barbares du nord, d'origine incertaine, les Huns les fatiguaient de leurs continuelles incursions. Ces barbares vivaient à cheval : c'étaient de petits hommes, d'une figure horrible, assez gros, à la voix équivoque, engendrés, disait-on, dans le désert par les démons et les sorcières. Ils n'avaient pas ou presque pas de barbe : ce qu'il y a de remarquable, c'est que tout récemment on a trouvé que les Turcs mêmes originairement n'en avaient pas non plus, et on travaille maintenant pour découvrir comment la barbe leur est venue.



hist. du moyen âge 5.

On a cru jusqu'à présent que les Huns venaient du Nord de la Chine dont ils avaient été chassés vers l'Occident par d'autres barbares. Mais il paraît aujourd'hui qu'ils ne venaient pas de si loin, qu'ils arrivaient plutôt des environs de la mer Caspienne, ce qui raccourcit de beaucoup leur course.

Valens qui regnait alors hésita d'abord a recevoir toute la nation des Goths. Toutefois on lui rappella la politique de Probus qui avait essayé autrefois d'introduire des barbares dans l'empire pour lui rendre la vie, pour le rajeunir en quelque sorte: ils devaient y former une pépinière de soldats. Il se laissa gagner, permit aux Goths d'entrer dans l'empire, mais sans armes. Les barbares ne purent se décider à ce sacrifice, et plutot que de se séparer de leurs armes, ils offrirent aux officiers impériaux tout ce qu'ils possédaient. Ils sentaient bien qu'avec leurs armes ils reprendraient le reste. Pendant plusieurs jours un nombre infini de barques passa les barbares. Les Goths établis au milieu d'un riche pays, d'une population lâche, sans energie, d'officiers avides qui les rançonnaient, s'indignerent, prirent les armes. Un jour que Fritigern, un de leurs chefs ou juges se trouvait à la table du général de l'empereur, on entendit un grand bruit: Fritigern en soupçonna la cause, et sortit en disant qu'il allait apaiser le trouble. Il eut raison; car sans cette fuite il était prisonnier. Il se mit aussitot à la tête des Wisigoths, ravagea les campagnes et parcourut ainsi la Thrace sans opposition. Valens réunit une armée, voulut vaincre seul, et fut battu à Andrinople où il fut brûlé ensuite dans une chaumière qui lui avait servi d'asyle. Les

Cours de M. Michelet. 5e rédaction.

La grande famille germanique comprenait les tribus gothiques qui entrèrent dans l'empire, les tribus Suéviques qui n'y entrèrent que tard, et enfin les Allemands du Nord. Les Francs qui se rattachent par leur langue aux Allemands du midi et par leur religion à ceux du Nord font la transition entre les Suèves et les Saxons.

Plusieurs fois déjà les Goths avaient envahi l'empire. Au temps de Décius ils avaient tenté une descente en Italie. En 376 cette invasion se renouvela. Les Wisigoths demandèrent un établissement dans l'empire. Les Goths un instant réunis sous leur fameux roi Hermanric étaient divisés en Wisigoths ou Goths de l'Ouest, Ostrogoths ou Goths de l'Est et Gépides ou traîneurs; ils habitaient la Dacie et les provinces qui s'étendent au nord du Danube entre la Moravie et le pont Euxin. Les Wisigoths alléguèrent que des barbares du Nord d'origine incertaine, les Huns les fatiguaient de leurs continuelles invasions. Les barbares vivaient à cheval; c'étaient de petits hommes, d'une figure horrible, assez gros, à la voix équivoque, engendrés disait-on, dans le désert par les démons et les sorcières. Ils n'avaient pas ou presque pas de barbe. Les Turcs qui sont peut-être de la même race que les Huns ont maintenant de fort belles barbes; on a trouvé tout récemment qu'ils n'en avaient point originairement. Jusqu'à présent on a cru que les Huns venaient du N. de la Chine, dont ils auraient été chassés vers l'Occident par les Chinois, et par des peuples barbares leurs voisins. Mais il paraît maintenant prouvé qu'ils sont originaires des bords de la mer Caspienne.

Valens qui régnait en 376 hésita d'abord à recevoir la nation des Wisig. Toutefois on lui rappela la

37v

38

Wisigoths vainqueurs échouèrent à leur tour devant Constantinople.

Cependant Gratien, empereur d'Occident, avait élevé sur le ~~trône~~ trône d'Orient un homme du pays de Trajan, un espagnol, le brave Théodose qui avait vaincu les barbares à Constantinople. Théodose sut contenir les Goths, en fit passer une partie en Asie mineure, acheta les autres par de l'argent et par des prévenances : toutefois on ne peut pas dire qu'il les ait domptés. Ce prince réunit l'empire en renversant les usurpateurs qui avaient détrôné Gratien en Occident et Valentinien II en Orient. Cette réunion de l'empire eut lieu vers l'an 400. Mais dans quel état le trouva-t-il ? Il était envahi par les barbares et déchiré par la lutte des deux religions. Théodose fut la seconde victoire du christianisme. On vit presque partout les évêques marcher à la tête de leurs troupeaux contre les temples payens qu'ils renversèrent. C'est alors que furent fermées les écoles d'Athènes.

Théodose en mourant laissa l'empire à ses deux enfants, Arcadius qui regna en Orient et Honorius qui regna en Occident. A la tête des armées de l'empire se trouvait un barbare, Stilicon. Ce n'était pas un germain mais un Vandale. On n'a pas fait attention jusqu'ici à la patrie de Stilicon : c'est cependant un fait grave. Il était Slave ; il ne faut donc pas s'étonner s'il était ennemi des Germains. Stilicon voulait gouverner seul l'empire qu'il pouvait défendre ; mais la cour de Constantinople lui suscita pour adversaires le ministre Rufin, puis Eutrope, favori d'Arcadius.



Cependant les barbares contenus par Théodose avaient pris les armes dans la Grèce où ils se trouvaient alors. Leur juge Alaric ravageait impunément ce pays, échappait à Stilicon qui avait trouvé moyen de l'entourer de retranchements, et telle était la haine des ministres d'Arcadius contre Stilicon qu'ils déclarèrent Alaric ami de l'empereur pour l'opposer à ce brave général. Alaric arma ses Goths en Illyrie avec les armes que lui fournirent les arsenaux impériaux et marcha ainsi à la conquête de l'empire d'Occident. Il s'achemina vers l'Italie : la marche fut lente : ce n'était pas des armées qui s'avançaient ; c'étaient des peuples. Il leur fallut trois ans pour arriver d'Epire en Italie. Et quand ils arrivèrent, Stilicon n'avait pas encore rassemblé une armée, tant l'empire était faible. Il lui fallut quitter l'empire et chercher des guerriers chez les nations barbares, faute de soldats romains. Il revint à temps pour rencontrer Alaric aux environs de Florence. Les Goths nouvellement convertis étaient très-dévots quoiqu'ariens. Stilicon les attaqua le jour où ils célébraient la fête de Pâques. Alaric après avoir perdu beaucoup de monde se retira vers les Alpes où il se tint pendant qu'une invasion bien plus formidable menaçait l'Italie.

Cette fois c'était des tribus fort mêlées : il y avait des Suèves, des Allemands du midi ; des Alains, des barbares de la mer Caspienne ; des Vandales des bords de la Baltique, et des Bourguignons. Toutes ces nations s'étaient réunies contre l'empire. A leur tête marchait un chef qui dans l'histoire des nations germaniques est considéré tantôt comme un homme, tantôt comme un dieu, Rodogaste ou Radagaise. Stilicon trouva moyen d'en-

fermer cette multitude dans des lignes de circonvallation où une grande partie périt de faim. Le reste s'échappa et se rendit et Radagaise, au nombre des prisonniers, fut mis à mort.

Cependant Alaric restait toujours dans les montagnes. Pendant que les restes de l'armée de Radagaise fondent en Gaule le royaume de Bourgogne, en Espagne celui des Suèves, en Afrique celui des Vandales, Alaric rentre en Italie et exige la possession de l'Illyrie, afin de piller plus à son aise les deux empires dont il occuperait aussi le centre. Le faible Honorius, plus occupé de nourrir des pigeons que de l'administration de ses états, accorde à Alaric ce qu'il lui demande, révoque ensuite deux fois la parole qu'il lui a donnée, fait périr le seul homme qui pouvait le défendre, son beau père Stilicon. Alaric n'espérant plus rien de l'empereur marche sur Rome où il entre pendant la nuit. La ville se réveille au bruit de la terrible trompette des Goths. Rome fut pillée excepté les eglises. Alaric n'y resta pas: il s'en eloigna et passa dans la Calabre

En général, le génie des barbares n'etait pas la conquête: ils cherchaient des terres nouvelles, des pays nouveaux; ils voulaient voir de belles villes: c'était plutot des voyages de découverte. Ils avaient pour but d'étendre le cercle de leurs idées. On peut les comparer aux aventuriers qui dans des temps plus modernes pénétrèrent au Pérou et au Mexique. Le plan d'Alaric n'etait donc pas la conquête: il pouvait s'établir au milieu de la population



tremblante de Rome qui n'était réellement pas un obstacle à son séjour. Une impulsion irrésistible, comme il le disait lui même, l'entraînait vers Rome. Il en sortit et il mourut. Les barbares furent frappés de cette mort ; ce fut pour eux une grande leçon. Ils pensèrent alors qu'on ne violait pas impunément la ville de Rome.

Le frère d'Alaric, Ataulf (Adolphe) avait dans son camp une soeur d'honorius, nommée Placidie. Il l'épousa et dit à l'un des vaincus ces paroles remarquables qui nous ont été conservées : j'ai cru longtemps que nous devions détruire l'empire Romain ; mais j'ai changé d'avis ; et je vois que ce que nous avons de mieux à faire c'est de le relever autant qu'il est en nous, d'en sauver les ruines. On voit par là que ceux des barbares qui réfléchissaient étaient fâché d'avoir détruit et voulaient rebâtir. Les Goths essayèrent et nous en avons pour preuve leur code qui sous bien des rapports est un code romain. Ataulf au lieu de rester avec ses troupes en Italie alla s'établir en Gaule où il était sur le point de prendre Toulouse ~~pour~~ capitale de son nouvel état, quand il mourut assassiné. Les chefs Wisigoths après lui s'y fixèrent et y fondèrent un royaume qui devait durer cent ans en France et trois-cents ans en Espagne : car ils ajoutèrent bientôt cette contrée à leurs possessions en Gaule.

Il semble que l'invasion est terminée. Les Wisigoths, les Bourguignons ont trouvé place : l'empire assailli a résisté et dure encore. Mais ce n'est là que le premier moment du mouvement. La première période de l'invasion, c'est l'attaque de Fritigern et d'alaric ; la seconde, c'est la barbarie unie dans une armée par

40 r.

Attila ; la troisième c'est la tentative d'une fondation particulière, de la fondation du royaume des Ostrogoths en Italie, et enfin vient la tentative d'une fondation universelle par Charlemagne. Mais toutes ces efforts sont impuissants. Il faut que les conquérants de l'empire disparaissent, que les anciennes races qui ont porté le poids de l'invasion germanique durent plus que leurs vainqueurs. Nous en sommes une preuve convaincante. En effet nous ne ressemblons en rien aux barbares qui ont envahi jadis notre territoire. Pourquoi ? C'est que les hommes de neige ont fondu au soleil du midi, c'est que l'élément celtique a résisté à l'élément barbare

L'empire d'Orient continue de languir sous Arcadius. Constantinople n'est troublée que par la lutte de l'impératrice Eudoxie avec le patriarche St Jean Chrysostôme. La tribune antique avait été remplacée par la chaire chrétienne : les patriarches élevaient pour le peuple une voix aussi hardie que celle des tribuns de l'ancienne Rome : c'était contre le luxe de la cour, au nom de la charité et de l'égalité chrétiennes. St. Jean Chrysostôme, malgré le dévouement du peuple pour lui, mourut en exil. C'est une belle scène que cette opposition politique que faisaient alors les évêques. Mais vingt ans après les cendres du grand patriarche furent rapportées en triomphe à Constantinople où Théodose le jeune lui demanda pardon des outrages qu'Arcadius avait faits au défenseur du peuple.

Arcadius eut pour successeur Théodose II le Calligraphe. C'est le seul nom que la postérité ait

90

par lui laissé. Théodose fut gouverné par sa soeur Pulchérie Placidie qui n'avait que deux ans plus que lui. Ce fut un gouvernement de prêtres et d'eunuques, et cependant derrière l'empire grondait une invasion bien autrement formidable que celles qui avaient précédé. Les Goths fuient devant les huns qui ont réuni tous les barbares. A la tête de cette armée innombrable, immense, marche Attila, meurtrier de son frère. Cet homme de sang a retrouvé dans la terre le glaive qu'adoraient les anciens Scythes et qui est aussi devenu le dieu des huns. C'est un ravageur comme Nabuchodonosor. Il se vantait que l'herbe ne poussait jamais là où avait passé son cheval. L'Europe et l'empire le nomma le fléau de Dieu. C'était justement l'époque où les Vandales venaient de passer en Afrique; où Genseric avait pris Carthage et où la civilisation des Augustins et des Cypriens disparaissait sous les traces des barbares. Les Vandales préparaient une marine pour ravager les côtes de l'empire, pendant que de l'autre côté Attila venait l'envahir.

Pendant que Pulchérie gouvernait son frère Théodose II en Orient, Placidie gouvernait son fils Valentinien III en Occident, de sorte que deux femmes gouvernaient le monde. Placidie avait deux généraux, l'un plein de valeur, Aetius, l'autre courageux, mais confiant, Boniface. Aetius ayant persuadé à Boniface que Placidie voulait le faire mettre à mort, celui-ci appella en Afrique les Vandales qui exercèrent dans cette contrée les ravages les plus horribles. Si l'on en croit Procope, ils firent périr plus de sept millions d'hommes. Ils

4|12

se livraient à des cruautés inouïes. Lorsqu'ils voulaient prendre une ville qui leur faisait résistance, ils amenaient les prisonniers sous les murs, en egorgeaient un grand nombre dont ils laissaient les corps sans sépulture, afin que les miasmes qui s'exhaleraient des cadavres en putréfaction pussent porter la peste aux assiégés. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans ce qu'ont dit les historiens; mais il reste toujours certain que cette nation était cruelle. Les Vandales étaient ariens: ils persécutèrent la province qui était devenue le fruit de leur conquête. Dès lors plus de commerce, plus de relations pour Carthage lorsqu'elle devient la propriété de Genseric qui s'en déclare roi en 439.

Cependant Attila veut imposer un tribut à Théodose. Il envoie à Constantinople un ambassadeur chargé de dire à l'empereur: "Attila ton maître et le mien t'ordonne de lui préparer un palais; car il va venir". Sur le refus de Théodose, l'empire est ravagé depuis le Pont-euxin jusqu'à la mer Adriatique. Soixante villes disparaissent sur le passage du conquérant barbare. Quand les Mongols vinrent en Chine, ils détruisirent les villes, les enclos afin d'avoir, disaient-ils, de beaux pâturages. Timour élevait même, selon le rapport des historiens, des pyramides de cent mille têtes de morts. Ainsi Attila détruit tout dans sa course dévastatrice. L'empereur se soumet à payer 6000 livres d'or: mais tous les jours Attila exigeait de nouveaux présents: il envoyait souvent même ceux qu'il voulait enrichir épouser les filles des grands

de Constantinople. A ce prix il respecta l'empire d'Orient et se tourna ~~vers celui~~ du côté de l'Occident. Il s'achemina avec ses barbares vers la Gaule et porta ses pas jusqu'à Orléans. Les Goths qui n'avaient pas intérêt à soutenir Attila firent cause commune avec le général impérial Aëtius. On acheta aussi quelques tribus de Francs et on rencontra l'armée ennemie dans les plaines de Chalons. Là eut lieu une bataille dont le succès fut disputé. Attila se retira dans son camp. Mais il était si peu abattu que l'année suivante (451) il passa en Italie. Rome effrayée envoya à sa rencontre un sénateur et un évêque. Ils trouvèrent le barbare lorsqu'il avait déjà ravagé la Lombardie et la Vénétie dont les habitans se retirèrent dans les lagunes de la mer Adriatique où ils fondèrent Venise, cette république qui a duré depuis Attila jusqu'à Bonaparte. Ce fut à force de présens, ou bien, selon la légende, d'après l'apparition des apôtres qu'Attila se détermina à sortir de l'Italie. Il entra en Hongrie, ~~épousa~~ où il épousa une femme, malgré tant d'autres qu'il avait déjà. Mais la première nuit de ses noces il fut trouvé baigné dans son sang, soit qu'il ~~fut~~ soit mort par apoplexie, soit qu'il ait été assassiné par cette femme.

Après Attila, le faible lien qui unissait les nations barbares se rompit. Goths, Gépides, Vandales, tous combattirent contre tous. Dans une dernière et affreuse bataille périrent les fils d'Attila.

42r

Tous ces peuples rendus à eux mêmes voulurent faire la guerre à l'empire chacun pour son compte. Rome n'avait rien gagné à la retraite des huns : elle avait été envahie par la flotte des Vandales : Genseric s'en était emparé et lui avait fait souffrir bien plus de maux qu'autrefois Alaric.

Valentinien III avait péri après avoir fait assassiner Aetius, comme ~~autr~~ précédemment son père avait fait mettre à mort Stilicon. Les empereurs étaient obligés de ~~faire périr~~ se débarasser des chefs barbares dont ils avaient à redouter l'influence. Plusieurs empereurs occupèrent après lui le trône d'Occident, la plupart élevés et gouvernés par le Suève Ricimer. Le plus illustre de tous fut Majorien qui méditait une expédition contre les Vandales lorsque sa flotte fut brûlée dans le port de Carthagène. Le dernier de ces empereurs était barbare : c'était le fils d'un général d'Attila, d'Oreste, chef des barbares d'Italie, qui pour flatter les vaincus avait donné à son fils le nom de ~~Augustule~~ Romulus-Augustule, de sorte que le dernier empereur renfermait dans son nom celui du fondateur de Rome et de l'empire. Cependant les barbares voulaient exiger d'Oreste qu'il leur donnât le tiers des terres de l'Italie, afin de s'y établir comme avaient fait les Goths et les Bourguignons dans la Gaule. Oreste refusa et fut renversé. Un autre chef de barbares, Odoacre leur accorda ce qu'ils demandaient et consentit à partager l'Italie. Au reste ce partage n'était pas



42v

si rigoureux qu'on pouvait le croire. La pauvre Italie renfermait assez de terres désertes pour fournir des pâturages aux barbares. C'est ce qu'ils demandaient. Ils furent contents. Odoacre régna avec quelque sagesse et quelque modération. Il s'était emparé de l'empire en 476. Il fut renversé en 493 par Théodoric chef des Ostrogoths.

Théodoric est contemporain de Clovis, d'où il suit que le royaume des Ostrogoths et celui des francs commencent à la même époque.

On peut résumer ainsi ce que nous avons développé jusqu'ici : en 375 invasion des Wisigoths sous le règne de Valens ; vers 400, Théodose réunit l'empire et contient les barbares ; en 410, Alaric prend Rome pour la première fois ; en 451, sous Théodose II en Orient et Valentinien III en Occident, Attila envahit la Gaule, est repoussé par les Wisigoths et l'armée impériale dans les plaines de Chalons ; en 476, fin de l'empire d'Occident par Romulus Augustule ; en 493, commencement du royaume des Ostrogoths en Italie avec Théodoric. La première période des invasions, c'est l'attaque qui a lieu entre 375 et 410 ; la seconde période, c'est l'époque de fondation qui commence en 410 et se prolonge jusqu'en 500. De 500 et même de 450, idée de réunion. Attila veut réunir le monde barbare ; Théodoric le veut aussi, mais vainement. Enfin Charlemagne y parvient en 800. Toutefois cette réunion ne fut que momentanée.

Quant à l'empire d'Orient nous nous contenterons de donner le nom des empereurs qui ont succédé à Théodose II avant Justinien. Ce sont : Marcien, Léon le Thrace, Léon II, Zenon, Anastase et Justin. Sous ces princes l'empire fut déchiré par les guerres civiles occasionnées par les querelles religieuses et aussi par les barbares à la solde de l'empereur. Au milieu de toutes ces souffrances physiques on voit des combats et des guerres pour la pensée, pour la religion. Il est beau et consolant que l'homme, accablé par les maux causés par les invasions, ait eu encore du sang à verser pour défendre ses idées, ses opinions. On s'est moqué de tout cela : mais c'est la gloire de l'époque. Les guerres pour les opinions sont d'une nature autrement élevée que les guerres de pur intérêt.

Zenon l'Isaurien avait donné le titre de fils d'armes, à un chef illustre des Ostrogoths nommé Théodoric. Ce chef fut décidé par lui à quitter l'empire d'Orient où sa présence l'embarrassait et à envahir plutôt l'Italie, de même qu'antérieurement déjà Alaric avait été engagé à attaquer l'empire d'Occident, par Arcadius les ministres d'Arcadius. Théodoric partit avec sa tribu pour déposséder Odoacre. Deux batailles sanglantes furent livrées auprès de Vérone. Les Ostrogoths d'abord vaincus reprirent l'avantage. Ils furent battus à la première rencontre : il fallut que la femme et la mère de Théodoric le ramenassent au combat lui et ses guerriers. Théodoric vainqueur assiégea Odoacre dans



93 r°

Ravenne et le fit périr au milieu d'un festin. On voit encore dans cette ville le tombeau de chef des hérules : c'est un monument qui donne la plus haute idée du monde barbare.

Théodoric dans son gouvernement d'Italie sembla animé de la pensée d'Ataulf : il voulut imiter l'empire et ressembler aux empereurs. Il prit pour ministre un rhéteur, Cassiodore. Quoiqu'arien il toléra les catholiques. L'Italie fut plus heureuse sous lui que sous les empereurs romains : le peuple était chargé de moins d'impots ; il n'y avait plus d'espions ni de police vexatoire. On était soumis à un maître barbare, dont il fallait craindre la colère ; mais ce maître n'était pas naturellement méchant : il n'exerçait pas une tyrannie systématique. L'ancien sénat s'avisa de relever la république et de former contre Théodoric une opposition ridicule. Parmi ceux qui tentèrent ainsi d'opérer une révolution se trouvaient Symmaque et son gendre Boèce, à la fois philosophe et poète, dont il nous reste un ouvrage ayant pour titre : de consolatione philosophiae. Cette résistance irrita Théodoric : il reprit son caractère barbare. Il fit mourir Symmaque et jeter Boèce dans une prison où il périt bientôt. Théodoric fut bientot troublé, tourmenté par les remords, au point qu'il crut voir un jour dans la tête d'un poisson qu'on lui servit à table la tête de la victime de ses violences, de Symmaque. Il mourut, en voyant avec désespoir que son empire ne lui survivrait guère. En

effet, de ses deux petits fils l'un qui regnait sur les Wisigoths d'Espagne et de france fut depossédé par Clovis et réduit à l'Espagne, l'autre encore enfant regna en Italie sous la régence de sa mere, la belle et savante Amalasonte. Cette femme etait très versée dans les lettres romaines et deplaisait aux barbares qui etaient indignés de voir leur jeune maitre sous la tutelle d'une femme. Le jeune Athalaric etant mort, Amalasonte, pour conserver le pouvoir, epousa son cousin Théodat qui la fit périr. C'est dans ces circonstances que le vieil empire de Constantinople se trouvant plus fort que le nouvel empire des Ostrogoths, Justinien monté sur le trône d'orient en 527 envoya Bélisaire contre les Goths d'Italie et les Vandales d'Afrique. Un proverbe en Turquie, c'est que le Sultan prend les lièvres à la course en les faisant poursuivre par des boeufs. Ils veulent indiquer par là que l'empire eternel recouvre à la longue tout ce qu'il a perdu. Il en est de même de l'empire de Constantinople. Il se trouve plus aussi fort dans sa décadence que celui des Goths dans sa force.

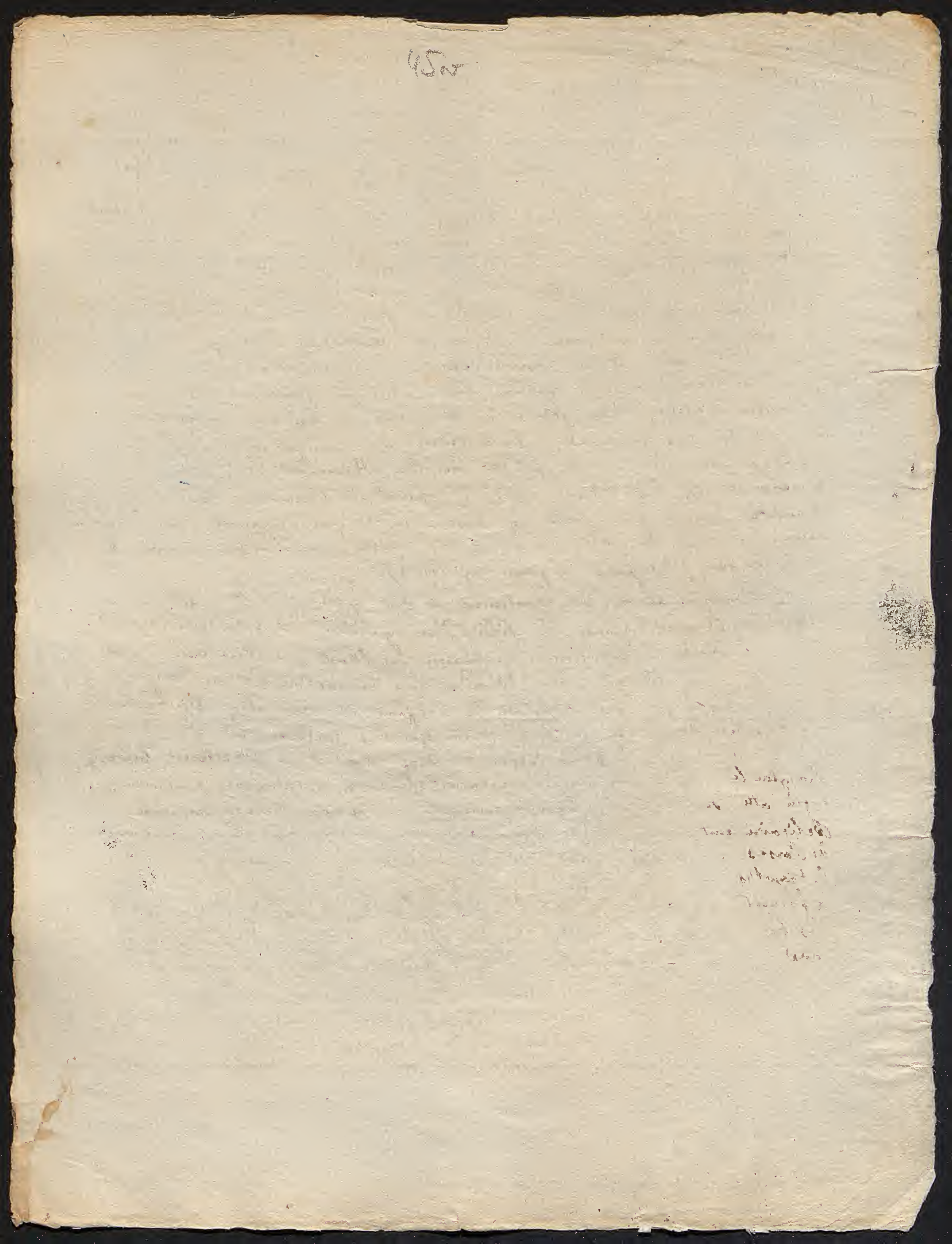


Justinien
Héraclius

Les 1rs établissements des barbares dans l'empire n'ont pas duré. Il y a eu une réaction de l'empire contre eux. Cette réaction s'est opérée sous Justinien contre les Vandales et les Goths, sous Héraclius contre les Perses. C'est l'histoire de ces 2 règnes qui va faire l'objet de cette leçon.

Ce fut en 527 que Justinien thrace de nation, et neveu de l'emp. Justin I. monta sur le trône. Il succédait à un prince qui avait été soldat dans les gardes impériales et qui chargé d'acheter l'empire pour un autre l'avait acheté pour lui. C'est un très grand et très curieux spectacle que l'intérieur de C.P. sous Justinien. Ce règne est célèbre par les travaux de législation accomplis pendant sa durée. Toutefois cette législation n'était qu'une compilation vicieuse des travaux entrepris précédemment sous les autres empereurs. Tribonien chargé de réunir dans un nouveau code les lois qui pouvaient encore convenir à l'empire mutila, altéra, faussa en tous sens la législation antérieure. Nous avons de lui trois ouvrages: 1° les institutes qui réduisent en principes élément. à l'usage des écoles tout le système des lois Romaines; 2° le code qui renfermait la législation alors en vigueur; 3° l'immense recueil des Pandectes qui a reçu toutes les lois romaines qui pouvaient éclairer ou interpréter celles du code. (On dit aussi Digeste; mais l'autre dénomination est à la fois plus juste et plus expressive)

L'administration de Justinien ne fut guère meilleure que sa législation. Il avait épousé la fille d'un gardien des bêtes de l'amphith. Théodora. Comme il favorisait la faction des bleus qui était celle de sa femme, il en résulta de graves désordres qui mirent sa vie en danger, au point qu'il prit la résolution de s'enfuir de C.P. Sans Théodora il eut perdu son trône. Le trône est un glorieux tombeau, lui dit cette fille d'un gardien de bêtes féroces, et elle parvint à le retenir. Bélisaire chargea le peuple avec quelques cavaliers barbares, le vainquit et apaisa enfin cette sédition dans laquelle avaient péri environ 30,000 hommes. Bélisaire eut la gloire de sauver C.P. attaquée par les Huns, de repousser les Perses, de renverser le roy. des Vandales en Afrique, et celui des Ostrogoths en Italie. C'était le fils d'un paysan Thrace: il avait réussi à former une troupe de Huns qu'il avait disciplinés à la Grecque. Les barbares à la solde de l'empire d'Orient étaient devenus supérieurs aux barbares déjà corrompus et mal disciplinés de l'Afrique et de l'Italie. Bélisaire se servit avec succès de ses mercenaires barbares. Gélimer roi des Vandales fut vaincu et détrôné (530). Le vainqueur l'envoya aux pieds de l'empereur et de l'impératrice. Mais Gélimer sut, dit-on, empoisonner toute leur joie. Au lieu de se désoler lorsqu'on



le mena en triomphe il se mit à rire. Gélimer obtint le rang de sénateur. Les mœurs comme on voit allaient toujours s'adoucissant. Persée mourut de faim dans sa prison; Jugurtha n'éprouve pas un sort moins rigoureux. Plus tard au contraire Aurélien donne de beaux jardins à Tetricus et à Zénobie. Gélimer est sénateur sous Justinien, et plus tard on devait voir le prince noir servir à table le roi Jean son prisonnier.

Bélis. fut ensuite chargé d'envahir la Sicile et l'Italie. Théodoric avait comme nous l'avons dit, laissé pour successeur son jeune petit-fils Athalaric. La mère du jeune roi Athalazonte régna quelque temps sous le nom de son fils. A la mort de ce dernier elle avait épousé son cousin Théodat qui la fit étrangler. Le roy.e des Ostrogoths par suite de cet attentat et des désordres qui en résultèrent était alors extrêmement affaibli. Le prince qui venait d'être élu à la place de Théodat se nommait Vitigès. Bélisaire l'attaqua à l'improviste et s'empara facilement de Naples et de Rome. Mais cette dernière ville était plus facile à prendre qu'à garder. Bélisaire y soutint toutefois à la tête de 7 ou 8000 hommes un siège pénible contre plus de 100,000 Goths. Ce siège est sa plus belle gloire: tous ses autres succès étaient si aisés à obtenir! Il alla ensuite assiéger Vitigès dans Ravenne. Les Goths pénétrés d'admiration lui proposaient de l'élire pour roi: il refusa. Justinien n'en fut pas moins inquiet, et jaloux. Il le rappela, et son rappel rendit presqu'inutile tous les succès qu'il avait remportés. Les Goths reprirent l'ascendant sous le jeune et héroïque Totila (541). Les historiens le représentent comme aussi humain que brave. Il aurait eu un instant l'idée de détruire Rome qu'il ne pouvait garder; une lettre de Belisaire suffit, dit-on, pour l'arrêter. On peut légitimement se défier des historiens de cette époque; ils ne pensent qu'à imiter les historiens classiques: pour eux il faut avant tout que Bélisaire soit un Scipion et Totila un Annibal. Tout nous démontre cependant que Bélisaire n'était qu'un barbare co. les soldats qu'il commandait, et comme les Goths qu'il attaquait.

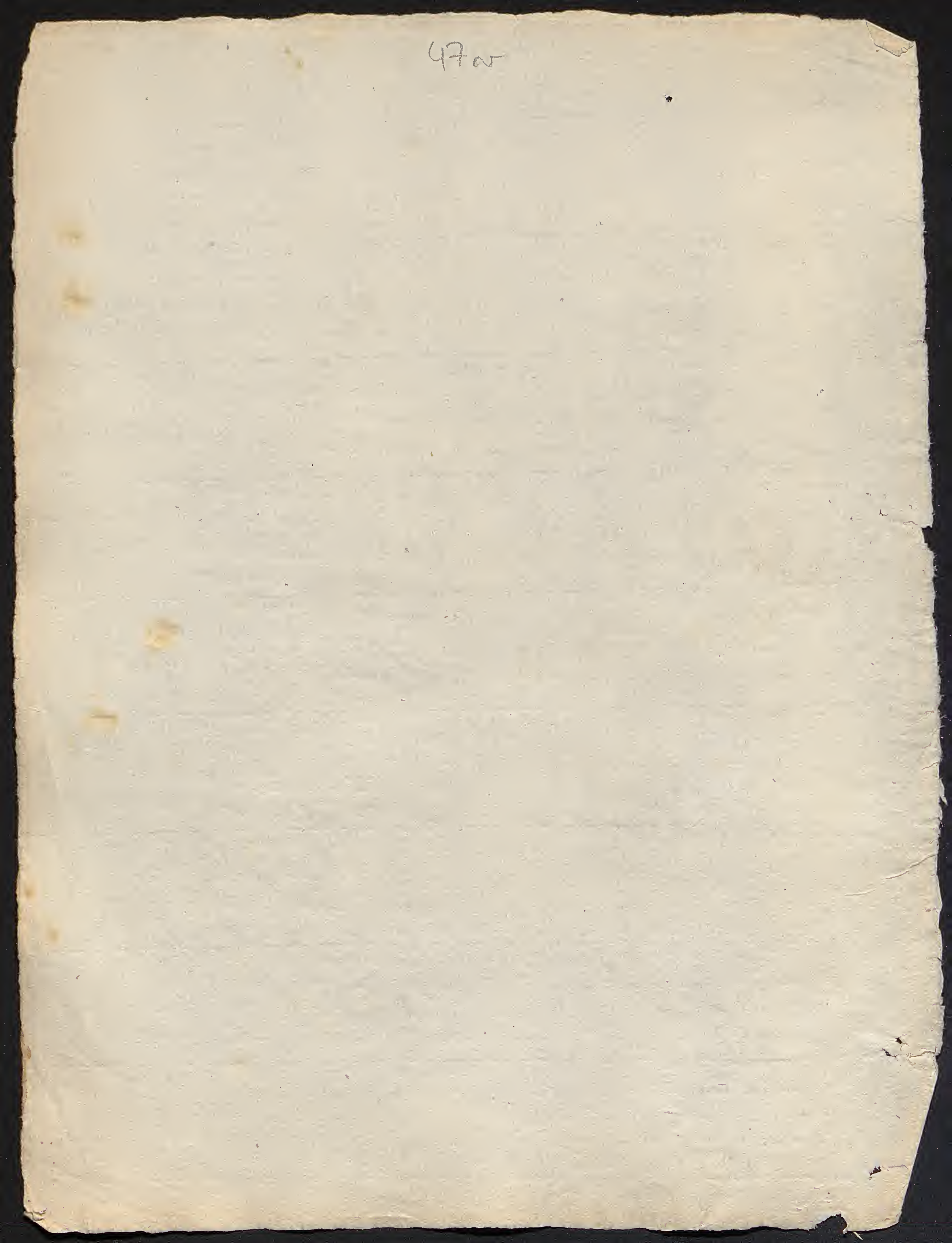
On envoya contre Totila l'eunuque Narsès qui jusque là avait toujours vécu dans le palais impérial, et qui se trouva être un habile général, il avait deviné l'art de la guerre. Totila fut vaincu et tué. La domination Grecque prit la place de celle des Ostrogoths, et Narsès avec le titre d'exarque gouverna l'Italie. En 568 après la mort de Justinien, la femme de son successeur outragea le vieux Narsès en le rappelant d'Italie et en lui envoyant une quenouille pour lui rappeler la servilité de son 1.er état. Narsès indigné appela les Lombards, qui envahirent l'Italie sous la conduite d'Alboin.

VI. 3.

47 2 Les Grecs ne possédèrent plus en Italie que le pays de Ravenne et plusieurs ports de mer entr'autres Naples et Gaëte. Le peuple Lombard l'un des plus énergiques de ceux qui envahirent l'empire s'était joint d'abord aux Saxons. Mais ceux-ci, voyant qu'on voulait les partager par centaines et dizaines pour donner à l'armée conquérante plus de discipline et de régularité, craignirent que cette division ne devînt fatale à leur liberté, et refusèrent de marcher. Les Lombards furent guidés en Italie par 30 chefs. Ils s'emparèrent facilement de tout l'intérieur du pays et leur roi Alboin alla occuper le palais de Théodoric à Pavie. Mais il ne jouit pas long-temps de ses conquêtes. Il périt victime d'une trahison domestique. Il fut assassiné par l'ordre de sa femme Rosamonde fille du roi des Gépides, il l'avait forcée de boire dans le crâne de son père. Rosamonde se prostitua pour avoir des vengeurs.

C'est de 568 à 573 que l'Italie centrale tomba au pouvoir des Lombards. Le peuple Lombard prit de fortes racines dans quelques parties de l'Italie, et surtout dans le duché de Bénévent qui a survécu à la monarchie Lombarde. En 643 le roi des Lombards Rotharis réunit dans un code les coutumes de sa nation. Aribert fut le chef d'une nouvelle dynastie, la dynastie Bavaroise. Cependant les Grecs étaient toujours maîtres d'une partie du pays. Luitprand voulut compléter la conquête, il s'empara de l'exarchat et menaça Rome. Cette ville trop éloignée de C.P. ne pouvait en être secourue. Elle n'était défendue que par son évêque qui luttait tantôt avec les Lombards, tantôt avec les Sarrazins. C'est du temps de Luitprand que les évêques de Rome cherchèrent un appui non plus dans le vieil empire d'Orient mais dans le jeune roy.e des Francs, qui devaient terrasser les Lombards sous Pépin et Charlemagne.

L'hist. de l'emp. Grec sous les successeurs de Justinien est d'un grand intérêt, mais le temps ne nous permet pas de nous y arrêter. Cepend.t nous indiquerons les sanglantes tragédies de cet empire sous Maurice et Phocas. Maurice ayant refusé de racheter 12,000 prisonniers pour 10,000 pièces d'or, ces malheureux furent aussitôt renvoyés par les barbares avec les yeux crevés. Aussitôt l'armée se révolta, et sous la conduite d'un simple centurion Phocas, elle marcha sur C.P. Maurice fut détrôné et mis à mort après avoir vu périr sous ses yeux ses huit enfants. Dans l'excès de sa douleur on l'entendait répéter à la mort de chacun d'eux ces paroles qui nous ont été conservées: Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont remplis d'équité.



48 bis

VI. 4.

II. ter

Phocas fut reconnu empereur; mais Maurice trouva bientôt vengeur dans l'exarque d'Afrique Héraclius, qui envoya son fils avec une flotte attaquer C.P. Le peuple avait pris l'initiative et s'était révolté. Phocas fut amené chargé de chaînes devant le vainqueur. Après lui avoir fait souffrir les supplices les plus cruels, on lui coupa la tête et son corps en lambeaux fut livré aux flammes.

Le long règne d'Héraclius est aussi important que celui de Justinien. C'est à cette époque que l'empire soutient une lutte désespérée d'un côté contre les Awares et les Slaves et de l'autre contre les Perses et les Arabes. Chosroès II pousse d'abord ses conquêtes jusqu'au Bosphore de Thrace, s'empare de toute la Syrie et envahit l'Egypte. Héraclius était si découragé qu'il voulait quitter C.P. et se retirer en Afrique. Le patriarche le força de rester et lui fit jurer aux pieds de l'autel qu'il défendrait son peuple. L'empereur ne put faire la guerre qu'en empruntant les trésors des églises. Ensuite pour mieux résister aux Perses il s'éloigna de C.P. que Chosroès serrait de près du côté de l'Asie, mais sans pouvoir faute de vaisseaux passer en Europe. Héraclius maître de la mer alla débarquer à Issus où il commença contre les Perses une guerre de montagnes qui lui permit de former ses troupes et où il obtint même un 1er avantage. Delà il s'avança dans l'Asie Min. évitant les plaines et attaquant les Perses partout où ils ne pouvaient faire usage de leur cavalerie. Il arriva ainsi jusqu'au centre de la Perse et jusqu'à la ville sacrée de Balk. Là il vengea Jérusalem des outrages qui lui avaient été faits par les Perses. La guerre fut terminée par l'assassinat de Chosroès que son fils Siroès fit périr dans un cachot. L'empire des Perses rentra dans ses anciennes limites aussi fatigué que l'empire Grec. Héraclius obligé de restituer aux églises les sommes immenses qu'il en avait tirées se trouva ainsi ruiné dans sa victoire. C'était alors que du fond de l'Arabie commençait ce prodigieux mouvement qui ne devait s'arrêter en Asie qu'aux frontières de la Chine, en Europe qu'aux rives de la Loire.

H. Morin

497

Germain

Les établissemens des barbares dans l'empire n'ont pas duré parcequ'il y a eu réaction de l'empire contre eux. Cette réaction s'est opérée sous Justinien contre les Vandales et les Goths, sous Héraclius contre les Perses. C'est l'histoire de ces deux règnes qui va faire l'objet de cette leçon.

C'est en 527 que Justinien, Thrace de naissance, et neveu de l'empereur Justin I.er monta sur le trône. Il succédait à un prince qui avait été soldat dans les gardes impériales et qui chargé d'acheter l'empire pour un autre l'avait acheté pour lui. C'est un très grand et très curieux spectacle que l'intérieur de Constantinople sous Justinien. Ce règne est célèbre par les travaux de législation accomplis pendant sa durée. Toutefois cette législation n'était qu'une compilation vicieuse des travaux entrepris précédemment sous les autres empereurs. Tribonien, chargé de réunir dans un nouveau code les lois qui pouvaient encore convenir à l'empire, mutila, altéra, faussa en tout sens la législation antérieure. Nous avons trois ouvrages de cette époque : 1° les Institutes, qui réduisaient en principes élémentaires, à l'usage des écoles, tout le système des lois romaines ; 2° le Code, qui renfermait la législation alors en vigueur ; 3° l'immense recueil des Pandectes qui a reçu toutes les lois romaines qui pouvaient éclairer ou servir à interpréter celles qui restaient dans le code. Ce dernier recueil porte aussi le nom de Digeste ; mais la première dénomination est à la fois plus juste et plus expressive.



Hist. du moyen âge. 6.

L'administration de Justinien ne fut guère plus glorieuse que sa législation. Il avait épousé la fille d'un gardien des bêtes de l'amphithéâtre, Théodora. Comme il favorisait la faction des bleus qui régnait dans les courses du cirque, il en résulta de grands désordres qui mirent sa vie en danger, au point qu'il prit le parti de prendre la fuite. Sans Théodora il quittait Constantinople. Cette fille du gardien des bêtes destinées à l'amphithéâtre lui dit pour l'engager à rester que le trône était un glorieux tombeau et parvint à le retenir. Bélisaire chargea le peuple avec un peu de cavalerie barbare, en vint à bout et apaisa ainsi une sédition dans laquelle avaient péri environ 30,000 hommes.

Bélisaire eut la gloire de sauver Constantinople attaquée par les Avares, de repousser les Perses, de renverser le royaume des Vandales en Afrique et celui des Ostrogoths en Italie. C'était le fils d'un paysan de la Thrace : il avait réussi à former une troupe de Huns qu'il avait disciplinés à la grecque. Ces barbares étaient ainsi devenus supérieurs aux barbares déjà corrompus de l'Afrique et de l'Italie. Bélisaire s'en servit avec succès. Gélimer, roi des Vandales, fut vaincu et détrôné. Il l'envoya baiser les pieds de l'empereur et de l'impératrice. Le barbare sut, dit-on, détruire toute la joie de son vainqueur : au lieu de s'affliger on le vit sourire au milieu de son triomphe. Gélimer obtint le rang de sénateur. Les mœurs, comme on peut s'en convaincre, allaient s'adoucissant. Ainsi Paul Emile autrefois, malgré sa puissante influence, n'avait pu sauver Persée ; Jugurtha n'avait pas eu un sort moins rigoureux. Sous l'empire Aurélien donne asyle à Tetricus et à Zenobie.

Gélimer est sénateur sous Justinien ; et plus tard on devait voir après la bataille de Poitiers le prince noir servir à table le roi Jean son prisonnier.

Bélisaire fut ensuite chargé par Justinien d'envahir la Sicile et l'Italie. Théodoric avait, comme nous l'avons dit, laissé pour successeur son jeune fils Athalaric qui regna sous la tutelle de sa mère Amalasonte. A la mort de cet enfant elle avait epousé son cousin Theodat qui la fit etrangler. ~~La première~~ Le royaume des Ostrogoths, par suite de cet attentat et des désordres qui en résultèrent, etait alors extrêmement affaibli. Le prince qui venait d'être élu à la place de Théodat se nommait Vitigès. Il fut surpris par l'attaque de Bélisaire qui s'empara aussitôt de Naples et de Rome. Mais pour cette dernière ville, il était plus facile de la prendre que de la garder. Bélisaire ~~toutefois~~ y soutint à la tête de 7 ou 8 mille hommes un siège pénible contre 100 ou 150 mille Goths : c'est ~~cette~~ défense qui fit ~~toute~~ sa gloire. Il alla ensuite assiéger Vitigès dans Ravenne. Les Goths admirant sa valeur lui proposèrent de le faire roi ; il refusa. Justinien n'en fut pas moins jaloux de ses succès : il le rappella ; et le retour de ce grand général rendit presque inutiles les avantages qu'il avait remportés. Les Goths reprirent l'ascendant sous le jeune et héroïque Totila (541). Les historiens le représentent comme humain et brave en même temps. Il aurait eu un instant l'idée de détruire Rome ; mais une lettre de Bélisaire aurait suffi pour l'arrêter. Tous ces récits des historiens ne sont qu'une copie fabuleuse des anciens historiens de la République : ils ont voulu faire de Bélisaire un Scipion, et de Totila un Annibal. Mais



30 v°

tout guerre que Bélisaire était un barbare comme les barbares qu'il battait.

On envoya contre Totila l'eunuque Narsès qui jusque-là avait toujours vécu dans le palais impérial et qui se trouva un habile général. Il avait deviné l'art de la guerre. Totila fut vaincu et tué. La domination grecque prit la place de celle des Ostrogoths, et Narsès, avec le titre d'exarque, gouverna l'Italie devenue province grecque. En 566, après la mort de Justinien, la femme de son successeur outragea le vieux Narsès, en lui envoyant une quenouille pour lui rappeler la servilité de son premier état: Narsès indigné appella les Lombards qui envahirent l'Italie.

Les Grecs ne possédèrent plus en Italie que le pays de Ravenne et plusieurs ports sur les côtes, entre autres ceux de Naples et de Gaëte. Ce peuple, l'un des plus énergiques de ceux qui envahirent l'empire était conduit par Alboin. Les Lombards avaient proposé aux Saxons de les accompagner en Italie. Mais ceux-ci apprenant que les Lombards voulaient les partager en centaines et en dizaines pour donner à l'armée plus de régularité, craignirent que cette division ne devînt fatale à leur liberté, et refusèrent de s'unir à eux. Les Lombards entrèrent seuls en Italie, sous la conduite d'une trentaine de chefs. Ils s'emparèrent de l'intérieur du ~~l'Italie~~ pays, et leur roi se reposa tranquille à Pavie dans le palais de Théodoric. Mais il ne jouit pas longtemps de ses succès: il périt victime d'une trahison domestique. Il fut assassiné par l'ordre de sa femme Rosamonde qu'il avait forcé de boire dans le crâne de

512

son père Cunimund. Rosamonde se prostitua pour avoir des vengeurs.

C'est donc en 568 que l'Italie centrale tomba au pouvoir des Lombards. L'état lombard prit de fortes racines dans quelques parties de l'Italie, et surtout dans le duché de Bénévent qui a survécu à la monarchie lombarde. Ce fut un des successeurs d'Alboin, Rotharis qui le premier réunit les lois lombardes dans un code. Aribert fut le chef d'une nouvelle dynastie, de la dynastie bavaroise (653); et ces rois restèrent maîtres de l'Italie jusqu'à Luitprand qui chercha à compléter la conquête en s'emparant des côtes et de Rome. Cette ville trop éloignée de Constantinople ne pouvait en être secourue; elle n'était défendue que par son évêque qui tantôt luttait contre les Lombards, tantôt contre les Sarrazins. C'est vers l'époque de Luitprand que les évêques de Rome cherchèrent un appui non plus dans le vieil empire grec qui avait assez de se défendre lui même, mais dans le jeune royaume des Francs qui devaient terrasser les Lombards sous Pepin et Charlemagne.

L'histoire de l'empire grec sous les successeurs de Justinien est d'un grand intérêt; mais le temps ne nous permet pas de nous y arrêter. Cependant nous indiquerons la sanglante tragédie de l'empire sous Maurice et Phocas. Maurice ayant refusé de racheter dix mille prisonniers pour dix mille pièces d'or, ces malheureux eurent tous les yeux crevés par les barbares. Aussitot l'armée se révolta, et sous la conduite d'un simple centurion, Phocas, elle marcha sur Constantinople. Mau-



51v

ice fut détrôné et mis à mort après avoir vu périr sous ses yeux ses huit enfants. Dans l'excès de sa douleur on l'entendait répéter à la mort de chacun d'eux ces paroles qui nous ont été conservées : "Vous êtes juste, ô mon dieu et vos jugemens sont remplis d'équité".

Phocas fut reconnu comme empereur ; mais Maurice trouva bientot un vengeur dans l'exarque d'Afrique, héraclius. Celui ci vint avec une flotte attaquer Constantinople. Le peuple avait pris l'initiative et s'était révolté : Phocas lui fut amené chargé de chaines. Après lui avoir fait souffrir les supplices les plus cruels on lui coupa la tête, et son corps en lambeaux fut livré aux flammes.

Le long regne d'héraclius est aussi important que celui de Justinien. C'est à cette epoque que l'empire soutient une lutte désespérée d'un coté contre les Avares et les Perses, de l'autre contre les Arabes (vers l'an 600). C'était vers le temps où Chosroès II avait poussé ses conquêtes jusqu'au Bosphore de Thrace, et avait embrassé toute l'Asie mineure dans son empire : il s'était encore emparé de la Syrie et avait même pénétré en Egypte. héraclius etait si découragé qu'il voulait quitter Constantinople et se retirer en Afrique. Le patriarche de Ste Sophie le força de rester et lui fit jurer au pied des autels de défendre son peuple. L'empereur ne put continuer la guerre qu'en empruntant les trésors des Eglises. Ensuite, pour mieux résister aux Perses, il s'éloigna de Constantinople, pendant que Chosroès la serrait de près de l'autre coté du Bosphore que le manque de vaisseaux l'empêchait de traverser. heraclius, maître de

52bis

la mer, alla débarquer à Issus où il commença contre les Perses une guerre de montagnes, qui lui permit de former ses troupes et où il obtint même un premier avantage. De là il s'avança dans l'Asie mineure, en évitant les plaines et en attaquant les Perses partout où ils ne pouvaient faire usage de leur cavalerie. Il arriva ainsi jusqu'au centre de la Perse et jusqu'à la ville sacrée de Balk. C'est ainsi qu'il vengea Jérusalem des outrages que lui avaient faits les Perses. La guerre fut terminée par l'assassinat de Chosroès que son fils Siroès fit périr dans un cachot. L'empire des Perses aussi fatigué que l'empire grec rentra dans ses anciennes limites. Héraclius obligé de restituer aux églises les trésors qu'il leur avait empruntés se trouva ainsi ruiné dans sa victoire. C'est alors, vers 622, que du fond de l'Arabie commença ce prodigieux mouvement qui ne devait s'arrêter en Asie qu'à la Chine, en Europe à Cadix et à Poitiers.

53 r

Germain

Considérations sur le Christianisme et le Mahométisme. — L'Arabie avant Mahomet — Naissance de Mahomet — Sa religion — Progrès de l'Islamisme. — Khalifat — Conquêtes des Arabes — Khalifes ~~héréditaires~~ électifs — Khalifes héréditaires — Révolutions dans le Khalifat jusqu'à l'époque des Croisades.

Le Judaïsme a engendré deux enfants qui depuis longtemps battent leur père, le Christianisme et le Mahométisme. Il est vrai que dans le Christianisme il y a autre chose que du judaïsme : il y a la Grèce, le monde. Dans le Mahométisme il y a aussi autre chose : il y a du Sabéisme, du Christianisme. Mais enfin le judaïsme est la racine commune, la source principale de ces deux grandes religions. On peut appliquer au Judaïsme ce que J. C. disait à Pierre, l'apôtre par excellence : "tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église".

Le Christianisme a sur le Mahométisme d'immenses avantages : il a un esprit plus libéral et plus charitable. Il semble facile de contredire cette assertion au premier abord. On pourrait prétendre que l'aumône est plus strictement prescrite dans le Mahométisme que dans le Christianisme. C'est justement pour cela que le dernier l'emporte. Le Coran indique la quantité de l'aumône ~~à~~ laquelle est tenu par jour le Mahométan en fixant la somme au dixième des biens, s'ils sont légitimement acquis et au cinquième s'ils ont été obtenus par fraude. Ce n'est pas là la charité Chrétienne. Que dit l'évangile ? — "Aimez votre prochain comme vous mêmes" — Il ne



Hist. du moyen-age. 7.

53r

détermine pas comme le Coran la somme obligée pour l'aumône ; il n'impose pas en quelque sorte une taxe des pauvres ; il est plus libéral.

En outre le Mahométisme n'est pas une religion si variée, si complète que le Christianisme dont il n'a pas eu le riche développement. Regardons l'Arabie, nous comprendrons la religion qui en est sortie. Dans l'Arabie une plaine immense, une mer de sable ; au dessus une mer d'azur, un ciel de feu. Rien de plus. Ni fontaines ni arbres : uniformité au ciel et sur la terre ; l'infini en haut et l'infini en bas. Eh bien ! Quel doit être le dieu d'un tel pays ? Un dieu strictement un, un dieu dont l'unité repousse toute participation à la nature humaine. Entre dieu et l'homme point de médiateur. Cette religion rejetant ~~toute~~ forme sensible n'accorde aucune place à la femme : par conséquent pas de vierge à côté de Dieu, pas de dieu se faisant homme. Toute idée d'humanité disparaît. Tandis que dans le Christianisme on voit une sainte famille, dans le Mahométisme, c'est un dieu solitaire qui ne ressemble en rien à l'homme, qui n'a aucun caractère commun avec lui. C'est pourquoi le ciel de cette religion est aussi désert que la terre même. Un dieu abstrait, un dieu seul, isolé, dans aucun rapport avec l'homme ! On sent combien peu une pareille religion a dû favoriser la poésie. Aussi autant le Christianisme a eu un riche développement dans la littérature et dans l'art, autant le Mahométisme a été pauvre et aride. On a beaucoup parlé de la littérature

arabe; mais nous essaierons bientôt de restreindre l'idée qu'on s'en est formée jusqu'à présent.

L'art est le point intermédiaire entre Dieu et l'homme. C'est l'incarnation d'une idée. La religion grecque élève l'homme jusqu'à Dieu: la religion chrétienne fait descendre Dieu jusqu'à l'homme. Dans la religion mahométane, Dieu d'un coté, l'homme de l'autre: pas d'art possible.

On sait comment naquit le Mahométisme. Dans l'Arabie il y avait deux villes principales: Jatreb, nommée depuis Médine, ville de commerce; La Mecque, ville de commerce et de religion. Dans tous les temps cette ville et son temple, la Caaba, ont été le centre de la religion en Orient. Dans ce dernier étaient 200 idoles dont quelques unes rappellent le caractère informe des religions syriennes. Il y avait entr'autres une pierre noire, comme à Carthage, comme dans toutes les villes de la Syrie et même de la Phrygie. Les arabes pasteurs voyaient dans cette pierre le tombeau d'Abraham leur ancêtre puisqu'ils descendaient d'Ismaël frère de Jacob fils d'Abraham: les arabes septentrionaux y voyaient peut-être la même chose que les Syriens, un symbole du soleil. Toutes les questions sur la religion primitive des Arabes sont insolubles: le mahométisme en a fait disparaître toute trace, tout monument. On sait seulement qu'ils faisaient des sacrifices sanglants, quelquefois des sacrifices humains, qu'ils étaient idolatres. Outre l'idolatrie, ils avaient encore d'autres cultes, par exemple celui des astres, le Sabéisme. Leur pays était un lieu

54v

de retraite pour toutes les sectes persécutées du Christianisme et du magisme; pour les Juifs partout proscrits. Toutes les religions s'étaient donné rendez-vous en Arabie: elles devaient finir à la longue par se pénétrer mutuellement et se fondre ensemble.

Or il y avait à la Mecque vers le commencement du VIIme siècle un marchand qui était parvenu jusqu'à quarante ans sans faire parler de lui; cet homme s'appellait Mohammed. Il était d'une des plus anciennes et des plus puissantes familles de la Mecque; mais il était né pauvre, avait été orphelin de bonne heure et avait epousé une riche veuve dont il avait été d'abord le commis. Avant son mariage il avait été quelquefois aux marchés de la Syrie où il avait pu entendre prêcher le Christianisme: mais comme il ne savait pas la langue, ces prédications lui avaient été peu utiles. Ce qui lui servit le plus, ce fut l'affluence des étrangers qui se rendaient à la Mecque.

Mohammed possédait un grand talent poétique et avait un esprit très porté à l'enthousiasme religieux. Il passait tous les ans au moins un mois dans les cavernes voisines de la Mecque afin de s'y recueillir. Il réunissait à ces qualités tous les avantages extérieurs et joignait à une rare eloquence toutes les graces de la beauté. Un matin cet homme assemble tous ses parents à un grand repas et leur dit que Dieu l'a choisi pour changer la face du monde. Les uns rient, les autres s'indignent. Un enfant de quatorze ans, le jeune Ali, son cousin reconnait sa mission. "Prophète, dit-il, je

serai ton visir[1]: si quelqu'un t'attaque, je lui casserai les dents, je lui couperai les mains et je lui ouvrirai le ventre". Mohammed répondit à son oncle qui voulait lui faire des représentations sur l'entreprise qu'il voulait tenter: "Quand vous viendriez à moi le soleil dans une main et la lune dans l'autre, vous ne me feriez pas changer de résolution".

Dès lors Mohammed commença à afficher des vers dans le temple de la Caaba, et lorsque le plus grand poète de la Mecque les vit, il déchira les siens, reconnaissant la supériorité de ce nouveau rival. Cependant la tribu la plus influente de la Mecque jura la mort de Mohammed. Les Koreischites devaient lui plonger un poignard dans le sein. Mohammed devina le complot, et pour se soustraire au danger prit la fuite avec son beau-père. Il alla se réfugier dans une caverne (Gar). "Nous ne sommes que deux" lui disait Abu-bekre: "nous sommes trois, reprit Mohammed, Dieu est avec nous". Ceux qui le poursuivaient passèrent alors devant la caverne sans les apercevoir. Dieu, selon la légende, avait tendu une toile d'araignée devant la caverne pour faire croire que personne n'y était entré.

Cependant Mohammed parvient à Médine: cette ville, jalouse de la supériorité religieuse de la Mecque, le reçoit avec empressement et une longue guerre commence. Le prophète associe deux à deux les disciples qui l'avaient suivi dans son exil avec ceux de Médine et commence des courses contre les caravanes qui se rendaient à la Mecque.

---

1. Ce mot signifie <u>celui qui porte le fardeau</u>.



55 r°

Pendant longtemps il obtint des succès assez considérables et voit s'accroître insensiblement le nombre de ses prosélytes. Pour les encourager aux exercices militaires, il leur disait qu'une nuit passée sous les armes dans le champ du Seigneur compterait plus que des années de jeûne et de prière; que celui qui perdrait ses jambes les aurait remplacées par des ailes de Chérubins et que ses blessures embaumeraient le paradis.

Mohammed, après plusieurs tentatives inutiles pour s'emparer de la Mecque, obtint d'y entrer une fois par an comme simple pèlerin. Mais les choses n'en restèrent pas là. Ses ennemis finirent par se rendre à sa doctrine: le farouche Omar, le satyrique Amrou devinrent ses disciples. Il faut dire aussi que cette religion était bien supérieure à celles que l'Asie avait eues jusque là: car le Christianisme apparaissait alors comme une demi-idolatrie, le culte des Saints obscurcissant sa pureté primitive. Mohammed se rendit bientôt maître de la Mecque. Les Juifs seuls refusèrent de le reconnaître: il les traita avec rigueur. C'est la seule action cruelle qu'on ait à lui reprocher.

La religion de Mohammed est tout entière dans ces mots: Dieu est Dieu et Mohammed est son prophète. Cette religion comprend l'idée progressive de plusieurs révélations qui ont successivement éclairé les hommes, Adam, Abraham, Moyse, Jesus, Mohammed le dernier et le plus grand de tous. Rien de plus simple que cette religion. Tous les préceptes sont renfermés dans ceux-ci: prière, aumône, courage sur le champ de bataille

56 r

pour faire triompher la parole de Dieu. Dieu voulait d'abord qu'on priat cinquante fois par jour; mais Mahomet a obtenu que ce nombre fut réduit à cinq. L'aumône est le dixième des biens, d'un cinquième s'ils ont été acquis par fraude. Toutes les actions sont prévues d'avance: elles ne peuvent manquer d'arriver; ainsi qu'importe le danger? La conclusion logique serait de croiser les bras plutot que d'agir, puisque l'action spontanée ne peut rien changer aux événemens. Une conclusion contraire fut adoptée. Le fatalisme ne fit qu'inspirer aux Arabes plus d'ardeur et plus de hardiesse.

Maître d'une faible partie de l'Arabie, Mahomet osa écrire aux plus grands souverains d'alors, à l'empereur Héraclius, au Shah de Perse Chosroès, à un roi d'Abyssinie et à un prince des environs du golfe Persique qu'ils eussent à embrasser sa religion. Deux d'entr'eux se soumirent. Héraclius lui répondit par des présents: Chosroès déchira la lettre. Ainsi Dieu déchirera ton royaume après ta mort, dit Mahomet. Vingt ans après l'empire des Sassanides n'existait plus.

Au moment de mourir, Mahomet se fit porter dans la mosquée où il prêchait depuis si longtemps et dit à l'assemblée: "S'il est quelqu'un ici à qui j'aie fait tort, qu'il m'en accuse en ce monde et non dans l'autre". Une voix sortie de la foule réclama trois drachmes d'argent. Mahomet les fit remettre aussitot.

En effet, selon la doctrine mahométane, le

76 v°

ames passent après la mort au dessus d'un gouffre de feu sur un pont aigu, étroit et glissant. Les ames de ceux qui ont des vengeances à exercer s'accrochent à celle qui s'efforce de passer, l'appesantissent et cherchent à la faire glisser.

Les conquêtes des Arabes furent extrêmement rapides : en moins de vingt ans ils s'emparent d'un tiers du monde connu des anciens. En Syrie, Khaled, l'épée de Dieu, vainquit les Chrétiens à Damas dont il se rendit maître après un siège mémorable et aussi digne d'exercer la poésie que le fut celui de Troie. On y vit les femmes arabes combattre à côté de leurs époux. Tous les jours avaient lieu sous les murs des combats singuliers entre les Chrétiens et les Arabes. A la tête de l'armée se trouvait le farouche Dérar qui voyant un jour Khaled fatigué lui demanda à le remplacer pour lui donner le temps de se reposer. "Nous nous reposerons dans l'autre monde", lui répondit Khaled. Les Arabes après dix victoires sur les Grecs s'emparèrent de la Syrie et de Jérusalem qui devint la troisième ville sainte (632 – 638).

Mahomet avait été remplacé par son beau-père Abubekre auquel succéda Omar qui apprenant la conquête de la Syrie, effrayé de la rapidité des succès, défendit qu'on se hasardât d'entrer en Égypte. Le général, Amrou, se doutant de ce que renfermait la lettre ne l'ouvrit qu'en Égypte. L'Égypte alors c'était Alexandrie : cette ville avait tout absorbé, tout concentré. Alexandrie tint dix-huit mois et Amrou finit par s'en rendre maître. C'est alors qu'eut lieu la destruction de la fameuse bibliothè-

57 bis

que d'Alexandrie déjà brûlée par César, remplacée par celle du roi de Pergame, Attale, incendiée une seconde fois en partie par les Chrétiens avec le temple de Sérapis, puis rétablie. Pendant six mois, dit-on, elle servit à chauffer les quatre mille bains d'Alexandrie (638-640).

Cependant Zeïd, esclave de Mahomet, avait entrepris avec une faible armée de renverser la monarchie des Perses. Il remporta près de Ctésiphon une victoire qui lui livra tout l'empire, la victoire des victoires. On trouva dans cette ville des trésors inouïs, entr'autres un tapis de soixante dix pieds carrés formé d'or et de pierres précieuses, le fameux tablier de cuir du fondateur de la monarchie des Perses, ce Palladium de l'indépendance nationale. Les Arabes fondèrent en Perse les villes de Koufah et de Bassorah, entrepots du commerce du monde. Koufah était si peuplée un siècle après sa fondation, qu'à l'enterrement d'un Saint musulman on vit neuf cent mille hommes sortir de la ville. Ainsi les Perses qui sous Chosroès II avaient failli envahir tout l'empire grec furent eux mêmes soumis par les Arabes. (636-651).

Pendant ces conquêtes, des révolutions ~~terribles~~ eurent lieu en Arabie. Les Arabes ne voulaient pour rien au monde que le Khalifat devînt héréditaire. Jusqu'alors en effet il avait été électif: c'était pour ne pas consacrer l'hérédité qu'~~on avait~~ rejeté Ali, gendre de Mahomet. Le Khalifat avait été successivement occupé par son beau-père Aboubekre, son ennemi et



son disciple Omar. Après lui l'armée imposa des conditions auxquelles Ali refusa de se soumettre, et on choisit le secrétaire du prophète, Osman ou Othman qui fut assassiné. A sa mort les prétentions d'Ali se renouvellèrent. Ali était à la fois un poëte, un saint, un héros ; ce qui l'éloignait de la dignité qu'il réclamait, c'est qu'en qualité de gendre de Mahomet il semblait faire valoir un droit d'hérédité. Aussi vit-on s'élever contre Ali un autre compétiteur, Moaviah, de la famille des Ommiades, famille qui avait toujours persécuté Mahomet. Mohaviah était fils d'Abou-Sophian, shérif de la Mecque. ~~La~~ guerre civile éclata. Un jour dans une mosquée trois Arabes fanatiques déploraient entre eux les malheurs qui accablaient le pays par suite de cette guerre. Ils se dirent que tout serait fini si on poignardait les trois hommes qui, selon eux, arrêtaient seuls les conquêtes de la foi. Ils se déterminèrent à partir tous les trois et se distribuèrent le crime. Un seul réussit, ce fut l'assassin d'Ali : le meilleur des trois fut tué. Alors Moaviah regna et ses douze successeurs se perpétuèrent dans le Khalifat pendant un siècle et demi. Ainsi ce furent les ennemis de Mahomet qui profitèrent du ~~Khalifat~~ Mahométisme et en devinrent les chefs. Néanmoins il resta toujours des doutes dans l'esprit des Arabes sur la légitimité des Ommiades. Parmi les dissidens, les uns étaient pour les Abassides, descendans d'un oncle de Mahomet, les autres pour les Alides. ~~Au~~ nombre de ces derniers étaient les Perses qui des quatre premiers successeurs de Mahomet ne recon-

nurent qu'Ali, regardant les autres comme illégitimes, et voyant même dans Omar le symbole de l'impiété.

Cependant les arabes poursuivaient le cours de leurs conquêtes. Deux fois ils échouèrent devant Constantinople. Leurs invasions eurent un meilleur succès le long de la côte septentrionale d'Afrique qu'ils parcoururent jusqu'en Mauritanie. C'est là qu'Akbar poussant son cheval au milieu des flots de l'Océan Atlantique prit Dieu à témoin que la terre manquait à ceux qui devaient soumettre la terre à son saint nom. Un siècle après (710), Moussa fit passer en Espagne le brave Tarik qui a donné son nom au détroit (Gibal-al-Tarik, Gibraltar). Tarik vainquit à Xerès les princes Chrétiens et mit fin à la monarchie des Goths. On dit que les arabes avaient été appelés en Espagne par l'archevêque de Seville, Oppas, et par le comte Julien dont Roderic avait outragé la fille. Roderic fut vaincu et se noya dans les eaux du Guadalquivir. Cependant Moussa se montra jaloux de Tarik : il saisit un prétexte pour l'humilier et le fit fustiger devant le peuple. Le Khalife qui commençait alors à regner, Soliman, fit payer cher à Moussa sa conduite à l'égard de Tarik. il ordonna de poignarder ses deux fils et de lui faire subir le traitement par lequel il s'était lui même vengé de Tarik. Telle fut la gloire du Khalifat des Ommiades qui etendaient leur domination sur tout l'ancien empire des Perses, sur plusieurs des îles de la

méditerranée, sur la côte septentrionale de l'Afrique, et enfin sur l'Espagne dont ils resterent maîtres pendant quarante ans.

Vers le commencement du VIIIe siècle, de 700 à 750, s'était réveillé dans l'esprit des peuples le souvenir de l'usurpation des Ommiades et le regret d'avoir abandonné la famille de Mahomet. En effet le fils d'Ali et ses petits enfants avaient été inhumainement massacrés. La famille de l'oncle de Mahomet, Abbas, était dans l'humiliation. Le fondateur de la religion semblait ne l'avoir fondée que pour la ruine des siens. On se souvint enfin des Abassides. On ne choisit pas les Alides, parceque c'eut été encore reconnaître certain droit d'hérédité qu'on voulait proscrire. On préfera donc les descendants de l'oncle à ceux du gendre. Une faction s'organisa dans l'empire : c'était celle des noirs contre les Ommiades dont la couleur distinctive était le blanc. Une guerre sanglante commença, et en 750 les Ommiades furent renversés. Quatrevingts Ommiades furent massacrés à Damas au milieu d'un festin par les ordres d'Aboul-Abbas qui fut Khalife et transmit ~~cette~~ dignité à sa famille. Un seul trouva moyen d'échapper à la mort et s'enfuit en Espagne où il établit un nouveau Khalifat à Cordoue. Les Abassides regnerent sur l'Orient et prirent pour capitale une ville moins voisine de la mer que Damas. Almanzor, frère d'Aboul-Abbas, recula le siège de l'empire à Bagdad qu'il fonda près de l'ancienne Babylone. On voit ainsi la généalogie des grandes villes orientales : Ninive, Babylone, Seleucie,

Ctésiphon, Koufah, Bagdad. ~~Il se forma de nouveaux~~ On peut voir combien cet empire était vaste et étendu. Il comprenait à la fois l'Espagne et la Perse; et ces deux énormes morceaux de terre n'étaient joints l'un à l'autre que par une bande étroite, la côte septentrionale d'Afrique. De plus la nouvelle capitale s'éloignait davantage de l'Espagne. Ce long fil qui unissait les deux parties principales de l'empire ne pouvait tarder à se rompre. C'est ce qui arriva.

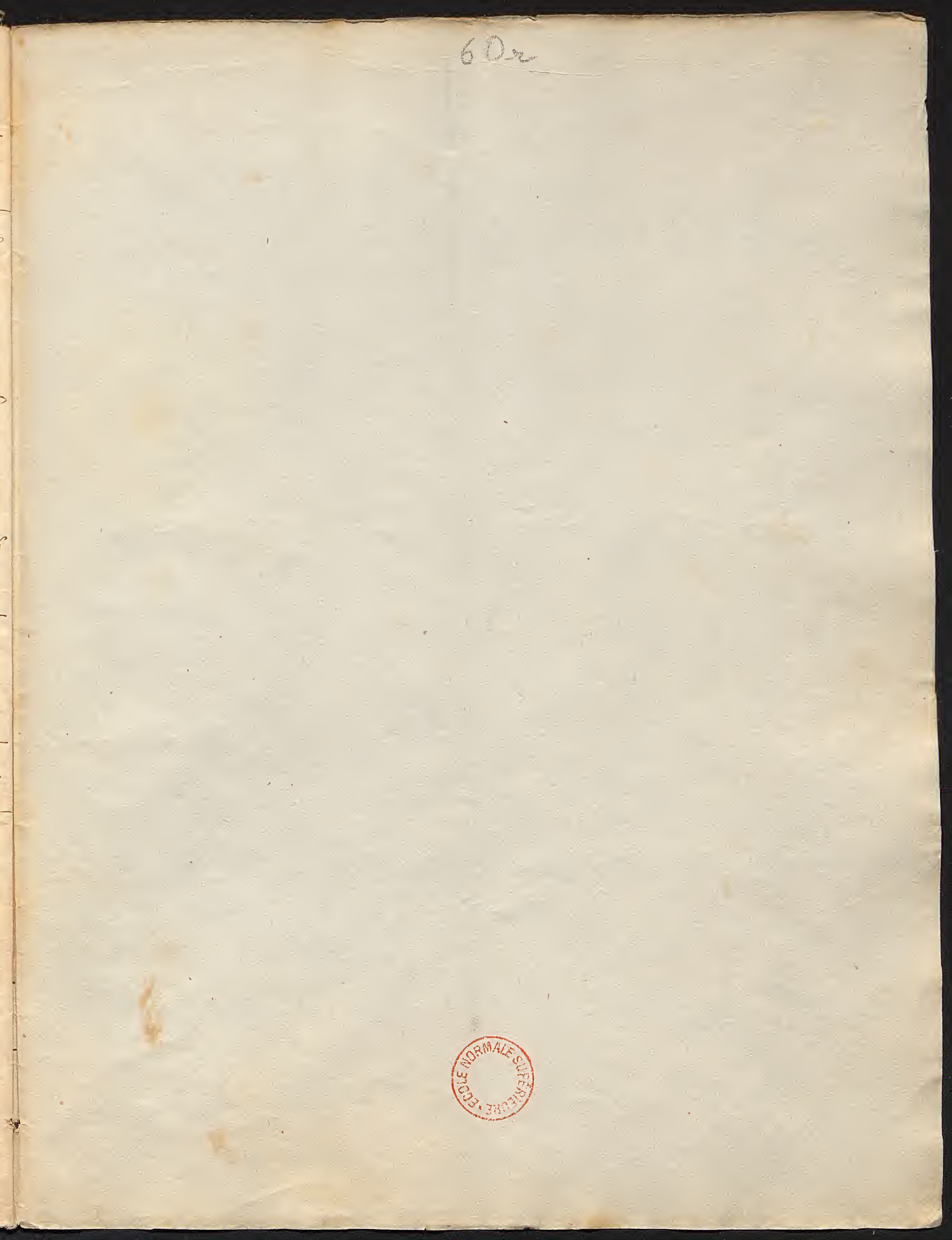
De nouveaux Khalifats se formèrent. Les descendants de Fatime, fille de Mahomet, établirent en Égypte celui des Fatimites. Sur la côte de Fez, de Tunis s'élevèrent ceux des Edrissites et les Aglabites. C'est ainsi que l'immense empire des premiers Khalifes tomba par morceaux. La partie la plus considérable qui avait formé autrefois les états de Darius resta soumise pour deux ou trois siècles aux Khalifes de Bagdad. Les deux principaux Khalifats furent celui de Bagdad à l'Orient et de Cordoue à l'occident. Mais les Khalifats de Bagdad et de Cordoue ne tardèrent pas à se démembrer d'eux mêmes. Les Khalifes de Bagdad furent d'abord puissants et glorieux; c'était le généreux Almanzor, le bienfaisant Al-Mamon, le juste Haroun-al-Raschid, contemporain de Charlemagne.

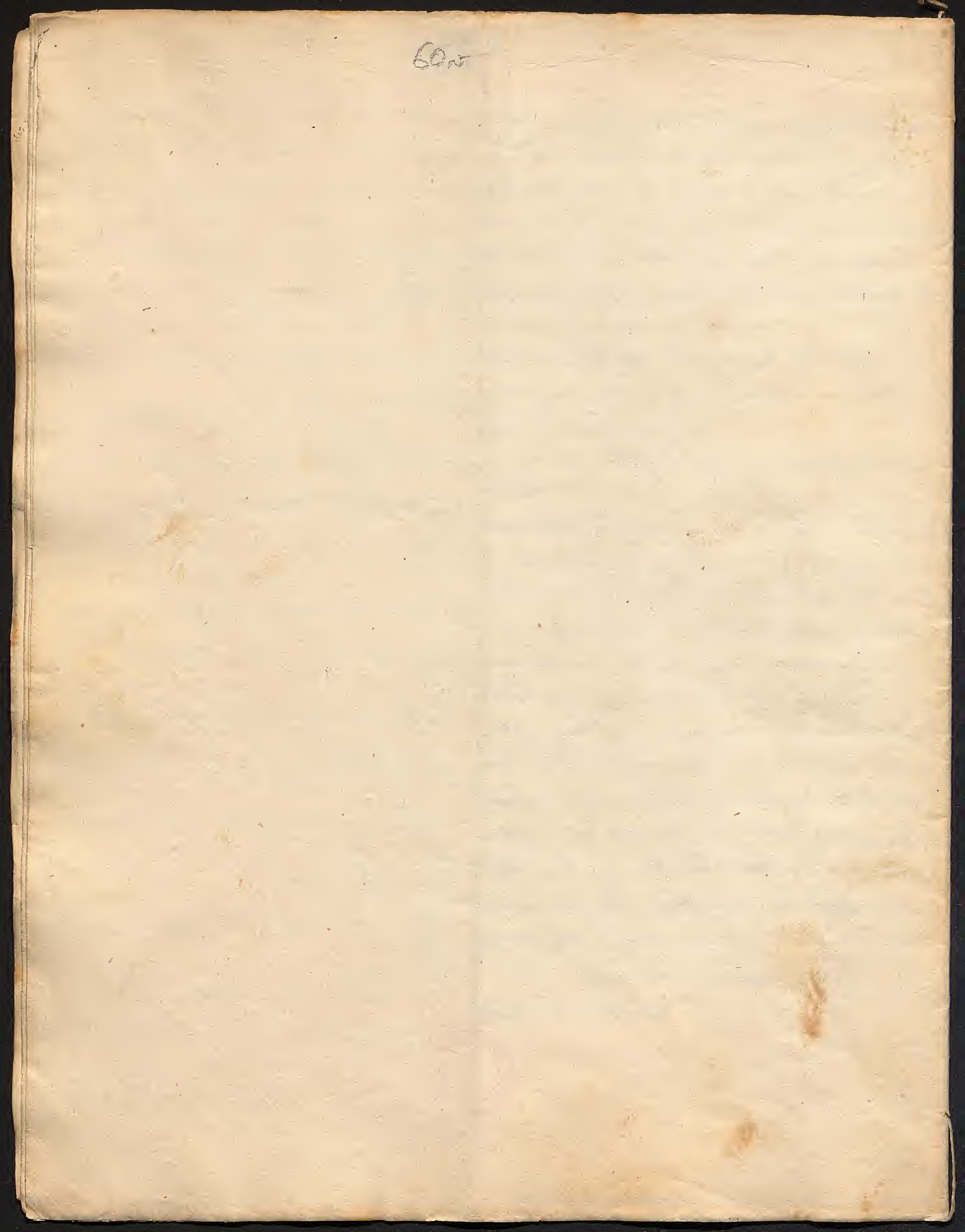
Sous ces princes la littérature arabe prit un assez grand essor; mais quelque féconde et ingénieuse qu'elle fût, elle ne brilla jamais de l'éclat du génie qui fut étouffé par la supériorité décourageante des Grecs que les

Arabes rencontrèrent sur leur passage et qu'ils se résignèrent à imiter. Aristote devint pour eux le dieu des philosophes : ils n'ont excellé que dans le conte, forme presque inconnue à l'antiquité, et dont il nous reste un recueil connu sous le nom des mille et une nuits. C'est surtout sous Aroun-al-Raschid que fleurit la littérature orientale. Ce Khalife était protecteur des lettres, vainqueur des grecs et allié de Charlemagne. Mais pourquoi était-il allié de Charlemagne ? A cause de leur haine commune pour Cordoue et Constantinople.

Au Xe siècle a lieu le démembrement des deux Khalifats. Les Abassides avaient pour garde des esclaves de race turque. Ils avaient eu à choisir entre le double pouvoir de chefs guerriers et de pontifes ou la vie des despotes de l'Orient qui les avaient précédés. Ils préférèrent celle-ci, s'isolèrent dans leur sérail, et se défiant de leurs propres sujets se choisirent une milice d'esclaves. Ces esclaves firent et défirent à leur gré les Khalifes comme à Rome les Prétoriens faisaient et défaisaient les empereurs. Ils finirent même par se mettre à leur place. Alors s'élève successivement une longue suite de dynasties qui brillent et disparaissent en un instant, les Bouïdes, les Samanides, les Soffarides, etc. Le Khalifat d'Occident se partage lui-même en une foule de petits états : on voit naître les royaumes de Séville, de Grenade, de Cordoue, de Tolède.

Voilà l'histoire du monde arabe jusqu'à l'époque des Croisades.


6 Dr
ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE


60

612

Germain

Les francs dans la Gaule — histoire de la race mérovingienne — maires du palais — Charles Martel — Pepin — Charlemagne.

Une nuit que Chilpéric, roi des francs reposait à côté de Bazine, sa femme, qu'il avait enlevée au roi de Thuringe pendant son exil, il fut réveillé par un grand bruit, par des hurlements effroyables. Il se leva et aperçut dans la cour du palais un étrange spectacle : c'était des lions qui combattaient les uns contre les autres et se dévoraient, si bien qu'il n'en resta plus : alors vinrent des loups qui de même se déchirèrent les uns les autres à belles dents, de manière qu'il n'en resta plus ; puis enfin parurent des chiens qui firent la même chose et se mangèrent comme les précédents. Alors, Bazine, dont les regards clairvoyans pénétraient jusque dans l'avenir, dit à son époux : "les lions sont tes fils, les loups, tes petits-fils, les chiens, tes descendans." C'est en deux mots l'histoire de la race mérovingienne, qui portait avec elle des germes d'une décadence rapide.

Examinons la race Celtique et la race Germanique. Quelle différence ! Comme la première est dure, comme la seconde au contraire est molle ! L'une a résisté et dure encore, tandis que l'autre a fondu comme la neige. Nous trouvons les Celtes en Gaule, dans le pays de Galles, en angleterre. Et cette misérable Irlande, voyez comme elle grandit sous les coups ; voyez comme sa population



Hist. du moyen-age. 8.

augmente dans la misère et l'opprobre ; au sein de l'infortune six millions d'hommes ! Voilà les Celtes en Europe. Cherchez les cheveux blonds qui ont conquis l'empire. Où sont-ils ? On rencontre partout les cheveux noirs : les Celtes ont persisté, les Germains ont disparu. Combien rencontrons nous de mots allemands dans l'italien, le français et l'espagnol ? Presque pas. L'ancien élément a persisté. La première race qui conquit l'empire passa vite : les Bourguignons, les Wisigottes se romanisèrent en peu de temps comme on le voit par leur code. Celui des Bourguignons égale le vainqueur au vaincu ; il est même si favorable au dernier qu'il lui garantit ses esclaves. Le code des Wisigottes est généralement ecclésiastique ; leurs conseils ce sont des conciles et leurs lois sont faites par des évêques. Les premiers francs tout autrement sauvages résistèrent un peu plus longtemps à la civilisation romaine, mais ils finirent aussi par y céder. La première race disparut : la seconde, celle des Carlovingiens, vint à cheval remplacer les francs de Clovis qui déjà avaient cessé d'exister sur la terre qu'ils avaient conquise. L'armée de Charles Martel s'épuisa à son tour, et il se trouva un jour que la population militaire n'était plus. Arrivèrent les Normands. L'ancienne population depuis longtemps déshabituée de la guerre se décida enfin à reprendre les armes : elle éleva des murs, combattit derrière des fortifications et se fabriqua des armures. En deux mots voilà l'histoire du commencement de la France : toutefois, c'est aussi en grande partie celle de l'Allemagne.

Les francs ne sont pas un peuple, mais une association de plusieurs peuples. Ils apparaissent au

6232

IIIe siècle et deviennent déjà redoutables au IVe. Constantin fait jeter aux lions leur roi dans l'amphitéâtre et ils sont battus par Julien. Au Ve siècle, les Romains les prennent à la solde de l'empire, précisément parcequ'étant plus barbares que les autres ils étaient moins accessibles à la corruption. Au milieu de tous les barbares qui composent les armées de ~~l'empire~~ Rome, les empereurs les gardent comme une troupe de prétoriens. Les francs en prennent bientôt toutes les habitudes : ainsi on voit Arbogaste tuer Valens et faire lui même un empereur. Ils se divisent sous Attila. Vers ce temps ils avaient eu pour chef un certain Mérovée (guerrier de la mer, ou grand guerrier) disent les historiens ; car c'est ainsi qu'il faut entendre le nom de roi qui se trouve donné à tous les chefs de ~~cette~~ nation. Quant aux prédécesseurs de Mérovée, Pharamond et Clodion, il ne sont connus que par deux lignes des Chroniques qui nous disent seulement qu'ils passèrent la forêt des Ardennes et arrivèrent en Gaule. Le fils de Mérovée, Childéric, chassé pour avoir insulté des vierges, se réfugia dans la Thuringe où il épousa Bazine dont il eut un fils nommé Clovis, l'oint du Seigneur, comme Salomon, comme lui fils de l'adultère.

Clovis est le petit chef d'une petite tribu de francs Saliens. C'est un homme entreprenant, barbare, qui fait périr par trahison la plupart des autres chefs francs, ceux de Cambray et d'autres villes encore, ou pour mieux dire d'autres cantons ; car alors les francs vivaient cantonnés. Cependant un danger se présente. Les allemands du midi veulent passer le Rhin

et être admis au partage de la Gaule où s'étaient déjà établis les Wisigoths et les Francs. Clovis s'y oppose, marche contre les envahisseurs et les défait. Les Allemands vaincus passent du côté de Clovis et deviennent ses soldats. Clovis s'était aisément débarrassé du chef romain Siagrius ; mais il ne put se défaire si facilement de celui des Wisigoths. Il avait épousé une nièce du roi des Bourguignons, nommée Clotilde. Elle était catholique et fille du prédécesseur de Gondebaud, Chilpéric qui avait été assassiné par son frère. Il devenait facile à Clovis d'élever des prétentions sur le trône des Bourguignons, sous le prétexte de venger la mort de son beau père. Gondebaud sentit tout le danger de sa position, et pour le prévenir il se hâta de donner un culte favorable aux vaincus : mais les vaincus, catholiques, ne purent se résigner à rester soumis à un prince arien. Clovis au contraire par son mariage avec Clotilde avait pu embrasser le christianisme dans toute sa pureté : il devait avoir pour lui le clergé. C'est ce qui explique ses succès sur Gondebaud et sa conquête d'une grande partie de l'aquitaine après la défaite d'Alaric II à Poitiers. Le grand Théodoric roi des Ostrogoths d'Italie l'arrêta et l'empêcha d'aller plus loin. Le voilà maître de la plus grande partie de la Gaule. Les fils de Clovis, Thierry, Clotaire, Childebert et Clodomir ajoutèrent aux conquêtes de leur père l'état des Bourguignons. Leur domination se trouva partagée en quatre parties. Les capitales furent Metz, Paris, Soissons et Orléans. Ils appuyaient, comme on voit, leurs résidences à l'Allemagne ; c'est ce qui leur faisait habiter des villes situées au nord. Ainsi le roi de Paris avait des possessions jusqu'aux Pyrénées

La mort des trois aînés réunit les Gaules dans les mains de Clotaire 1er. On avait cru un instant que ce serait le fils de Thierry, le vaillant Théodebert qui réunirait tout. Il avait emmené tous les francs de la Gaule, pillé la Lombardie, massacré dans Milan plus de 200,000 hommes et il voulait descendre par le Danube ~~dans~~ jusqu'à Constantinople : mais il fut tué dans une chasse. Clotaire 1er réunit donc la monarchie. Sa mort nécessite une nouvelle division entre ses quatre fils Gontran, Sigebert, Chilperic et Caribert. Caribert roi de Paris, meurt. Gontran, roi de Bourgogne flotte entre ses deux frères : mais la grande lutte existe entre Sigebert et Chilperic, ou plutôt entre leurs femmes Brunehild et Frédegonde.[1] D'abord Sigebert réussit : il dut une grande partie de ses avantages à la proximité de l'Allemagne qui lui assurait le secours des barbares, tandis que Chilperic ne pouvait recruter son armée. Mais il est bientôt poignardé par un émissaire de Frédegonde, au moment où il allait être proclamé roi de Neustrie. Cependant l'Austrasie reste la plus puissante. Brunehild règne d'abord au nom de son fils Childebert II, puis de ses petits fils Théodebert II et Thierry II.

Gontran laisse en mourant la Bourgogne au jeune Thierry, et voilà les Austrasiens qui possèdent tout l'Orient de la France, l'Austrasie et la Bourgogne. Ne semble-t-il pas qu'ils soient près d'écraser la Neustrie ?



---

1. Voy. le poème des Niebelungen qui présente des analogies remarquables avec cette histoire.

63r°

Chilpéric étant mort assassiné, Frédegonde règne au nom de son fils Clotaire II encore enfant. Cependant Théodebert et Thierry sont plus ennemis entr'eux qu'ils ne le sont de Clotaire II. Brunehild qui avait gouverné d'abord le jeune Théodebert en le corrompant, se voit supplantée par une maîtresse, par une esclave. Elle est obligée de s'enfuir en Bourgogne auprès de son autre petit-fils Thierry. Elle arme les deux frères l'un contre l'autre : un combat a lieu ; Théodebert est pris et tué par l'ordre de son ayaïeule Brunehild. Voilà les mœurs des Merovingiens. Brunehild règne paisiblement en Bourgogne. Elle a pour maire du palais un Protadius qui semble romain. Ce ministre romain déplaît aux francs ; il est massacré, et lorsque Brunehild entreprend d'envahir la Neustrie, ses sujets la livrent à Clotaire II. A l'age de 80 ans, elle est attachée à la queue d'un cheval fougueux qui la met en pièces

Clotaire II réunit la monarchie comme avait fait déjà Clotaire 1er. On ne sait rien sur ce règne, d'où on conclut qu'il a été très heureux. Après ce prince commence la décadence de la première race, décadence qui se manifeste déjà pendant son règne. Le silence de l'histoire montre assez qu'il n'a été signalé par aucune expédition.

Clotaire II a pour successeur le bon roi Dagobert. Cette épithète bon est donnée à tous les princes morts et se traduirait bien par le mot feu. Mais elle a une autre sens dans la haute antiquité : elle désigne un prince favorable au clergé. C'est ainsi qu'on dit Ludovicus pius ou bonus, le bon roi Robert. Dagobert se montre très

prodigue envers l'Eglise et très favorable aux ecclésiastiques. Ses ministres ~~ne~~ sont des prêtres. Il a pour référendaire St Ouen et pour ministre des finances ou orfèvre, comme on le disait alors, St Eloi. Cette royauté niaisement débonnaire que la tradition a attribuée à Dagobert n'est pas trop contredite par l'histoire. Il fonda un nombre incroyable d'abbayes. C'était un prince à la fois voluptueux et dévot

A quoi les Francs ont-ils dû leur supériorité sur les Wisigoths? C'est qu'ils étaient plus barbares, moins Romains qu'eux. Ils deviennent Romains, ils tombent comme eux. Voilà quelles sont les causes de décadence. Le maire du palais dont nous venons de parler plus haut, n'était pas tout à fait le majordomus, le praepositus sacri palatii des empereurs. Il n'avait d'autre charge que de surveiller les convives, d'empêcher que ceux qui buvaient de l'hydromel ne se battissent les uns les autres. Il avait ensuite une certaine suprématie sur les leudes. Les leudes dans la conquête avaient été favorisés: tout le monde chercha à le devenir. Les meilleurs guerriers étaient les leudes du roi. Le maire du palais ayant domination sur les leudes avait domination sur les guerriers: Or il se trouvait roi

Telle est l'origine des maires du palais. Lorsque Brunehaut fut livrée à Clotaire II, elle le fut par Warnachaire, à condition que la mairie lui serait conservée jusqu'à sa mort. Sous les successeurs de Dagobert le premier événement, c'est la lutte qu'un maire du palais, plein de courage, nommé Ebroin soutint contre les grands qui repoussaient son autorité;

d'abord contre les grands du midi, de civilisation romaine, St Leger ou Lodegaire. Ebroin l'emporta: il fit déposer et mutiler son adversaire. Mais contre les grands d'Austrasie la lutte fut plus difficile. Ils agissaient par des armées toujours recrutées chez les barbares d'au delà du Rhin. Aussi les grands d'Austrasie fortifiés par les barbares d'Allemagne défirent à Testries les neustriens, étendirent sur toute la france le pouvoir des austrasiens et des nouvelles tribus de francs. Ainsi la victoire de Testries fut celle des grands sur les hommes libres, les petits propriétaires dont Ebroin avait défendu les droits: ce fut la victoire des francs austrasiens sur les neustriens, sur ces francs latinisés chez lesquels le sang germanique ne s'était pas renouvellé depuis longtemps. Cette époque est très importante: c'est en réalité le commencement de la seconde race.

Pepin eut pour fils Charles Martel (Karl. marteau de forge), le vainqueur des Saxons et des Sarazins. Charles était un batard de Pepin. Il entra en Gaule avec de nouvelles légions barbares et fit rendre aux ecclésiastiques tout ce que les derniers merovingiens leur avaient donné. Dagobert et ses successeurs s'étaient epuisés en prodigalités envers le clergé. Charles sans leur ~~en~~ enlever la propriété leur ~~en~~ enleva l'usage des biens qu'il donna à ses guerriers à titre de précaires. Mais ceux qui s'y étaient une fois établis n'étaient guère disposés à en sortir, de sorte que les ecclésiastiques furent réellement dépouillés. D'un autre côté, le rang de comte, chargé de rendre la justice dans les villes éloignées, celui de marquis destiné à la même fonction sur la

65r

frontière, devaient dans l'état barbare et vu la faible lien d'un si vaste empire devenir indépendants de l'autorité qui les avait établis. ~~Nous verrons de~~ même que les précaires devinrent des propriétés, de même ces magistratures devinrent des espèces de souveraineté. Ces terres, ces dignités on les appella beneficia, on les prit à titre de bienfaits. Mais une fois reçues elles changerent de nom; elles furent de véritables propriétés héréditaires.

Charles Martel soutint l'attaque de cette prodigieuse cavalerie qui avait couvert l'Espagne et avait pénétré jusque dans la Gaule. Abderame à la tête des Sarrazins avait franchi les Pyrenées et s'était avancé jusqu'à Poitiers. Charles lui fit éprouver une défaite.

Cette invasion des Sarrazins a laissé dans les pays qu'ils parcoururent des traces assez profondes. On retrouve encore aujourd'hui des Sarrazins dans les Pyrenées, dans la Bresse, dans le Poitou et dans quelques autres parties de la France.

Au sujet des Sarrazins voici une ancienne tradition espagnole. Il y avait dans le vieux chateau de Tolède une caverne dont l'entrée inaccessible était fermée par cent barres. Jamais personne n'y avait pénétré, et on disait que si quelqu'un par hasard osait y entrer l'Espagne serait affligée d'une grande calamité. Le dernier roi des Wisigoths, Roderic, méprisant tout ce qu'on en disait, voulut y entrer. A peine y fut-il descendu qu'un grand bruit se fit entendre, un grand bruit d'orage suivi d'un tremblement de terre épouvantable. Arrivé dans la caverne il apperçut des statues bizarres et singulières qui représentaient des Sarrazins: il lut sur l'une d'elles

en caractères arabes que le jour fatal de l'Espagne approchait et que les guerriers dont les portraits se trouvaient dans la caverne allaient devenir en possession du pays. En effet Roderic perdit dans une bataille contre les Maures le trône et la vie. Cette tradition est pleine de sens historique. Elle indique qu'avant que les Maures ne passassent en Espagne ils y étaient déjà, que l'Espagne était mauresque avant d'être conquise par les Maures.

Charles Martel tua, dit-on, 300,000 Sarrazins. Mais il y a dans ce rapport exagération; car des gens qui combattaient avec la francisque, et à pied, comme les soldats de Charles ne devaient pas atteindre avec tant de facilité des cavaliers rapides comme les arabes. Quoiqu'il en soit, Abdérame fut vaincu: les Francs s'avancèrent jusqu'à Nismes qu'ils brulèrent. Ils furent arrêtés dans leur course par ~~la~~ une nouvelle qui leur annonçait que les Saxons se disposaient à passer le Rhin comme l'avaient déjà ~~tenté~~ les Allemands sous Clovis. Charles Martel se prépara à soutenir ~~cette~~ lutte qui devint pour lui la plus terrible et la plus éclatante et tourna ses forces vers la Germanie.

Son fils fut Pépin, exterminateur de l'Aquitaine, qui y brula tout ce qu'il put trouver sur son passage, de manière à obtenir un vaste désert. Las de faire de temps en temps un roi pour l'enfermer aussitôt dans un monastère, il s'avisa de demander pour lui même la royauté au pape Zacharie. L'affaire des Mérovingiens était terminée depuis longtemps. L'évêque de Rome avait le grands ~~intérêts~~ à accorder au maire du palais ce qu'il lui

demandait, attendu que les Lombards déjà maîtres de toute l'Italie excepté des côtes serraient Rome de près et menaçaient de s'en emparer. Il s'accommoda donc avec les francs. C'est à eux aussi que les Papes eurent désormais devoir s'adresser pour obtenir des secours que Constantinople n'était pas dans le cas de leur donner.

Pepin eut pour fils Karloman et Charle-magne. Le premier se retira au monastère du mont Cassin. Le second succéda à son père dans tous ses droits. Il mérita le surnom de grand par son administration, ses victoires, et plus encore par la gloire de sa cour où se trouvaient réunis tous les savants du siècle, ce qui lui assurait une supériorité remarquable sur ses contemporains. Peut-être aussi son nom se confondit-il avec celui de son frère et la ressemblance fit-elle beaucoup dans la finalité. quoiqu'il en soit il a conservé le nom de grand jusqu'à nos jours, et ce nom il dut le mériter par sa législation et la gloire littéraire de son règne.



Al. Germain

Règne de Charlemagne — Renouvellement de l'empire d'Occident — Décadence de la seconde race — Démembrement de l'empire des Carlovingiens.

Pépin, Charlemagne et Louis le débonnaire nous donnent les trois momens de l'existence des barbares. Pépin c'est la barbarie naturelle, dans sa plus grande force. La guerre qu'il fit en Aquitaine peut être comparée aux ravages d'Attila. Louis le débonnaire est un barbare, mais un barbare subjugué par l'esprit romain, un ecclésiastique ; il tombe tout à coup dans une nullité et dans un affaiblissement qu'on a peine à s'expliquer. Charlemagne tient le milieu entre ces deux princes : il est l'équilibre entre les francs barbares et la civilisation romaine ; c'est là ce qui fait sa grandeur. Remarquons toutefois combien la dégénération de la seconde race est moins honteuse que celle de la première ! Ce qui caractérise les derniers Mérovingiens, c'est non seulement l'affaiblissement de l'esprit et l'incapacité, mais c'est encore la faiblesse physique. Ils meurent tous à 20 ou à 25 ans : ils naissent, ont un fils et disparaissent. Il semble que ces races barbares avaient été jetées par les jouissances de la civilisation romaine dans un affaiblissement singulier. Dans la première race c'est la vie qui manque : c'est une race qui finit même au sens matériel. Les Mérovingiens ne peuvent plus ni vivre ni se reproduire : ils périssent. Dans les Carlovingiens, quelque bas qu'on les voie tomber, il n'y a rien de tout cela. Louis le débonnaire est bien bas ; mais ce n'est pas un Mérovingien. Au dernier terme de cette race on voit Louis d'Outremer : c'est un homme courageux, actif et vigoureux



d'esprit ; seulement il a été malheureux ; il n'a pu mettre à profit ses qualités : c'est la faute du temps. Comme on le voit il y a progrès depuis les derniers Mérovingiens jusqu'à l'époque qui doit nous occuper, celle de Charlemagne.

Cet équilibre de vigueur barbare et de génie romain qui paraît dans Charlemagne, nous le retrouverons plus tard dans le fameux roi des Anglo-Saxons, Alfred. C'est un guerrier, un littérateur. Charles n'est pas littérateur ; mais il fait du moins paraître un livre sous son nom. Alfred est guidé dans la rédaction de ses lois par un Gallois, par un homme de race celtique. Charles est entouré de Celtes : Albin était un écossais ; Alcuin qu'on a fait Saxon pourrait bien être aussi un gallois : car l'enthousiasme qu'il montre pour l'Écosse n'indique pas qu'il fût Saxon. À la cour de Charlemagne il y avait deux classes de savants, des Italiens et des Écossais : le plus grand c'est sans contredit Scott. Charles et Alfred ont été fort exagérés, ce ne sont pas des accidents du génie individuel, mais l'équilibre qui devait enfin s'établir entre la force barbare et le génie romain. Voyons son règne sous le rapport politique.

D'abord son frère Carloman étant mort, il devient seul maître des vastes états de Pépin. Les enfants de Carloman se réfugient en Lombardie. Charles quoiqu'ayant épousé une princesse de cette nation s'arme contre les Lombards, poursuit chez eux ses neveux auxquels ils avaient offert un asyle ; et depuis on n'entend plus parler de ces enfants qui furent tués ou reçurent l'habit ecclésiastique. Il ~~Charles~~ confirme au pape la donation de Pépin qui lui avait donné tout ce qu'il avait enlevé aux Lombards. Ces provinces furent concédées au Saint Siège non pas en souveraineté, mais en propriété, c'est-à-dire que le vainqueur en donna seulement le revenu. Charles donnait au pape une province comme il donnait une ferme à son précepteur : son intention n'était

nullement d'en accorder la souveraineté. L'église de Rome avait besoin de grandes ressources pour se soutenir. Une population considérable, difficile à nourrir avait ~~été~~ abandonnée au pape, loin du centre de l'empire ; il était naturel de donner à l'évêque de Rome de quoi la soutenir, et de lui faire d'abondantes aumones.

Charles reprit les deux luttes de Charles Martel et de Pepin. D'un côté il fallait arrêter les nations germaniques qui s'avançaient toujours vers l'Occident ; de l'autre les Basques, les Ibériens et les Sarrasins. Voilà les deux grandes guerres du règne de Charlemagne, comme de Charles Martel : car c'est la même histoire. Seulement celles de Charlemagne furent plus régulières et poursuivies avec plus de persévérance. Il entreprit d'anéantir la Saxe. Deux nations germaniques avaient surnagé : les Francs et les Saxons. Les Francs avaient pour eux la terre les Saxons la mer. L'île sacrée des Saxons, à l'embouchure de l'Elbe semblait les mettre sur la voie de la piraterie. Les Saxons donc avaient la mer ; ils devaient périr sur la terre. Ils étaient païens ; les Francs étaient chrétiens. Il fallait donc que Charles frappât sur les Saxons jusqu'à ce qu'il les eut fait disparaître. Il en resta peu ; un grand nombre se réfugièrent dans le nord où ils devinrent Normands. La seule différence qu'il y eut c'est qu'au lieu de partir de l'Elbe ils partirent de la Scandinavie pour exercer leur piraterie. Ainsi au lieu de Saxons il y eut des Normands. Charles crut les avoir anéantis, mais ils existaient toujours sous un autre nom. Ses expéditions contre eux durèrent 30 ans. Plusieurs fois ils se soumirent ; plusieurs fois ils se révoltèrent et il fallut que Charles appaisât



leurs séditions. Ce fut pour les contenir qu'il créa ~~cette~~ puissante prélature germanique de Paderborn et d'Osnabruck destinée à maintenir la Westphalie par sa puissance à la fois ecclésiastique et militaire. Alors commença le clergé allemand en même temps prêtre et soldat

Charles trouva aussi à lutter dans les Pyrénées contre ce peuple inexplicable des Basques, des Gascons, peut-être le plus ancien peuple de l'Europe, celui dont la langue présente la plus grande, la plus forte originalité, et dont le sang se retrouve jusques dans nos provinces centrales. Il y avait originairement deux races, les Celtes et les Basques c'est un axiôme historique. Charles lutta contre les Basques qui subsistent encore aujourd'hui dans la Navarre et dans les provinces voisines des Pyrénées en les longeant jusqu'à la Galice. Ce fut de terribles ennemis. Quoique ~~cette~~ expédition soit moins célèbre que celle qui eut lieu contre les Saxons, cependant on connaît par la tradition nationale la fameuse mort de Roland tué par les Basques dans la Vallée de Roncevaux. Aujourd'hui même sur le chemin du cirque de Gavarni, l'échancrure formée par les Pyrénées s'appelle brèche de Roland : il les partagea, dit-on, comme Hercule le détroit de Gibraltar.

Voici la fin de la première lutte. Mais derrière les Pyrénées se trouvent les Sarrasins, derrière les Saxons les Slaves. Charles las d'avoir combattu le premier rang trouva derrière celui-ci un autre rang encore intacte et ~~tout~~ prêt à se mesurer avec lui. C'était un combat sans fin. Derrière les Slaves il y avait encore les Avares, population hunique. De là des guerres continuelles. Alors la nation des Francs périt sous Charlemagne, épuisée par des expéditions continuelles. ~~Et dans~~ ces guerres il n'y avait pas de choix à faire : si Charles n'avait pas été chercher les Saxons

69r

ils seraient venus. On connaît le génie aventurier de ces peuples qui traversaient la mer dans un pareil but.

La manière dont furent fondés les établissemens religieux de la Westphalie et la persécution systématique dirigée contre les Saxons indiquent une grande habileté. On y sent partout une main de prêtre comme dans la législation et les lois des Wisigoths. Une grande question ce serait de savoir la part que Charlemagne eut dans tout cela.

En 800 Charles se rendit à Rome. La ville était troublée par des discordes intérieures entre le pape Léon III et ses ennemis. Charles donna raison au pape qui pour le récompenser vint lui mettre la couronne sur la tête un jour, dit-on, qu'il ne s'y attendait pas. Plusieurs historiens ont vu dans cette conduite de l'hypocrisie. Sans rien décider à cet égard, nous nous contenterons de dire que l'acte le plus impopulaire que Charles pouvait faire pour les francs, c'était de se faire romain. Il est vrai qu'auparavant entouré comme il l'était de savans ~~celtes et~~ italiens, de Celtes, d'ecclésiastiques il avait déjà cessé d'être barbare dans le fond et avait le caractère romain; mais en perdre le titre, abdiquer sa naissance, se faire César, voilà une grande entreprise. Il y a beaucoup à dire sur tout cela. Ce règne de 40 ans n'est pas d'une même pièce. L'homme qui poursuivit ses neveux avec tant d'acharnement fait penser aux Mérovingiens; cet homme a une physionomie barbare. Mais il se civilisa. Il y a dans Charles plusieurs hommes. On aurait tort de s'arrêter aux capitulaires; comme nous l'avons déjà dit, ils sont l'ouvrage des prêtres, de même que les lois des Wisigoths. Non seulement Charles se fait empereur; mais il veut épouser Irène et marier les deux empires. L'impératrice n'osa ni refuser ni accepter. Elle sentit bien que si elle se rendait à sa demande son existence politique

serait de beaucoup diminuée. D'un autre côté, Charlemagne entretint des relations avec le Khalife abasside Haroun al Raschid dont il reçut des présents et entre autres une horloge qui sonnait les heures, chose nouvelle alors. Dans ce temps, comme on voit, c'était l'Orient qui envoyait des horloges en Occident, tandis qu'aujourd'hui c'est tout le contraire: on connait les envois que Genève fait de ses montres en Asie. Pourquoi ces liaisons entre Charles et les Arabes? C'est que depuis 750 l'Espagne ne dépendait plus du Khalifat d'Orient. La dynastie des Ommiades ~~étant~~ ayant été chassée ~~empire~~ du Khalifat d'Asie avait fondé le Khalifat de Cordoue, tandis que les Abassides regnaient à Bagdad. Ces derniers entendant parler des Francs qui combattaient contre les Sarasins virent naturellement en eux des alliés. De là ces relations entre les deux états. Il y eut même des liaisons entre Charlemagne et les princes musulmans. Tout s'explique par les possession de Charles sur la méditerranée. C'est ainsi que les savans d'Ecosse et d'Irlande qui se trouvaient à la cour de l'empereur savaient ~~tout~~ bien tout ce qui se passait à Constantinople et à Alexandrie. Ils correspondaient journellement avec les monastères d'Ecosse et d'Irlande qui à leur tour communiquaient non pas avec Rome, mais avec Constantinople et l'Orient. Ces relations n'ont donc rien que de naturel.

Voilà les grands faits du règne de Charlemagne. Rappellons nous qu'autour des Francs, c'est à dire depuis ~~la Loire~~, la Meuse, le Rhin, l'Ebre, le Weser et l'Elbe se trouve une première ceinture de barbares, composée des Saxons, des Lombards et des Basques. Derrière ces peuples existe une seconde ceinture formée des Slaves, des Sarasins du duché de Bénévent qui touche à la Lombardie.

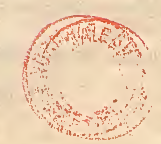
70 r

Enfin derrière le duché de Bénévent il y a en outre des possessions grecques, la Calabre et quelques villes maritimes.

Voyons maintenant le démembrement de ce vaste empire.

La France, à l'exception des bassins de la Meuse et du Rhône a généralement une pente inclinée vers l'Occident. C'est pourquoi on voit la Garonne, la Loire et la Seine se diriger et verser leurs eaux dans l'Océan. Derrière cette pente se trouvent deux bassins, celui de la Meuse qui se rend dans la mer du Nord et celui du Rhône qui va se jeter dans la méditerranée. Au milieu coule la Saône. Le noyau c'est les Vosges. Voilà la forme de la France. La pente inclinée vers l'Occident est coupée en deux parties par la Loire, de sorte que si on voulait partager la France en quatre grandes divisions on aurait au Nord de la Loire la Neustrie, au midi l'Aquitaine, tout le bassin de la Meuse depuis les Vosges jusqu'aux Pays-bas, auquel on peut si l'on veut donner le nom de Lorraine, puis le bassin de la Saône et du Rhône qui comprend la Bourgogne. Cette dernière partie traversée par le Jura peut à son tour se partager en Bourgogne cisjurane et en Bourgogne transjurane. La première comprend la Provence, l'autre une grande partie de la Suisse actuelle. Eh bien, toutes ces divisions géographiques c'est de l'histoire. Pour cela il ne s'agit que d'y mettre des noms et des dates.

Le fils de Charlemagne, du Romain barbare, c'est un romain, un prêtre, de pensée, de caractère et d'habit, aussi se nomme-t-il Ludovicus



pius. Il n'est cruel qu'une seule fois, et encore c'est le sentiment de son droit qui le rend cruel et lui fait crever les yeux à son neveu Bernard. Dans les idées du temps l'oncle a la préférence sur le neveu ; le droit de représentation n'est pas admis. Bernard en meurt. Louis, chose étonnante, a des remords. Les princes qui l'avaient précédé avaient exercé impunément leur tyrannie et arraché la vie sans que leur crime les inquiétât. La moralité commence donc. Louis partage l'empire fatigué entre ses fils, à peu près comme avait fait Dioclétien pour résister aux barbares. Lothaire a l'Italie, Louis la Germanie, Pépin l'Aquitaine. Pour lui il se tient au centre et conserve la Neustrie. Mais un second mariage lui donne un quatrième fils. Cette naissance imprévue dérange le partage ; il faut à ce fils un royaume. Les fils de Louis loin d'y consentir prennent les armes et sont soutenus par les peuples sujets de Charlemagne. Ces peuples veulent recouvrer leur indépendance, de sorte que la querelle des enfants contre leur père devient celle des nations contre leur maître. Qui soutiendra Louis ? Les conquérants ? Les francs ? Ils savent trop bien que sa cause est celle de l'unité de l'empire. Vers le Rhin Louis le débonnaire a l'avantage ; mais ses fils l'ont aussi à leur tour dans le reste de la Gaule. C'est une question de nations.

L'empereur étant mort, la lutte se représente contre son aîné Lothaire roi d'Italie qui prétend au titre d'empereur et veut conserver l'unité tandis que toutes les nations veulent la rompre. Alors de même qu'après la mort d'Attila toutes les nations se livrèrent d'affreux combats où périrent un grand nombre de chefs, de même à ~~Fontenoy~~ fontanet en Bourgogne fut livrée une

71

bataille où les chroniqueurs font périr 300,000 hommes. Il y a évidemment exagération. Quoiqu'il en soit les trois frères signèrent alors le traité de Verdun si célèbre dans l'histoire. Ce traité est, comme on sait, le plus ancien monument que nous ayons de la langue romane. Charles le Chauve le jura en allemand et Louis le germanique en français. C'est-ici à proprement parler le commencement de la france, le commencement de sa personnalité. Jusqu'ici, à vrai dire, nous n'avons pas fait encore l'histoire de la france. Nous y arrivons pour la première fois.

La france n'est pas une sous Charles le chauve : un petit fils de Louis le débonnaire, Pepin II est longtemps défendu par les peuples méridionaux qui ne veulent pas obéir à Charles le chauve, au roi de la france du nord. Toutefois les comtes de Poitiers et de Gascogne finissent par s'entendre pour livrer Pepin II. Ici on comprend la faiblesse de l'Aquitaine. Cette contrée renfermait alors deux populations différentes, l'une celtique qui s'étendait de Poitiers à la Garonne et qui était ordinairement soumise au comte de Poitiers, l'autre basque, mêlée de Celtes et de Romains, qui habitait derrière la Garonne. Sous le nom d'Aquitaine on comprend ces deux races ennemies. Voilà pourquoi l'Aquitaine ne put former de royaume. Ces deux comtes se croyant assez forts pour se dispenser d'obéir aimèrent mieux avoir affaire à un prince éloigné, comme Charles le Chauve, et qui était d'ailleurs trop faible pour les inquiéter.

Ce n'est pas assez que l'empire de Charlemagne

soit divisé en royaumes ; il faut que ces royaumes à leur tour se partagent en duchés et en comtés. Sous les Mérovingiens Clotaire II avait reconnu comme propriétés héréditaires les bénéfices que les rois avaient accordés à titre de précaires, de viagers ; voilà maintenant Charles le Chauve qui par un édit de Quercy sur Oise reconnait comme héréditaires non plus les bénéfices et précaires, mais les magistratures même et les comtés. Celui qui dépendait du roi ne dépendit plus ainsi désormais que de lui même : car du moment qu'une dignité est héréditaire, que le roi ne peut rien y changer, qu'importe le roi ? Les peuples étaient tellement soumis à ces hauts dignitaires qu'ils ignoraient quelquefois jusqu'au nom du roi. C'est ce qui arriva souvent au moyen age. En d'autres termes toutes les parties du vaste empire de Charlemagne tendent à se diviser, à se dissoudre ; la vie se dissipe ; les molécules retournent aux élémens.

Le grand empire de Lothaire comprenait l'Italie, la Provence, la Suisse, le Berry, le bassin de la Meuse, une étendue de pays immense, connue sous le nom de Lotharingia. Tout cela se partage : Louis II a l'Italie, Lothaire II la Lorraine et les Pays-bas. Plus tard l'Italie se divise de nouveau et rappelle l'ancienne division lombarde : ainsi on voit un Guy de Spolette, un Bérenger de Frioul. En même temps se forment les deux royaumes de Bourgogne : Bozon en 888 devient roi de Bourgogne cisjurane, comprenant la Provence ; Rodolphe règne sur la Bourgogne transjurane, c'est-à-dire sur la vraie Bourgogne et la Suisse. Tout tend à la division. Le signal de cette division générale, c'est l'année 888, époque où Charles le gros se trouve

par l'extinction des autres Carlovingiens, seul maître de cet empire immense. C'est la dernière fois qu'il est réuni avant sa division définitive.

Le regne de Charles le gros est généralement considéré comme une epoque de honte et de misère. Mais dans de telles circonstances qu'aurait pu faire même le plus grand prince ? Outre la tendance à l'isolement et à la dissolution de ses parties, l'empire se trouvait attaqué par les Saxons que Charlemagne quelques années auparavant avait cru avoir exterminés et qui sous le nom de Normands venaient demander vengeance de leurs malheurs.



M. Germain

Invasion des barbares du nord — Les Saxons en Angleterre — Heptarchie — Les normands en France — Leur établissement définitif sous Charles le Simple.

Nous allons voir aujourd'hui les invasions maritimes des Saxons, des Danois et des normands, ce qui sous bien des rapports est presque identique. Pour traiter ce sujet avec quelqu'avantage, il faudrait connaître deux choses, les vainqueurs et les vaincus. Les vaincus c'est l'angleterre, la population celtique et bretonne. Aux dépens de qui se fait l'invasion ?, aux dépens des vainqueurs, aux dépens des Scandinaves, c'est-à-dire des Danois et des normands. Le monde germanique et le monde celtique, voilà ce qu'il faudrait connaître pour traiter le sujet d'une manière convenable. Quant au monde celtique, nous en savons à peine le premier mot. Nous essaierons plus tard de le ressusciter en partie. Avant tout nous devons présenter un tableau rapide de l'histoire universelle, ce qui nous interdit pour le moment toute dissertation critique. Pour le monde germanique il nous est plus connu : les monuments sont plus nombreux et presque populaires sinon en France, du moins en Allemagne.

C'est un sujet bien vaste que celui-ci. Pour parler des incursions maritimes des Saxons, il ne faut pas seulement les suspendre au milieu des flots sur leurs barques légères ni dans les batailles qui eurent lieu en Bretagne

73 v°

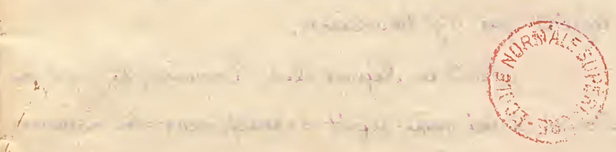
comme l'a fait M. Thierry. Il faut les prendre dans leurs racines septentrionales, examiner la littérature, les mœurs, la religion, le génie indigène de ces peuples avant leur apparition en Bretagne. Toutefois il nous est impossible maintenant d'aborder ces recherches. Le but de cette leçon, ce sont les Saxons en Angleterre et les Normands en France, c'est-à-dire un seul et même sujet; car, comme nous l'avons déjà dit, tout cela est identique.

Le bassin de la Manche et la mer de Bretagne est le fond d'une immense vallée dont un côté se trouve fermé par les Vosges, les Cévennes, les Pyrénées, et l'autre par les montagnes de l'Écosse et le pays de Galles. La plaine c'est la France et l'Angleterre; le fond de la plaine c'est la Manche. Tel est le théâtre des événements dont nous allons parler. La France et l'Angleterre sont semblables pour la constitution géologique. Seulement la première a sa pente vers l'Occident tandis que l'autre l'a vers le Sud-est. Voilà le lieu de la scène. Maintenant que s'y passe-t-il?

Nous avons vu la France envahie par les Francs et nous avons suivi assez longtemps cette invasion. Nous avons indiqué un premier effort des Francs pour fonder un état sous les Mérovingiens; ce premier effort fut impuissant. Une seconde tentative eut lieu sous les Carlovingiens; elle eut le même résultat. Maintenant les Francs ont des frères parmi les barbares. Les Saxons sont à la fois pour eux des frères et des ennemis. Les Francs dont la langue royale fait partie

à l'Allemagne du midi et à la moyenne Allemagne ont pour adversaires les Saxons dont la langue plus douce rappelle l'allemagne septentrionale. Voilà les deux peuples.

Charlemagne, avons nous dit, fit perdre terre aux Saxons sur le continent. Ils se réfugièrent dans les iles du Nord, dans le Danemark, dans la Suède, etc. Mais avant le regne de ce prince les Saxons avaient déjà commencé leurs incursions sur mer, précisément à l'epoque où les francs exécutaient leur invasion sur terre. Ils avaient dirigé leurs vaisseaux vers la province la plus abandonnée des troupes romaines, vers la grande Bretagne. Dans quel etat se trouvait alors ce pays ? Le grand et en même temps l'unique monument de cette epoque, c'est la déclamation du moine Gildas, déclamation très vague et très ~~obs~~ obscure. L'auteur se plaint beaucoup de l'oppression des tyrans et des ravages des barbares. Un siècle et demi après le vénérable Bede, le premier historien moderne, essaya de résumer Gildas, de lui donner une forme historique au moyen des traditions nationales encore répandues dans le pays. Voilà l'unique monument que nous possédions sur l'histoire de la Grande Bretagne depuis le moment où elle fut abandonnée par les troupes romaines au Ve siècle, jusqu'à ce qu'elle fut occupée par les Saxons au VIe. Pour l'histoire de la Bretagne antérieurement à l'invasion romaine il y a un monument très ancien dont on a plusieurs fois mis en



74v

doute l'authenticité, l'histoire de Geoffroy de Monmouth. Les Bretons avaient été opprimés par les Romains et pourtant mal défendus par eux : ils avaient souffert la servitude, et pour prix de leur patience ils s'étaient vus abandonnés. Au temps où les légions étaient encore dans la Bretagne, le bras de Rome suffisait à peine pour résister aux incursions. Les montagnards Calédoniens et les Pictes faisaient sans cesse des descentes sur les possessions de l'empire. Adrien leur opposa d'abord un foible mur. Antonin plus au nord eleva un rampart considérable qui coupa l'Angleterre et separa les provinces romaines de la partie du nord non soumise. Plus tard Septime Sevère revint au mur d'Adrien auquel il ajouta un rampart. Les Romains plusieurs fois essayerent, comme on voit, ces grands retranchements : ils firent souvent en petit ce que les Chinois ont fait depuis en grand lorsqu'ils éléverent entre la Chine et la Tartarie cette fameuse muraille de six cent lieues de long. Mais lorsque sous honorius l'empire s'ecroula de tous côtés, lorsqu'il fut ouvert aux incursions des Goths et que sous Aetius sa destruction définitive sembla approcher avec Attila, alors les empereurs, obligés de concentrer leurs forces, exhorterent les provinces à pourvoir elles mêmes à leur ~~sort~~ sort et Aetius rappela de la Bretagne les dernieres legions qui s'y trouvaient.

Après le départ des Romains, le pays abandonné à lui même reprit naturellement ses anciennes

institutions. Partagé en un très grand nombre de petits chefs, de chefs de tribus, il se choisissait dans les dangers un chef suprême. Ce chef se nommait Pen Dracon (Pen sommet, chef; Dracon habitans) ou chef des habitans. Voilà le gouvernement que se donna la Bretagne. Déjà les peuples avant d'être abandonnés par l'empire semblent avoir eu une nationalité à lui. Ce fut de la Bretagne que partit ce Maxime, espagnol de naissance mais breton d'habitudes et d'éducation, ce Maxime qui tua Gratien et fut renversé par Théodose. Il nous est désigné par ceux même qui blâment son usurpation comme un grand homme, comme un capitaine habile, et Sulpice Sévère en fait aussi l'éloge. Il était espagnol; mais ce mot d'espagnol est si vague! Nous verrons plus tard que les Espagnols et surtout les habitants des provinces du Nord de l'Espagne tenaient par mille liens à la grande Bretagne. De même que le sol de ces deux contrées est géologiquement le même, de même les anciens Espagnols, les Basques, les Ibères ont de nombreux rapports de costume, de moeurs, de langues avec les Irlandais et les Gallois. D'ailleurs ce rapport est indiqué par un mot: En Espagne l'élément dominant est l'élément Celtibérien. En Irlande aussi l'élément ibérien est très fort; il l'est en outre dans le pays de Galles et dans l'armorique. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que Maxime, originaire d'Espagne, ait été à la tête de l'armée bretonne. Ce fut ce Maxime qui emmena de Bretagne dans la Gaule une troupe considérable de Bretons qui s'établirent dans l'armorique.



75

Le chef insulaire qui suivit Maxime fut Conan[1] Meriadec, désigné comme premier duc de Bretagne. Théodose espagnol lui même prévalut sur ce Maxime également espagnol. Mais après Théodose, sous le règne de son fils honorius, plusieurs usurpateurs s'élevèrent en Gaule, parmi lesquels se trouva encore un breton nommé Constantin. On prétend que les soldats le choisirent parceque son nom leur sembla de bon augure. Constantin était breton, disons nous. Il ne faut pas oublier que dans l'affaiblissement de l'empire les légions se recrutaient dans les pays qu'elles occupaient; c'est ce qui explique le choix des soldats. Constantin réunit sans de grandes difficultés la Bretagne, la Gaule et l'Espagne. Ce règne ne paraît pas avoir été honteux: malgré les reproches d'usurpation que font sans cesse les historiens de l'empire, on voit que les hommes qui s'élevaient ainsi n'étaient pas sans mérite. Du reste ce n'était pas la première fois que les nations celtiques donnaient des empereurs. Parmi les chefs qui avaient usurpé la puissance impériale et qu'on désigne généralement sous le nom des trente tyrans, un grand nombre étaient sortis de la Gaule, comme, par exemple, Victorinus, Tetricus, Posthumus, dont nous avons parlé précédemment.

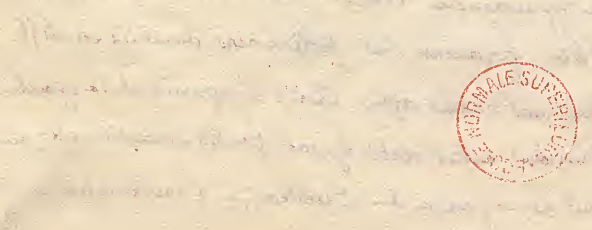
Revenons enfin à l'abandon de la Bretagne.

---

1. Conan, König, King signifie roi, chef.

Le Ven Dracon fut d'abord un homme de l'armorique, un petit fils de Conan Meriadec. Ce petit fils de Mériadec fut tué et remplacé par un breton insulaire nommé Wortigern dont le fils Wortimer fut aussi quelque temps à la tête de la Bretagne. Le nom de Wortigern est resté en exécration, et dans les triades du pays de Galles c'est un des trois noms maudits. Ce chef aurait appelé contre les Pictes et les Calédoniens ces pirates Saxons qui s'étaient présentés d'abord, comme les Goths au passage du Danube, pour défendre la province et en qualité de soldats. Peut être le faisaient-ils de bonne foi. Car c'est chose assez commune dans l'histoire des barbares que de voir ceux qui veulent piller ensuite se présenter auparavant comme défenseurs. C'est ainsi que les Teutons disaient à Marius : donne nous des terres, et nous combattrons contre tous ceux que tu voudras.

Deux frères, Hengiste et Horsa abordèrent sur le rivage de Kent dans l'île de Thanet. Ils offrirent leur secours à Wortigern qui l'accepta. Dans un repas la sœur d'Hengiste et de Horsa présenta la coupe à Wortigern et le salua dans son langage barbare. Il est séduit et accorde aux deux frères un faible établissement sur la côte sud-est de la Bretagne ; il leur cède l'île de Tanet. D'abord Wortigern n'eut pas sujet de s'en repentir : les Calédoniens furent repoussés par les nouveaux venus. Mais les Saxons ne tardèrent



76 v°

pas à s'appercevoir qu'ils pourraient devenir eux mêmes les maîtres de ceux qu'ils avaient défendus. Tous les jours leurs frères arrivaient sur leurs traces et venaient prendre part à la proie. Ainsi depuis la fin du cinquième siècle jusqu'à l'an 1000, dans une période de 500 ans, on voit constamment les flottes saxonnes et danoises aborder en Angleterre et y déposer à chaque invasion une couche nouvelle de barbares. Ce ne sont pas là les invasions des Francs. Celle de Clovis eut ~~avait~~ ~~eu~~ lieu tout d'un coup ; les compagnons de Charles Martel prirent, il est vrai, plus lentement possession ; mais ce ne sont pas là ces invasions qui durent 500 ans. Il faut en attribuer la cause à ce que des barbares qui voyageaient sur de si petites barques ne pouvaient pas arriver en corps de nation et devaient nécessairement passer successivement. Que ces invasions aient été plus nombreuses qu'en France, il n'est pas permis d'en douter : la langue est là pour le prouver. Ainsi on ne voit pas de traces des Francs dans notre langue, tandis que l'élément saxon se montre visiblement dans la langue anglaise. L'invasion a donc été plus lente et plus assidue dans la grande Bretagne que chez nous.

Le premier royaume fondé par les Saxons sur les ruines des états bretons ce fut le royaume de Kent. Les barbares arrivés en ~~449~~ formèrent des établissemens durables en 455. Quelques années après Clovis s'emparait de la Gaule. Plusieurs autres états furent fondés successivement, au sud le royaume de Sussex, à l'ouest celui de

77

Essex à l'est
Wessex, puis au centre celui de Mercie, de Northumberland (North-Umber-land). Les Angles vinrent aussi à la suite de leurs frères les Saxons prendre leur part du butin et fondèrent le royaume d'Est-Anglie. Les princes au nom desquels se rattachent ces divers royaumes sont Hengist et Horsa, Cerdic et Ida. Toutefois il y a une grande différence entre le royaume de Northumberland et les autres en ce qu'il participa bien plus à la civilisation bretonne. Ces divers états formèrent ce qu'on appela l'eptarchie ou la réunion des sept royaumes saxons.

Les Bretons se sont défendus avec une vigueur dont on voit peu d'exemples dans l'histoire. Réduits à un petit nombre, ils ont néanmoins maintenu leur indépendance pendant 800 ans de plus dans le pays de Galles, c'est-à-dire plus longtemps même que notre Bretagne n'a pu défendre la sienne contre la France. Aujourd'hui encore la langue du pays de Galles se rapporte à celle des trois fameux bardes dont les ouvrages remontent aux premières invasions saxonnes. Elle a à peine changé. Cette langue est analogue sous une infinité de rapports au latin et au grec, au point que ce premier vers de l'Énéide "Arma virum que cano Trojæ qui primus ab oris" est un vers breton et qu'un géographe distingué, Pinkerton, a dit que la langue du pays de Galles était un latin corrompu. Il faut que les rapports soient bien frappants pour avoir donné lieu à une pareille méprise. De même

77

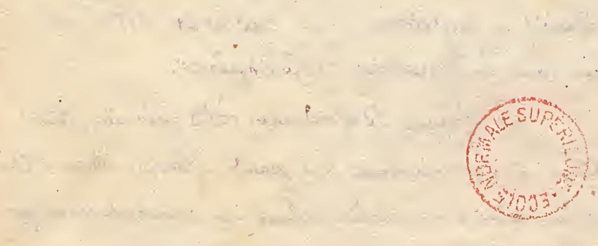
le commencement de la version des Septante, au ~~premier~~ livre de la genèse, est identique à la traduction bretonne à de très légères modifications près.

Les Bretons, disions nous, résistèrent héroïquement. Le symbole de cette résistance, c'est le fameux Arthus, roi de Kerleon. Les critiques sont partagés sur l'existence d'Arthus; mais qu'il ait existé ou non, peu importe. Il était donc roi de Kerleon, la ville sainte de la Bretagne. Ce qu'il y a de singulier, c'est que la ville sainte de notre Bretagne se nomme aussi Kerleon (St ~~Pierre~~ Paul de Léon). On peut supposer, comme le dit le vénérable Bède, qu'il a existé en effet. M. Thierry a considéré Arthus comme un simple chef; mais il est indubitable qu'outre son existence individuelle il faut voir aussi en lui le symbole de l'indépendance du pays de Galles. Il a près de lui un barde, un prophète : c'est Merdin qui sous le nom de Merlin est devenu l'objet de nos romans de chevalerie, Merdin, frère de la reine Geneviève, femme d'Arthus. Il n'habite que les forêts depuis sa conversion au christianisme, mais il en sort quelquefois pour suggérer de bons conseils à Arthus. Que de romans agréables sur Arthus et sur ce Merdin! Que de ravissantes fictions! Mais nous y reviendrons plus tard. Il suffira seulement de dire maintenant que les trois bardes qui soutinrent le peuple ~~breton~~ gallois dans sa courageuse résistance furent Merdin, Ameerin et Cadmin

Vers l'époque de Charlemagne, les royaumes de l'eptarchie furent réunis par Egbert roi de

Wessex. Pendant cette période les rapports de la Bretagne avec la France étaient beaucoup plus communs qu'on ne le croit généralement. Ainsi Egbert chassé de son pays fut reçu en France où il passa ses premières années. Vers le même temps Charlemagne eut à sa cour un grand nombre de Bretons, et d'hommes de l'angleterre. Egbert de retour dans sa patrie dut entretenir avec le roi franc son ami de fréquentes relations. Ce qui tend encore à prouver les liaisons qui existaient entre les deux royaumes, c'est que Offa dans une de ses chartes autorise deux de ses sujets à faire un don à l'abbaye de St Denis. Plus tard Edouard 1er autorise aussi un médecin à faire une donation à la même abbaye dans une charte qui fut confirmée par Guillaume.

Egbert est donc l'ami des rois francs. Les communications deviennent fréquentes entre les francs et les Saxons. Les Bretons non réfugiés dans le pays de Galles semblent ne faire plus qu'un peuple avec ces derniers. Le symbole de cette réunion, c'est Alfred, Saxon, mais saxon lettré qui donne une traduction anglo-saxonne de Bede, qui fait des vers anglo-saxons et qui ~~fait~~ ordonne un voyage d'exploration pour découvrir les côtes septentrionales de l'Europe : enfin c'est un savant sur le trône. Sa traduction de Bede est curieuse en ce que de temps en temps il y a ajouté des notes, des fragments. Cependant ses lois sont prodigieusement barbares. Elles ne sont pas de lui, dit-on : mais elles furent rédigées par un savant gallois qui vécut à sa cour et qui nous



a transmis son histoire, Asserius menevensis, de manière que sa législation est bretonne d'origine et non saxonne. Voilà les Saxons devenus bien romains : ils enrichissent les eglises, ils fondent des monastères. Mais les invasions du nord vont-elles se ralentir et les hommes de la Scandinavie n'ont-ils pas accompli leur passage ? Ils arrivent encore sous le nom de Danois : ce sont les frères des Saxons restés payens et qui n'ont pas encore embrassé le christianisme, Ils ravagent egalement les cotes de l'angleterre et de la france.

Un jour que Charlemagne, dit-on, s'était arreté dans un des ports de la Narbonnaise, il vit de loin des vaisseaux qui fendaient la mer. Ceux qui l'accompagnaient prétendaient que c'était des navires de commerce et s'epuisaient à ce sujet en conjectures de toute espèce, Charles leur dit que c'était des pirates. aussitot on courut aux armes, on les atteignit, on les mit en fuite, et malgré cette victoire Charles versa des larmes. Il prévoyait sans doute que bientot l'ouvrage merveilleux de son grand empire allait etre détruit par les ravages de ces nouveaux ennemis. L'invasion des barbares n'était pas terminée puisqu'ils recommençaient par mer ce qu'ils n'avaient pu faire par terre. En effet après Charlemagne l'invasion recommença. De toutes parts les barbares arrivent en foule. nous devons suivre les Danois en angleterre sous Egbert et Alfred, en france sous la dynastie carlovingienne.

En france ils fondent trois colonies, trois stations à l'embouchure des grands fleuves, comme l'Escaut, la Seine et la Loire. Leur ile sacrée se trouvait

en outre à l'embouchure de l'Elbe, de sorte que leurs points de départ c'était l'Elbe, l'Escaut, la Seine et la Loire. C'est de là qu'ils étendaient leurs ravages sur toutes les contrées environnantes. Depuis que Charlemagne par les nombreuses victoires qu'il avait remportées sur eux les avait refoulés vers le nord, c'était des îles septentrionales et des côtes de Danemark qu'ils faisaient partir leurs flottes. On donne à ces barbares le nom de Saxons, puis de Danois, puis enfin de Normands. Il faudrait dire les pirates du Nord; cette dénomination serait plus juste et plus exacte. Car il y avait parmi ces barbares des hommes qui ne l'étaient pas mais qui se joignaient aux barbares pour participer à leurs brigandages. Dans cette oppression continuelle de l'esclavage antique qui n'avait pas cessé mais qui n'avait fait que changer de nom et que l'on connaissait alors sous le nom de servage, il devait se trouver des hommes qui aimaient mieux embrasser la vie la plus aventureuse que de languir et de se consumer misérablement. Par exemple, un serf aux environs de Troyes s'échappa un jour, de forêt en forêt se rendit en Danemark où il devint chef de pirates. C'était le fameux Hastings, celui qui livra bataille à Robert le Fort, duc de Paris, le premier ancêtre célèbre de la dynastie capétienne.

Parler de toutes ces invasions c'est une chose presque uniforme. On en voit le récit dans M. Thierry. Nous ne nous y arrêterons pas. Contentons nous de rappeler que voilà les Normands ou pour mieux dire les hommes du nord partout dans l'empire.



Nous avons vu le dénombrement des états de

Charlemagne d'abord en royaumes puis en principautés. Dans ce démembrement le côté germanique s'était maintenu avec le plus d'honneur : la vie barbare n'avait jamais disparu en Germanie ; l'élément romain n'y avait pas eu beaucoup de force. D'Arminius à Charlemagne l'Allemagne avait peu changé. Il n'est donc pas étonnant que l'Allemagne ainsi barbare se trouve capable de résister aux barbares et qu'Arnoul ait ~~été~~ le plus illustre, le plus heureux des descendants de Charlemagne. Il repoussa les Normands et appela les Hongrois, dit-on. Mais en France où l'élément romain avait dominé, le pays était tombé dans une excessive faiblesse. Charles le Chauve avait consacré l'hérédité ~~des~~ des comtés et par là signé le démembrement de l'empire. Charles le gros qui par l'extinction de toutes les branches légitimes de la famille de Charlemagne était resté seul, avait réuni un moment l'empire en 884 pour le perdre bientôt. Alors Arnoul en Germanie, Eudes en France, d'autres princes en Italie avaient succédé à la famille de Charlemagne. Arnoul n'en descendait que improprement. Il suivit le plan de l'organisation féodale, mais il sut contenir les Danois et les Normands. Le seul descendant légitime de Charlemagne était Charles le Simple. Bien jeune à la déposition de Charles le gros il ne sortit jamais entièrement de l'enfance. L'usurpation de Robert ne fut donc pas difficile. C'était d'ailleurs avec le comte de Bretagne et le duc de Poitiers le seul adversaire que rencontraient les barbares. La question était de savoir lequel serait roi du comte de Bretagne ou du duc de Poitiers. Les ducs de Bourgogne

avaient bien aussi une certaine puissance, mais ils n'étaient pas dans la position favorable. Charles le simple voyant que le royaume allait lui échapper imagina de traiter avec les normands. Déjà deux fois ces barbares avaient assiégé Paris et en 886 ils l'auraient pris sans la défense courageuse de l'évêque Gosselin et du comte Eudes qui plus tard aspira à la royauté. Charles aima donc mieux traiter avec les normands que de risquer la royauté, et il donna en 911 à leur duc Rollon l'investiture de l'ancienne Neustrie, ou du moins de la partie la plus occidentale de cette province, en joignant à ce don des clauses insidieuses qui annoncent une politique moins barbare: c'est que le nouveau duc de Normandie aurait pour vassal le comte de Bretagne. Ainsi cette Bretagne que jamais les Mérovingiens ni les Carlovingiens n'avaient pu asservir et qui jusque là ne s'était résignée qu'à une soumission nominale, Charles la met aux prises avec les normands afin de les affaiblir ~~l'un~~ mutuellement. Et en effet pendant 500 ans la Bretagne et la Normandie ont été en guerre. On raconte de l'administration de Rollon mille choses merveilleuses. Une bourse resta, dit-on, suspendue pendant ~~trois~~ ans dans une forêt, et la police était si bien faite que personne n'y toucha.

Les Normands actuels prétendent descendre des conquérants Scandinaves de même que les anciens normands. Mais c'est bien douteux. Les Normands du moyen age nous sont représentés comme des hommes d'une

taille remarquable et toute différente de celle des Normands actuels. Aujourd'hui la Normandie ne présente guère les caractères qu'elle avait autrefois, et excepté peut-être le pays compris entre ~~X~~ Vire, Bayeux et Coutances, les Normands ne représentent que bien faiblement le type distinctif de l'ancienne race normande.

Al. Germain

Histoire de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France et de l'Italie pendant les IXe et Xe siècles.

Avant d'aller plus loin commençons par donner un tableau très abrégé des IXe et Xe siècles. Orientons nous dans la multiplicité des événemens dont nous avons parlé et dont nous parlerons. Charlemagne nous a servi de point d'arrêt. Entre lui et l'an 1000 qui est pour nous un second point d'arrêt, il y a quelque chose. Examinons rapidement ce qu'il y a.

L'an 1000 est une epoque solennelle. Tous les hommes au moyen age s'attendaient que le monde finirait en l'an 1000. C'est l'epoque où la féodalité atteignit son apogée. La fameuse diète de Roncaglia est de 1014. La première apparition des normands en france et en Italie est de l'an 1000; en Angleterre elle a lieu un demi-siècle après. C'est encore un demi-siècle après l'an 1000 que vient Grégoire VII: cette epoque est, comme nous l'avons dit, une epoque solennelle. Le commencement de la troisième race en france est presque de l'an 1000 (996). Entre les Carlovingiens ou les empereurs francs et les empereurs franconiens regnent les empereurs saxons dont la domination finit en l'an 1000. Tout cela est très important. Essayons donc de résumer ce qui se passe dans les IX et Xe siècles.

8-1 r

Le fait qui les domine, c'est la victoire partout le monde des nations scandinaves. Ces peuples envahissent non seulement la france et l'Angleterre mais encore la Russie (862) où ils s'établissent sous le nom de Varègues avec leur chef Rurik. C'est l'époque de la prépondérance des nations scandinaves ou danoises. nous les voyons de la Russie à l'angleterre embrasser l'Europe, et non seulement l'embrasser mais la percer, puisque vers l'an 1000 les Normands arrivent jusqu'en Italie. Voilà le grand fait. affaiblissement des anciennes dynasties saxonnes en angleterre, affaiblissement et démembrement de la france carlovingienne, en Allemagne affaiblissement du midi et grandeur du Nord. Le nord c'est la Saxe; la Saxe a la prépondérance. Or Saxons Scandinaves, Danois, tout cela est identique, de sorte que les courses des Scandinaves en Europe coïncident avec la domination des empereurs saxons. Ce ne sont pas là des faits isolés: ils ont entr'eux une grande connexion. Voici ce que nous allons faire: nous allons montrer s'écroulant les dynasties attaquées par les invasions scandinaves et à la fin nous montrerons seul debout dans l'Europe la Saxe qui donna des empereurs à l'allemagne, à l'Italie et à la france, puisqu'Othon en était déclaré protecteur. On peut dire qu'à cette epoque la Saxe et la Scandinavie ou gouvernent ou ravagent le monde.

Voici comment on essaie d'expliquer le commencement des invasions. C'est sans doute une mauvaise explication; mais enfin rapportons la toujours. Au temps de Charlemagne et pendant le demi-siècle suivant, la Scandinavie,

82r

le Danemark et toutes les îles du Nord etaient couvertes d'une multitude infinie de petits souverains, ce qui engendrait par conséquent une foule de guerres. Ceux d'entr'eux qui restaient les plus forts avaient la terre continentale ; ceux qui etaient chassés de leur pays devenaient rois de la mer, et c'était là le meilleur partage : ce sont eux qui ont fondé de si grandes monarchies. De ces rois de la mer, comme on le disait, le plus célèbre c'est le fameux Regnar (850). Chassé de la Jutland par Harold, il devint roi des îles ; chassé des îles il devint roi de la mer. alors commencerent ces invasions qui le mènerent vers Paris. Pour son malheur il pénétra dans la Northumbrie : une tempête brisa ses vaisseaux. Il se trouva ainsi en présence des Saxons ; il fut pris vivant et jeté dans un cachot qu'on avait rempli de serpents. Le chant le plus célèbre de l'antiquité Scandinave, c'est le Lida, le chant de mort de Regnar. Ce n'est pas ce chef qui en est l'auteur ; mais selon quelques uns c'est sa femme qui l'a composé. quoiqu'il en soit il est d'une incomparable beauté et peut etre regardé comme le plus beau monument de l'antiquité Scandinave. Voila la premiere des grandes invasions du Nord. On prétend que les enfants de Regnar voulurent venger la mort de leur père et que cette vengeance fut le renversement d'Alfred. Ces rois de la mer avaient parmi eux quelques guerriers qui se piquaient d'être fous furieux et qui s'etablissaient ordinairement à la proue des vaisseaux, à l'endroit le plus

82 r

dangereux. Dans le combat ils rugissaient comme des bêtes féroces et cherchaient la mort avec autant d'ardeur que la victoire. C'était les Berkebires. Cette espèce d'extase guerrière où ils tombaient ressemblait fort à l'épilepsie. De là cet accès de fureur qu'on leur attribue. C'était pour eux un usage constant que de jeter les enfants sur des piques, au point qu'un d'entre eux ayant voulu s'en abstenir fut surnommé Barnekarl, ce qui veut dire protecteur des enfants. Ce n'était pas une perversité calculée : c'était une sorte d'aliénation mentale. Plus tard on voit dans les sagas que cette fureur connue sous le nom de furor Bercebiricus fut punie de l'exil. Mais cela n'eut guère lieu que vers 1100 ou 1200. Jusque là le titre le plus glorieux donné aux chefs consistait à dire qu'ils étaient de grands Berkebires.

Alfred

Un mot sur ~~Alfred~~. Il eut pour père Ethelwolf, prince à la fois très savant et très pieux qui alla faire un pèlerinage à Rome. Mais tandis que ses prédécesseurs n'y ~~étaient~~ avaient été qu'après avoir abdiqué, il y alla encore revêtu de la dignité royale et y fit même sacrer son fils Alfred âgé de sept ans. En revenant par la France, il épousa Judith fille de Charles le Chauve. Cette princesse se chargea de l'éducation de son beau fils Alfred qui fut élevé par une femme et par les prêtres. Alfred donna sa confiance pour ses travaux législatifs à des hommes odieux aux Saxons, à des Gallois, et on croit que c'est son historien Asser qui lui dicta ses lois ~~législation~~. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait été

abandonné de ses sujets et obligé de se refugier dans les marais de l'Ouest, c'est à dire chez les Bretons, ancienne population indigène. Cependant la domination des barbares pesait si cruellement sur les Saxons qu'ils attendaient un libérateur. Ils se tournèrent vers Alfred qui rassembla une armée et leur donna rendez-vous. Il pénétra dans le camp des Danois et la nuit suivante les mit en déroute. Il semble que cette victoire ait donné quelque paix au règne d'Alfred et qu'il en ait profité pour adopter des mesures qui devaient réprimer les incursions des barbares. On lui attribue la division de l'armée par centaines et par dixaines. Mais cette division est aussi ancienne qu'Alboin: nous devons nous rappeler en effet que ce qui avait empêché les Saxons d'accompagner les Lombards en Italie c'était cette division que voulait leur faire adopter Alboin. Ce qui montre combien les rois Saxons avaient changé de caractère et étaient dégénérés, c'est que l'un d'eux avait été élevé dans les monastères de l'Écosse; nous voyons que les moines étaient devenus peu à peu les maîtres de l'état; que le roi Edwig ayant épousé une parente dans un degré défendu par l'Église, le savant reformateur de la vie monastique en Angleterre, St Dunstan voulut le forcer d'abandonner son épouse, et que sur son refus le parti de Dunstan se saisit de cette



83r

femme, la mutila horriblement et la brula avec des fers chauds. Cette domination si violente et si peu militaire livrait les Saxons aux invasions de leurs ennemis. C'est sous Ethelred II que le mal parvint à son comble, vers 980. Les petites souverainetés du Danemark, souverainetés qui ne renfermaient quelquefois qu'un certain nombre de familles s'étaient peu à peu réunies en principautés et les principautés en royaume. Tous les Danois semblent alors avoir été rassemblés sous un seul chef, Suen ou Suénon. Ils descendirent en Angleterre; ils ne se bornèrent plus comme précédemment à de simples ravages: ils voulurent frapper un coup général. Ils s'établirent chez les Anglo-Saxons et chacun d'eux devint le maître de son hôte. Ils se trouvaient ainsi divisés lorsque les Saxons songeant à leur ancienne gloire s'aperçurent qu'ils pouvaient se relever. Un massacre délivra l'Angleterre de ses maîtres actuels, mais non de ceux qui pouvaient y débarquer chaque jour, à chaque instant. Il fallait enfin que les Scandinaves formassent un établissement durable. On avait essayé de les apaiser et de les arrêter par des sommes d'argent. Tout avait été inutile; toute conciliation était impossible. C'est en effet vers l'an 1000 que les Saxons fondèrent un royaume en Angleterre sous Suenon leur chef (1014). Ethelred réfugié en France dans la province de Normandie revint après lui, et son fils Edmond côte de fer arracha pour quelque temps aux Danois une partie de leur domination. Mais l'Angleterre fut bientôt réunie sous Canut qui assura la supériorité aux Danois.

842

Mais ne semble-t-il pas extraordinaire que le roi Ethelred soit venu se réfugier en France, chez les Normands, c'est à dire chez des hommes de même race que ceux qui envahissaient son royaume ? C'est une preuve que très peu de Normands étaient venus s'établir en France et que ceux qui s'y trouvaient étaient tellement mêlés avec les Neustriens qu'ils étaient presque méconnus n'ayant pas tardé du reste à adopter la civilisation romaine.

Voici pour l'Angleterre. Passons maintenant à la France et à l'Allemagne.

Ce serait ici le lieu de parler de la féodalité ; car c'est précisément à cette époque que la féodalité s'organise en France et dans l'empire. Mais nous n'entrerons maintenant dans aucuns détails ; nous réservons cette partie pour la fin du cours, ce qui rendrait si nous en parlions aujourd'hui nos observations prématurées. Nous ferons une seule remarque très sommaire. Clotaire II avait déclaré l'hérédité des bénéfices et Charles le chauve l'hérédité même des comtés. Il avait reconnu que celui qui auparavant gouvernait une province comme magistrat en était devenu le souverain et pouvait la transmettre à ses enfants. C'était, comme nous l'avons déjà dit, signer le démembrement de la monarchie. Dans cet isolement complet dans lequel était tombée la France et l'Allemagne, lorsque chaque canton perdait de vue le pouvoir central, une multitude de petites souverainetés se formèrent d'après les rapports

géographiques. La vallée dépendit de la montagne, la montagne à son tour dépendit de certaines localités dont tel ou tel seigneur fut maître. La géographie dans cette recherche est d'une extrême importance, et l'étude de la géographie est l'étude de la féodalité: c'est pour ainsi dire une histoire toute matérielle.

Tout le monde sait ce que c'était que la féodalité, la cérémonie de l'hommage. Nous pouvons donc maintenant parler de la France et de l'Allemagne, de la France féodale et de l'Allemagne féodale. Au XIe siècle, un évêque allemand, chancelier de l'empereur, parlant en présence de Frédéric Barberousse appelait tous les rois de la terre, par comparaison à l'empereur, reges provinciales: l'empereur, le roi des Germains, était seul le roi universel; les autres rois n'étaient que des rois provinciaux. Telle était la conception de l'empire germanique. L'Europe se composait donc à cette époque d'une suprématie féodale, de celle de l'empire, et d'une suprématie spirituelle. Nous parlerons d'abord de l'Allemagne, puis de la France qui alors n'était qu'un fief de la première. On voit en effet Louis d'Outre-mer demander à soutenir la justice de sa cause par un duel en présence de l'empereur. De même que le baron dépend du comte, le roi dépend de l'Empire. Voilà la grande conception féodale réalisée. Cela existe au Xe siècle. Ceux qui exercent ainsi la suprématie sur l'Europe, ce ne sont plus les empereurs francs, mais ce sont les empereurs saxons.

Au démembrement de l'empire de Charlemagne, lors de la déposition de Charles le gros en 888;

plusieurs états se forment, par exemple les royaumes des deux Bourgognes, de Navarre ou des Basques, de France, de Germanie. Quant à celui de France, c'est à peine un royaume; il en mérite tout au plus le nom. Le roi de Germanie, Arnoul, après un règne non sans gloire est obligé d'appeler les hongrois. L'empire dans une extrême faiblesse arrive aux mains de Louis l'enfant qui le gouverne depuis 899 jusqu'en 911. Ce prince est le dernier Carlovingien en Allemagne, de même que plus tard (987) Louis le fainéant sera le dernier roi de la race carlovingienne en France. C'est, comme on voit, deux Louis qui terminent dans ces deux pays la domination des descendants de Charlemagne. Ces deux Louis meurent aussi tous deux à dix-huit ans.

Quelle famille gouvernera l'Allemagne? Jusqu'ici ce sont les francs qui l'ont gouvernée, et le premier empereur qui succède aux Carlovingiens est encore un franc: c'est Conrad, duc de franconie. Cependant les Saxons ne reconnaissent pas Conrad, les Saxons si longtemps persécutés par Charlemagne. C'est l'opposition de l'Allemagne du nord contre l'Allemagne du midi, de la Saxe contre l'Autriche au moyen âge. Cette opposition se caractérise. Henri l'oiseleur se révolte contre Conrad et lui succède après sa mort, de sorte que ceux qui jusqu'alors ont été persécutés deviennent rois. C'est sous Henri que les invasions des Normands forcent les Saxons, les Allemands répandus dans les campagnes, commen

85 v

der Pfahl lat. Palus
die Burg. Chateau.

le dit Tacite, de se réunir dans des villes, de se retirer dans des palissades et à faire des Pfahl-burger ou faubourgs. Assez longtemps henri paie tribut aux hongrois. Mais une fois l'allemagne fortifiée il refuse ce tribut, puis combat et défait ses ennemis dont les réclamations ne sont pas écoutées. Il élève contre eux les margraviats de Brandebourg, de Lusace, de Misnie et d'Autriche. Ce règne peut se définir la fondation des villes en Allemagne. ~~Le~~

Le fils de henri l'oiseleur, c'est Othon le grand. Ce surnom d'oiseleur est bien remarquable. Le principe de la féodalité c'est le faucon, de sorte que henri l'oiseleur dit la même chose que henri le féodal, le fondateur de la féodalité. Quant à l'épithète caractéristique d'Othon, c'est uniquement à cause de la grandeur de ses possessions. C'est ainsi qu'on dit hugues le grand, par rapport aux terres considérables qu'il avait. Ce qui fait la grandeur d'Othon, c'est la division des états de Bavière qu'il affaiblit ainsi. Ce prince triomphe des Slaves, humilie la France et devient son protecteur. La reine de france est soeur d'Othon. L'archevêque de Mayence, son frère, est tuteur du jeune roi de france.

Depuis le démembrement de l'empire de charlemagne, les chefs des anciens dominateurs lombards, les margraves de Spolète, de frioul et autres se disputaient l'empire de l'Italie. Il y avait aussi le marquis ou le margrave d'Ivrée. Les révoltes de ce pays se sont compliquées plusieurs fois avec celles du royaume

86r

de Bourgogne. Nous n'entrerons ici dans aucuns détails à cet égard. Nous dirons seulement qu'à Rome deux femmes disposaient et de la couronne pontificale et de celle du royaume d'Italie. Un Berengel II, petit fils de Berengel 1er, de la famille du margrave d'Ivrée était roi d'Italie. Ce Berengel s'était élevé sur le trône en empoisonnant son pupille dont il voulait faire épouser la veuve Adélaïde à son fils Adalbert. Cette princesse s'y refuse et appelle Othon en Italie. Othon renverse Berengel et épouse lui même Adélaïde (Ste Adélaïde). Pendant le cours d'une seconde expédition, Othon se fait couronner à Milan en 961 roi d'Italie. Depuis longtemps l'Italie n'avait pas eu de roi, de sorte que l'adoption de la civilisation romaine fut renouvelée par Othon et le saint empire germanique fut fondé par un saxon comme il l'avait été autrefois par un franc. Le saint empire germanique, on entend le mot. Mais les souvenirs de Rome républicaine s'étaient pourtant éveillés, souvenirs si étranges au milieu de ce monde barbare. Rome, comme Marseille, avait un gouvernement municipal. Ce gouvernement exalté par le grand nom de Rome aspirait quelquefois à reprendre les formes de l'antiquité qu'on connaissait à peine. Othon II le sanguinaire, fils d'Othon 1er fit périr les magistrats de Rome. Son petit fils Othon III renouvela cette barbarie. Trouvant Crescentius à la tête du gouvernement municipal ou républicain il l'assiégea dans le chateau St Ange. Il y avait

86v

guerre entre ces empereurs barbares et les souvenirs de la vieille république. C'était toujours la lutte des barbares contre l'antiquité. Il est à remarquer que tous les Othons furent en guerre avec l'empire grec qui conservait encore en Italie les côtes de la Calabre et de la Pouille : ils poursuivaient ~~indirecte~~ les magistrats qui menaçaient peut-être indirectement les empereurs de renouveler la domination grecque. Othon III fit tout pour s'emparer du chateau St Ange : il jura de respecter la vie de Crescentius et ne l'eut pas plutot en son pouvoir qu'il le fit périr. L'épouse de Crescentius étant devenue maitresse d'Othon III gagna sa confiance pour l'empoisonner. Ce prince mourut sans postérité et la couronne passa à un arrière petit fils de henri l'Oiseleur, à henri II ou à St henri. Le mot saint indique que la dynastie va finir : car dans le monde barbare les dynasties ont coutume de finir par des saints. La mort de henri II (1024) est la fin de la domination saxonne, de l'allemagne du nord. La domination de l'allemagne du midi va commencer.

Occupons nous maintenant de la france.

Le Xe siècle est l'humiliation de la france et son démembrement. Au nord Charles le simple cède la Neustrie et à l'occident la Bretagne se maintient indépendante. Mais au midi le comte de Poitiers devient maître de l'Aquitaine. Au centre le comte de Paris réunit les provinces centrales et sous le titre de duc de france s'oppose aux invasions des Normands.

8752

Autour se groupent les grands fiefs de Bourgogne et de flandre. Tout cela se fait au commencement du X siècle et à la fin du IXe. Ainsi se forment un grand nombre de souverainetés assez puissantes excepté celle du roi dont la force matérielle diminue tous les jours, au point que tout à l'heure il ne lui restera plus que la ville de Laon. Pourtant le roi doit tout réunir un jour, le roi si petit maintenant doit être le plus grand de tous. Quelle est donc sa force? Elle n'est pas matérielle: sa force c'est une idée, un droit. Il reste cette idée que la souveraineté appartient au roi; et remarquons ici la puissance du droit: avec cette idée il doit sortir de sa faiblesse et arriver par degrés à la souveraineté absolue. Il faut que nous marchions de Charles le simple à Louis XIV, et pour toute force qu'y a-t-il? une idée. Toutefois il faut encore que la france reste un siècle dans l'affaiblissement.

Charles le simple règne quelque temps et est bientôt enfermé à Péronne. Son fils Louis d'Outre-mer montre beaucoup d'ardeur et de courage, mais en vain. Ses possessions sont si faibles qu'il peut à peine lutter contre les vassaux de l'archevêque de Reims, contre le baron de Coucy au pied de la montagne de Laon. Hugues le grand, comte de Paris, est trop fort pour être vaincu par un tel souverain. Son parti est puissant et il peut impunément le tourmenter et l'inquiéter.

Louis invoque la protection de l'empereur d'allemagne et demande qu'il lui soit permis de se mesurer avec son rival par un duel en la présence d'Otton; et à défaut de la force il cherche à s'emparer du jeune duc de Normandie par trahison et ne fait qu'indigner les normands. Il meurt enfin après avoir montré une impuissance complette qui tenait moins à son caractère qu'à la situation où il se trouvait.

Lorsque son fils ~~Ot~~ Lothaire lui succède, un grand fait est consacré, c'est l'indivisibilité de la royauté. Lothaire règne seul à l'exclusion de son frère qui est exclu du trône. L'indivisibilité de la royauté est donc consacrée lorsque les autres souverainetés féodales se divisent encore en plusieurs pays. C'est là le caractère particulier de la royauté qui désormais ne se divisera plus. Un autre caractère c'est que les souverainetés des provinces passeront aux femmes et se perdront par des alliances dans d'autres fiefs, tandis que celle de france restera constamment dans une même famille sans éprouver aucune de ces transitions.

Le pauvre Lothaire est obligé de renoncer à la suzeraineté des deux Lorraines qui passent à l'empire. Otton II vient sous les murs de Paris chanter un alleluia sur Montmartre, et cependant la maison de Hugues-Capet s'agrandit, se fortifie de jour en jour. Bientot la protection

88r

territoire de l'allemagne ne pourra défendre les Carlovingiens contre les comtes de Paris. Le fils de Lothaire et le dernier roi de la race carlovingienne, c'est Louis V qui meurt en 987.

Un grand seigneur du royaume, hugues-capet, favori du clergé lui succéda. Son père avait beaucoup d'abbayes ; il acheta la protection du clergé en remettant ces abbayes à des mains ecclésiastiques. hugues-capet est fait roi par les prêtres. On ne s'aperçut guère de cette révolution elle fit peu d'impression ; pour mieux dire elle n'en fit pas. Le seul seigneur qui en fut choqué, ce fut le comte de Poitiers. C'était tout naturel : il était aussi puissant que hugues-capet. Du reste, vers l'allemagne et les Pyrénées qui se souciait du roi de France ? au midi on ignorait presque qu'il y en eut un.

C'est donc en 987 que finit la race des Carlovingiens et que commence celle des Capétiens. En 987, jusqu'en l'an 1000. Ainsi nous avons atteint le but que nous nous étions proposé pour les principaux états de l'Europe.



Al. Germain

Identité probable des Normands de France et des Neustriens — Normands en Italie — Robert Guiscard — Roger de Sicile — Conquête de l'Angleterre par Guillaume — Organisation d'une féodalité systématique dans ce pays.

Les Normands qui firent avec Guillaume la conquête de l'Italie étaient des Neustriens.

Si on rapproche l'histoire des Papes de celle des Normands, on verra que ceux-ci furent les principaux instrumens de la puissance du Saint-Siège. Il faut bien se garder de croire que les Normands qui firent la conquête de l'Italie descendaient des fameux compagnons de Hastings : c'était une population différente de celle de la Scandinavie. On sait que les soldats de Guillaume le conquérant parlaient la langue romane : ce ne sont déjà plus les Normands des siècles précédents. Nos Normands de la province appelée Normandie ne paraissent pas non plus avoir beaucoup de sang septentrional. Il existe un petit livre sur les traces que les Saxons ont laissées en Normandie ; il a été fait par M. Dubourg, président du tribunal de Vire, qui a recherché la part que le dialecte allemand a conservée en Normandie : cette part n'est presque rien. Aujourd'hui on est porté à rapporter au celtique les mots



qu'autrefois on rapportait à l'allemand. On en trouve quelques vestiges aux environs de Bayeux seulement, où il y eut une colonie de Saxons. En résumé, les compagnons de Rollon ne jetèrent qu'une goutte de sang scandinave dans la nombreuse population neustrienne qui couvrait le pays. Après l'invasion normande on voit l'agriculture florissante; et ce ne sont pas cinquante barques qui peuvent avoir produit tant de mouvement: l'ancienne population neustrienne n'avait donc pas disparu. D'ailleurs on n'extermine pas un peuple. Voilà donc d'abord un fait grave, c'est que les compagnons normands de Guillaume sont tout simplement des français descendus des anciens neustriens et non des scandinaves. Mais voyons un peu les conquêtes de ces prétendus normands.

Pèlerinage de 40 chevaliers normands à Jérusalem

Vers l'an 1000 une quarantaine de chevaliers normands se rendant en pèlerinage à Jérusalem, entreprise difficile alors, passèrent par l'Italie et s'arrêtèrent au monastère du mont-Cassin. Puis étant entrés dans Salerne ils trouvèrent cette ville en émoi à cause de quelques barques de Sarasins qui avaient abordé sur la côte. Les Normands offrirent leur épée et battirent les Sarasins. Les Italiens furent si charmés de la bravoure de ces étrangers qu'ils les engagèrent à revenir. Ceux ci aimaient mieux sans doute les pommes d'or de l'Italie, les oranges, que les pommes de la Normandie. On connait en effet la sensualité des Barbares.

Ils repoussent les Sarasins.

90 r

pour dire qu'une chose etait bonne, les Saxons disaient : c'est bon comme des figues. N'a-t-on pas dit aussi que c'était la vigne et le vin qui avaient attiré les Gaulois en Italie ? Les normands revinrent donc et on leur donna un petit etablissement dans la principauté d'Aversa, précisement comme les Bretons avaient fait envers Hengist et Horsa. Plus tard ils s'établirent à Capoue. Plus tard encore un gentilhomme de Coutances, Tancrède de Hauteville, qui avait douze enfants, pour s'en débarasser, envoya trois de ses fils, Guillaume, Drogon et Humfroi se battre dans l'Italie méridionale. Ils se mirent d'abord au service d'un homme du pays qui leur proposa de combattre les Grecs ; plus tard ils offrirent de combattre les Sarrasins. Ils avaient commencé par être mercenaires : ils devinrent conquérants. Robert Guiscard est le plus célèbre, mais non le premier de ces chefs. Les trois premiers furent, comme nous l'avons dit, Humfroi, Drogon et Guillaume-fier-à-bras. Ils s'étaient déjà rendus si redoutables qu'ils avaient attiré l'attention des deux empereurs d'Orient et d'Occident ainsi que du pape Léon IX qui etait d'accord pour les chasser de l'Italie.

Etablissement des normands en Italie.

Ligue des empereurs d'Orient et d'Occident et du Pape contre les normands.

Léon etait un allemand : il appela à son secours une armée d'Allemands et d'Italiens. Les normands n'etaient qu'une poignée d'hommes :

mais ils portaient cette armure de mailles qui fut abandonnée au XIVe siècle, ainsi que les anciennes armures d'écailles. Ils avaient donc sur leurs ennemis la supériorité du courage et de l'armure; et quand les Allemands et le pape envoyerent un député, humfroi pour montrer sa force le ~~■~~ tua le cheval du député d'un coup de poing. Les Normands etaient soumis à une éducation spécial. Ils se nourrissaient comme les athlètes de l'antiquité: c'était pour eux un régime systématique, dont le but etait d'augmenter leur force individuelle et celle de leurs chevaux; car ils mangeaient habituellement du bœuf et du porc, se livrant à des exercices très violents et continuels. Des hommes ainsi préparés devaient en effet acquérir une grande force. Les Allemands furent battus et les Italiens mis en fuite: les Normands vainqueurs firent le pape prisonnier à cette bataille dite de Civitella (1050) et se jeterent à ses pieds pour lui témoigner leur respect. Toutefois ils ne le relacherent pas avant qu'il ne leur eut donné l'investiture de ce qu'ils possédaient. De la sorte ils se créerent sur le champ un droit.

Bataille de Civitella gagnée par les Normands.

Captivité du Pape qui donne aux Normands l'investiture de ce qu'ils possèdent en Italie.

Après les trois frères dont nous avons parlé arriva en Italie Robert surnommé Guiscard ou l'avisé: dans toutes les langues de l'Occident le mot <u>Wais</u> ou <u>Guis</u> veut dire ingenieux, rusé. Ce Robert fit la conquête de la Pouille et de la Calabre,

Arrivée de Robert Guiscard en Italie

Conquêtes de Robert Guiscard

prit le titre de comte de Pouilles, et alla même jusqu'à menacer l'empire grec où il pénétra du temps de l'empereur Alexis, à l'époque de la première croisade. Robert avait un jeune frère, le dernier des douze fils de Tancrède, Roger, qui vint trop tard. Il vécut quelques temps en volant des chevaux dans les écuries de son frère.

Arrivée de Roger en Italie.

Ayant passé en Sicile il y trouva une guerre difficile et des armées de Sarrasins qui occupaient des châteaux innombrables. On dit qu'il n'avait amené avec lui qu'une centaine de chevaliers. Il s'empare de Trapani où bientôt il est forcé de se défendre et de faire des sorties contre les ennemis au nombre de 60,000. Mais ce qui explique cette incroyable défense, c'est qu'une grande partie de ces milices arabes étaient des vagabonds qui ne marchaient que sous la verge : c'était un ramas de misérables qu'on forçait à combattre. Les Arabes qui se trouvaient là n'étaient plus les Arabes de la conquête et des premiers temps de l'islamisme.

Il passe en Sicile.

Cette prodigieuse conquête de la Sicile s'accomplit en peu de temps.

Conquête de la Sicile.

Deux générations après, Roger II réunit les deux états et prit le titre de roi des deux Siciles.

Roger II réunit les deux royaumes.

Attaqué comme ses ancêtres par les Grecs, les allemands et les papes, il se défendit, et au XIIe siècle fit

Roger II fait le pape prisonnier. Sa politique.

aussi le pape prisonnier : il en obtint le partage du pouvoir ecclésiastique dans ses deux royaumes. Pour mieux s'assurer ses possessions il se fit le vassal du Pape et lui paya le tribut d'une haquenée blanche, tribut qui fut payé jusqu'à notre dernière révolution de 1830. Il voulut même être son légat, et il y gagna car il jouit d'une part des bénéfices.

Cette dynastie finit en la personne de Guillaume II ; puis vint le batard Tancrède, à la mort duquel sa sœur apporta le royaume de Sicile à la maison de Souabe. Mais nous sommes encore loin de cette époque. Revenons aux Normands.

Au milieu du XI.e siècle, tandis que Robert Guiscard faisait la conquête de la Pouille, son seigneur Guillaume le conquérant achevait celle de l'angleterre. Au sujet des normands de ~~Sicile~~ Sicile on peut voir l'ouvrage de M. Gauthier d'Arc, et pour les autres consulter la collection des vieilles lois d'angleterre par Houard, jurisconsulte de Rouen.

Guillaume le conquérant — ce qui l'engagea à descendre en angleterre.

Guillaume le batard fils du duc Robert et de la fille d'un tanneur, nommée Harlette (c'est à dire femme de mauvaise vie) parvint au duché de Normandie malgré les prétentions du duc de Bretagne qui y avait des droits et dont il se débarassa par le poison en 1066 : c'est du moins ce que les historiens contemporains s'accordent à dire. L'angleterre alors

avait encouragé un projet de conquête. Après les invasions danoises les Saxons avaient rappelé de France un descendant de leurs anciens rois, Édouard le Confesseur. Il arriva entouré de favoris normands au milieu desquels il avait toujours vécu : de là un dissentiment grave entre les Saxons et les courtisans. A la mort d'Édouard deux personnes semblaient devoir prétendre au trône. Édouard avait fait de longue date son testament en faveur de Harold fils de Godwin. D'un autre côté il avait flatté de l'espoir de lui succéder le normand Guillaume. La faiblesse de caractère de ce prince nous fait concevoir qu'il ait pu flatter alternativement tous les deux. Harold fut envoyé par Édouard chercher ses deux frères retenus en otage par Guillaume qui ne le laissa partir qu'après lui avoir fait jurer sur des reliques qu'il emploierait tout son pouvoir pour le faire monter sur le trône d'Angleterre. Mais la nation entière voulait Harold pour roi : il semble qu'il lui eut été impossible d'échapper à la royauté. Il avait d'ailleurs tout ce qui pouvait mériter les suffrages dans ces temps là : une taille de héros, une rare valeur, une générosité sans bornes. Guillaume lui rappela en vain son serment et profita de l'inimitié qui existait entre l'église bretonne et l'église romaine. Guillaume demanda



et obtint du Saint Siège une bannière pour entreprendre sa conquête. Accepter la bannière d'un souverain, c'était s'en déclarer le vassal: aussi tous ceux qui faisaient partie de l'expédition comptaient-ils gagner avec de bonnes terres, de plus la rémission de leurs péchés: ils espéraient faire fortune sur la terre et dans le ciel. Dans l'armée envahissante il y avait non seulement des hommes de Normandie, mais des Bretons, des Flamands, des Piémontais. Les Normands ne formaient pas la partie la plus considérable. Presque tous les barons de Bretagne y assistaient, au point que cette expédition, dirigée contre les Saxons, fut faite par ceux que les Saxons avaient chassés.

Il n'y avait pas seulement des Normands dans l'armée de Guillaume.

Cependant la position de Harold devint difficile. Il est attaqué au nord par son frère qui est tué: il revient vers le midi où Guillaume venait de débarquer à Hastings avec une armée de plus de soixante mille hommes. C'était le 28 Septembre de l'année 1066. L'injustice de cette conquête n'est pas clairement démontrée; car Guillaume pouvait croire à la sincérité de Harold. On a dit qu'il lui avait arraché ce serment par la force: on peut bien faire mourir un homme, mais non le forcer de jurer malgré lui. Après cela ce n'est guère un événement dont la civilisation ait lieu de s'affliger,

Conquête de l'Angleterre et caractère de cette conquête.

en considérant l'état de faiblesse où se trouvait l'Angleterre sous Edouard, et le mélange des races bretonne, saxonne et danoises. Les Normands avaient un véritable génie d'administration. On s'est moqué de leur esprit de juriste et d'écriture; mais c'est le génie même de la civilisation. Avant de chercher l'esprit de la loi, il fallait d'abord s'attacher à la lettre : c'était un commencement de civilisation. D'ailleurs cette conquête est justifiée par ses résultats. L'organisation de l'Angleterre fut accomplie par Guillaume ainsi que son unité avec l'église de Rome, ce qui jusque là n'avait pu être fait. Les Normands ont été les soldats du saint Siège en Angleterre comme en Italie. M. Thierry semble indiquer à peine que l'Angleterre a été conquise sous la bannière du saint Siège; mais c'est précisément le grand fait. Le vieux génie du Nord, ennemi du christianisme, ne paraît pas du tout dans les Normands, et c'est ce qui appuie encore l'opinion qui regarde ces prétendus Normands comme des Neustriens. Ils étaient plutôt semblables aux vieux Romains : cet amour d'écriture, cet ~~génie~~ esprit de chicane, c'est le génie de l'empire romain; et beaucoup de



raisons engagent à croire que c'était en Neustrie

33r

que ce génie s'était le mieux perpétué.

Organisation de l'angleterre après la conquête.

Guillaume défait harold à hastings. Aussitôt la hiérarchie des pouvoirs s'établit en angleterre : le roi divise le territoire conquis en soixante mille parts, et le résultat de cette division est consigné dans le livre de la sentence, Doomesday-book. Les chevaliers se réunissent sous la bannière des comtes, les comtes sous celle du roi. L'ordre ecclésiastique présente une hiérarchie correspondante. L'archevêque de Cantorbery dont la suprématie spirituelle avait toujours été contestée est reconnu comme patriarche de l'angleterre. Sous l'archevêque se placent les evêques, de même que les comtes sous le roi. Enfin un ordre régulier s'établit. Et ne blamons pas cette conquête ; car il faut bien croire que le peuple qui bâtit les eglises petites et ecrasées des Saxons était inférieur à celui qui éleva ou qui eut le genie de faire construire la salle de Westminster. Si M. Thierry disait vrai, l'angleterre aurait dû s'abîmer dans l'ignorance, et c'est tout le contraire qui est arrivé.

Voilà donc les Normands etablis en Italie et en angleterre. Dans ce dernier pays se forme une féodalité systématique, et non pas successive et morcelée, comme dans les autres parties de l'Europe. Ici la féodalité est fille de la nécessité : en Angleterre une pensée préside à son organisation, une

pensée d'unité. L'unité de l'empire d'Allemagne est une fiction : celle de l'Angleterre est une réalité sous les rois normands. L'idéal de la hiérarchie chevaleresque est atteint de plus près en Angleterre qu'en Allemagne. Aussi contre la féodalité allemande les papes invoquent la puissance de l'Angleterre, qui renferme les vrais chevaliers du moyen-age. C'est en effet de l'Angleterre que sont sortis les grands romans de chevalerie ; le génie en est normand ou neustrien ; car évidemment le cycle d'Arthus a sa racine dans le Nord.



Al. Germain

Querelle du Sacerdoce et de l'Empire.

Aujourd'hui le tableau des guerres de l'Empire et du Sacerdoce, guerres qui sont ordinairement présentées par parties et que nous avons même divisées l'an dernier. Nous nous proposons dans cette conférence de les réunir et d'en former un tout complet. Ce sera pour ainsi dire un drame ~~que~~ nous partagerons en actes et dont la représentation devra durer un seul jour, un drame qui comprend une période de 200 ans environ.

La querelle est entre le Sacerdoce et l'empire, entre le saint pontificat et le saint empire romain. La Germanie qui a renversé Rome veut lui succéder, non pas seulement dans la domination temporelle du monde : car tous les rois lui sont soumis de droit; elle veut encore la suprématie des intelligences : elle s'intitule le saint empire romain. Voilà une grande idée, une idée bien féconde en avenir! Comment! Une société de séculiers qui prend la tête de la société sainte et qui prétend refléchir dans la vie civile l'ordre du ciel et la hiérarchie divine! L'empereur tenait le globe dans sa main, aux jours de cérémonies ; ostensiblement dominateur, les autres rois n'étaient



95 r

devant lui que des reges provinciales, comme les appelait son chancelier. Il s'entourait des vieilles traditions du droit romain, il prétendait établir sur la terre une espèce de paix perpétuelle, la paix sous le bon plaisir de l'empereur. C'est donc l'idée d'un ordre universel qui régnait au fond des prétentions de l'empereur.

Maintenant l'empereur avait-il le droit de faire de si grandes choses, en était-il digne ? Ce prince de Franconie ou de Saxe, ce barbare pouvait-il être sur la terre l'instrument d'une si grande révolution ? Cet état de calme, d'ordre où tendait la société humaine depuis le commencement du monde, l'empereur d'Allemagne pouvait-il le réaliser ? Il fallait pour cela que le caractère de la hiérarchie allemande fut le plus pur de tous les caractères. Entre les barbares l'hérédité existait : Or qu'est-ce que l'hérédité ? C'est la succession selon la chair. Le gouvernement était féodal ; c'était la foi non pas aux idées, mais la foi de l'homme à l'homme, la foi de l'homme se livrant à l'homme et promettant de faire tout ce qu'il voudrait. On sait que ce gouvernement n'a pas de principe élevé ; il peut l'être dans ses actes, mais non dans sa nature. L'homme ne peut s'abdiquer ; il faut qu'il reste homme, qu'il conserve son intelligence et sa liberté : car c'est là ce qui constitue son caractère d'homme et son droit. Ce gouvernement marqué de matérialisme avait la pré-

tention de dominer l'Église dont le principe était l'élection, c'est à dire l'esprit. L'hérédité c'est la matière. Il fallait donc que l'évêque, devant à cause de ses terres dépendre du seigneur féodal, mît ses mains pacifiques dans les mains sanglantes de son suzerain; il fallait que l'esprit se soumît à la matière. Eh bien, il arriva que la matière fut vaincue.

L'empereur au XIe siècle semblait tout puissant. Il faisait et défaisait des ducs plus puissants que les ~~Romains~~ rois. Il avait dans l'Allemagne une masse de guerriers et de chevaliers tels qu'il n'y en avait pas de pareils dans le monde. C'était une chose merveilleuse que la grandeur et le pouvoir de ces allemands. Qu'avait le Pape? Le Pape était à Rome; cette ville lui était disputée, de sorte qu'il n'en avait pas même la souveraineté. A peine y avait il un pouvoir municipal. Chassé à chaque instant par les barons, la seule chose qu'il eut, c'était la parole; et avec cette parole il vainquit les empereurs. L'esprit triompha. Alors la grande idée du saint empire germanique, savoir l'idée d'une société sainte entre des laïques, cette idée l'empire d'allemagne ne la réalisa pas: il la légua au monde. C'est la grande idée de l'avenir. L'empire est mort à la peine et n'a pu la réaliser. Toutefois elle est restée au monde.

Il y a en Allemagne une belle légende qui représente tout cela. Au haut d'une montagne sauvage s'élevait un chateau en ruines où on ne pénétrait plus, tant les avenues étaient obstruées d'arbres

et de ronces. Cependant un berger s'y aventura pour rattraper ses chèvres. Il parvint au château, y entra, en visita les différentes salles et arrivé dans la dernière il trouva un chevalier endormi profondément, la tête sur le coude et le coude appuyé sur une table ronde, sur une table de pierre. Et sans doute il y avait longtemps qu'il dormait, car sa barbe avait crû considérablement, au point qu'elle entourait neuf fois la table de ses replis. Le chevalier n'était rien moins que Frédéric Barberousse, le héros de l'Allemagne, le martyr des croisades. Quand il entendit le berger, le chevalier souleva sa tête et lui fit cette question : "les corbeaux volent-ils encore autour de la montagne ?" "Oui," lui répondit le berger. "Eh bien, reprit le chevalier, je puis me rendormir."

L'interprétation de cette légende est toute simple : l'empire d'Allemagne avec son idée chevaleresque de la table ronde s'est rendormi pour tous les âges ; et cette idée de paix sacrée, inviolable, universelle, cette idée elle ne se réveillera pas avant la fin du monde. Nous devons toujours la poursuivre sans l'atteindre. C'est un idéal impossible à rencontrer, et cet idéal il faut le chercher sans pouvoir le réaliser. Telle est l'interprétation de la vieille légende.

La lutte de l'empire et du sacerdoce est un drame qui se partage en trois actes. Au premier acte, c'est Henri IV et Grégoire VII ; au second,

c'est Frédéric Barberousse et Alexandre III ; au troisième enfin, c'est Frédéric II et Innocent IV. En d'autres termes, au XIe siècle Henri IV, au XIIe Frédéric Barberousse, au XIIIe Frédéric II. Cette histoire commence en 1050 et finit en 1250, à peu près.

Au XIe siècle la féodalité venait de s'organiser. En 1026 avait eu lieu la fameuse diète de Roncaglia où Conrad, campé avec tous ses barons dans les plaines de la Lombardie, avait donné la charte féodale. Ces plaines devenaient une ville lorsque l'empereur arrivait en Italie. Tous ses partisans venaient camper autour de sa tente, et non seulement ses partisans, mais la fourmillière de ces hommes redoutables qui ont changé la face de ~~toute~~ l'Europe, c'est à dire les jurisconsultes romains. Ils apportaient là les vieilles traditions du vieil empire. Ils racontaient comment le saint Théodose, et le catholique Justinien avaient été maîtres des papes, comment l'empereur était tout dans l'état : On conçoit que les jurisconsultes étaient mieux écoutés que ces barons qui repassaient les Alpes au bout de quarante jours : car l'empereur avait beaucoup de monde en Lombardie ; mais le nombre de ceux qui l'accompagnaient diminuait insensiblement au delà, au point qu'à Rome il n'avait plus personne à sa suite. La vieille histoire de Xercès passant l'hellespont seul dans un bateau, c'est l'histoire des empereurs



97 v

d'allemagne qui arrivaient en conquérants et s'en retournaient en pélerins

Au XIe siècle l'empire était tout puissant. henri III, le noir, fut un héros et un saint. Il avait si bien affermi le pouvoir impérial qu'il avait pu déposer les plus puissans vassaux. Trois fois il passa en Italie et trois fois il fit un pape. Tous ces papes furent allemands et justifièrent son choix : ils furent des saints. C'est une chose grave et importante à remarquer ; car si les papes étaient toujours allemands et si l'empereur était maître des papes, cette double tête de la chrétienté dont la dualité faisait l'harmonie allait se fondre en une seule ; que serait il arrivé ? On aurait eu non pas l'harmonie, mais l'unité, le despotisme.

L'empereur, tête du monde féodal, était maître, et l'Eglise se perdait de plus en plus dans la féodalité : elle se matérialisait chaque jour davantage. Partout les abbayes et les évêchés dépendaient pour leurs terres des seigneurs laïques, et ces seigneurs qui en donnaient l'investiture choisissaient de préférence les membres de leur famille. Dans chaque baronnie l'aîné devenait baron ; les cadets se faisaient prêtres pour avoir des bénéfices. Ils étaient prêtres, mais ils portaient dans l'Eglise les moeurs des séculiers : ils avaient des chevaux, chassaient, faisaient la guerre. Un évêque d'Allemagne fut même déposé pour n'être pas assez belliqueux, tant la corruption du clergé avait prévalu. Pour de tels prêtres les obligations canoniques n'étaient rien. En Bretagne, en Ecosse et en Irlande

982

les évêchés se transmettaient souvent par voie héréditaire : On a des chartes ainsi conçues : tel évêque fils de tel évêque, petit fils de tel évêque, etc. La succession se poursuivait ainsi pendant plusieurs générations. Que le prêtre marié puisse avoir des vertus, des qualités qui manquent au célibataire, qu'il ait plus de douceur, plus d'entrailles, qu'il soit amolli par la vie de famille, cela peut-être. Mais celui qui partage ses affections entre une idée et une famille, celui là n'est pas aussi prêtre que celui qui reste seul et présente sur la terre la spiritualité dégagée de tout caractère charnel. L'Eglise se matérialisait donc ; elle prenait racine dans le monde, et la vieille parole de l'évangile "mon royaume n'est pas de ce monde" était démentie tous les jours : les prêtres avaient des terres, des enfants. Dans cette situation l'Eglise allait tomber sous les empereurs.

Le fils d'un charpentier de Toscane, Hildebrand, et ses partisans l'ont quelquefois rapproché du fils divin du charpentier, devint prêtre dans l'Eglise de Rome et y acquit un tel ascendant par son génie et sa sainteté que les Papes le consultèrent fréquemment et que dans un moment où l'élection était contestée on le pria de choisir lui même un Pape. Il ne voulut pas être Pape la première fois : il aima mieux en faire un. Il regna sous le nom de ce Pape, et c'est alors qu'il conçut l'idée de la domination exclusive de l'Eglise. S'il fallait un chef absolument seul,

à coup sûr c'était plutot à l'intelligence qu'à la matière, à l'élection plutot qu'à l'hérédité qu'appartenait ce droit. Les idées de Grégoire VII qui peuvent nous choquer aujourd'hui étaient alors les seules qu'un esprit élevé put concevoir.

Henri IV était un petit génie : c'était un prince vaillant, mais incapable de soutenir le rôle de son père. En sa qualité de franconien il haïssait les allemands du nord. Il les persécuta. Comme le franc Charlemagne accabla les vieux Saxons de même les empereurs franconiens opprimèrent les nouveaux Saxons, le peuple était moins assujetti au pouvoir féodal que les autres etats de l'allemagne; et, chose remarquable, dans les guerres des Saxons contre henri IV, il est mention continuellement des fantassins, des paysans. L'Allemagne du midi combattait à cheval; voilà le coté féodal : l'Allemagne du nord conservait encore quelque place aux paysans, aux fantassins.

Grégoire VII avant d'attendre la réponse de l'empereur se met en possession du trône pontifical. il s'affranchit de la domination de l'Empire. C'est ainsi que commence la querelle, en 1073, sept ans après la conquête de l'angleterre par Guillaume et lorsque Robert Guiscard venait de s'emparer de l'Italie méridionale. Le milieu du XIe siècle est une epoque solennelle. Il faut lire dans les originaux le plan de Grégoire VII : c'était d'appeler tous les rois devant lui, d'affranchir les bénéfices ecclésiastiques de l'autorité laïque,

d'exiger le célibat des prêtres à tout prix, au point que dans une de ses lettres Grégoire ordonne aux paysans de courir sus à leurs prêtres s'ils ne l'observent pas. Pourquoi cet acharnement ? c'est qu'il sentait que l'Eglise pour être puissante devait être détachée de la terre, désunie en quelque sorte de la matière où elle s'endormait. Le plan de Grégoire ne se bornait pas là. Conçoit on le fils d'un charpentier qui veut faire tout cela à une époque féodale ? Certes, c'était le plus grand génie qui existât alors ! Certes une telle entreprise était aussi hardie que de former le projet de découvrir l'amérique. Grégoire voulait de plus réunir tous les chevaliers de l'Europe, et à la tête de cinquante mille hommes armés de fer aller conquérir la terre sainte sur les infidèles. Il sentait que la domination pontificale ne pouvait s'établir sur celle de l'empire qu'à la faveur d'une grande guerre. Ce que Godefroy de Bouillon exécuta quarante ans plus tard, Grégoire VII le conçut.

Henri IV après des succès alternatifs sur les Saxons est déposé par Grégoire VII. Tout à l'heure l'ambition des papes était de ne plus être élus par l'empereur ; aujourd'hui il dépose l'empereur, il fait un empereur, c'est le Saxon Rodolphe et il lui envoie la couronne avec ce vers :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho.

Un roi fait par un prêtre ! Toute l'Europe féodale fut indignée. Les hommes même les plus pieux se décidèrent contre le Pape. Godefroy de Bouillon prit parti pour Henri IV, et dans la grande bataille où le sort de l'Europe fut ~~décidé~~ arrêté, Godefroy qui portait la lance surmontée du drapeau de l'empereur ~~tua de cette lance~~ l'anti-césar Rodolphe. ~~Cette~~ victoire ne servit de rien à Henri. Les Saxons n'en résistèrent pas moins dans leur forêt. Cette forêt était si profonde, qu'un empereur trois siècles plus tard stipulait de passer soit les Alpes, soit la forêt de Thuringe. C'était dans cette forêt qu'autrefois les Saxons avaient résisté à Charlemagne.

Henri IV créa un antipape. Mais craignant d'être abandonné des siens, il se décida avant que l'excommunication ne le renversât du trône, à passer les Alpes et à aller demander pardon à Grégoire VII. Comment cette conduite fut-elle vue ? C'est une chose difficile à bien déterminer aujourd'hui. Tout ce qu'on sait, c'est que ce fut à coup sûr une grande joie d'apprendre que le chef de la hiérarchie féodale, celui dont la main puissante avait dompté les Saxons et les barbares, était allé en chemise, au cœur de l'hiver, demander pardon dans la forteresse de Canossa au fils du charpentier. Mais que pouvait Grégoire VII ? Il ne pouvait pas même l'absoudre, et pendant trois jours il hésita à le recevoir.

Il n'y avait pas de réconciliation possible. Il ne lui donna qu'une absolution conditionnelle. Cependant le malheureux prince attendait sur la terre glacée le jugement qui devait prononcer entre lui et son compétiteur. Le compétiteur était son fils qui avait pris parti contre lui, tant il était abandonné. Et pendant ce temps. l'allemagne féodale apprenant que l'empereur henri avait été s'humilier devant un prêtre revint à lui, et son humiliation lui rendit des ~~amis~~ armées. henri IV repassa les alpes avec une nombreuse troupe qui venait défendre la dignité de l'Empereur. Grégoire VII chassé de Rome aurait peut être été prisonnier si le normand Robert Guiscard n'était venu à son secours. Le Pape se retira chez les Normands et mourut à Salerne. Ses dernières paroles furent celles ci: "J'ai défendu la justice et la vérité; voilà pourquoi je meurs en exil". Ce sont les mots de Brutus mourant, sous une forme plus belle encore.

Le compétiteur d'henri IV était, comme nous l'avons dit, son fils henri V. Le malheureux empereur excommunié errait dans l'empire sans que personne voulut l'approcher ni même l'arrêter. Il ne trouvait ni maison, ni cabane pour le recevoir. Il alla dans la cathédrale de Spire qu'il avait fondée où il demanda la plus misérable charge,

alléguant qu'il savait écrire, chose peu commune alors. Il n'y fut pas reçu. Il mourut de misère et pendant cinq ans son corps pourrit dans une cave de Spire sans qu'on l'inhumât.

Mais bientôt son fils eut la même lutte à soutenir contre les papes. Il y avait alors sur le trône pontifical un digne successeur de Grégoire VII: c'était Urbain II. Grégoire VII dans sa lutte avec l'empire avait été longtemps soutenu et défendu par une femme, par la comtesse Mathilde qui protégea l'Église et laissa toutes ses terres au Saint Siège. Dès lors un nouveau sujet de guerres: on se battit pour la possession des allodiaux de Mathilde. Paschal II voyant la querelle interminable imagina de la trancher d'un coup: "vous refusez, dit-il à l'empereur, de renoncer à l'investiture ecclésiastique; vous voulez que l'Église dépende de vous pour ses terres: eh bien l'Église ne veut plus de terres; elle vous rendra ce que vous prétendez dépendre de vous." Pour sentir toute la valeur de cette concession, il faut se rappeler que l'Église possédait les deux tiers des terres. C'est ce qui avait lieu en Angleterre et ailleurs. On croirait voir dans tout ceci la scène de l'évangile lorsque le diable ayant mené Jésus-Christ sur le haut d'une montagne et découvrant à ses yeux tous les royaumes du monde lui dit: "hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me". Le pape renonça à tout cela au nom de l'Église chrétienne. Si le clergé avait accepté,

on ne sait trop ce que serait devenue la liberté de la pensée, et l'Église serait restée maîtresse: on aurait vu l'Église catholique demeurer la reine du monde.

Le Pape eut contre lui la clameur universelle. Nulle part les ecclésiastiques ne voulurent renoncer à leurs biens: les prêtres aimèrent mieux la terre; ce fut leur condamnation. Ensuite eut lieu en 1122 le concordat de Worms où on essaya de régler les droits. Il fut convenu que l'investiture des terres serait donnée par le prince à l'évêque au moyen du bâton droit ou du sceptre et que les dignités ecclésiastiques seraient conférées par la puissance spirituelle au moyen du bâton recourbé ou de la crosse.

Cette solution laissait elle quelque chose à faire? La querelle n'est-elle pas terminée? Elle commence à peine.

A la mort d'Henri V, l'empire qui avait tant souffert de la violence brutale des empereurs franconiens, ou pour mieux dire des Gibelins, car ce nom désigne les adversaires de l'Église, l'empire se créa un empereur saxon; ce fut Lothaire, duc de Saxe. Voilà donc les Saxons, les vieux amis de l'Église de Rome sur le trône impérial. C'est encore une meilleure garantie que le concordat de Worms. Lothaire passa en Italie. Son but



était de renverser dans le bout de cette contrée la grande domination normande qui s'y était élevée. L'Italie entière devait selon lui dépendre de l'empire réconcilié avec l'Eglise. Il eut d'abord quelques succès, mais il fut obligé de repasser en Allemagne et cela ne fit qu'abaisser la puissance impériale. Roger II abandonna son ~~pays~~ pays; mais Lothaire fut vaincu. Il s'était soumis à tenir les étriers du Pape. Avant Grégoire VII le Pape dépendait de l'empereur; maintenant Lothaire dépendait du Pape. Celui ci avait fait faire un tableau où l'empereur était représenté mettant ses mains dans celles du Pape, avec cette inscription :

Rex venit ante fores, jurans prius urbis honores;
Post homo fit Papae, sumit quo dante coronam.

Lothaire abandonné repassa les Alpes à peu près seul, obligé d'implorer le secours de ses partisans. Il donna à l'Italie une si pauvre idée de l'empereur qu'elle fut encouragée dans sa résistance aux successeurs de Lothaire. L'Allemagne féodale ne sut pas bon gré aux Saxons de leur humiliation en Italie.

Lothaire eut pour successeur Conrad III, duc de Franconie, et par conséquent de l'Allemagne du midi, malgré les efforts de la maison de Saxe pour faire valoir ses prétentions. Cependant c'était une bien puissante maison et il fallait que l'Allemagne eût désormais pour elle une bien grande

répugnance, pour la repousser. En effet Lothaire par le mariage de sa fille avait reçu la Saxe et la Bavière dans les mains de son gendre Henri le Superbe. Mais alors le Brandebourg dépendait de la Saxe, et l'Autriche de la Bavière : ~~était~~ donc avoir ~~toute~~ l'allemagne moins toutefois la Souabe, la franconie et le Rhin. Henri le Superbe était puissant, et c'est précisément parcequ'il était trop redoutable que personne n'en voulait pour maître.

Le Duc de franconie avait pour neveu le duc de Souabe ; il était maître par conséquent de la plus grande partie du cours du Rhin. Le Rhin c'était le cœur de l'allemagne au moyen âge ; car il y avait toute une Allemagne de ce côté ci du fleuve, la Lorraine, l'Alsace. Il n'en est plus de même aujourd'hui : mais alors la disposition du territoire ~~était telle~~. C'est sur le Rhin que se trouvent ces fameuses cathédrales antiques de la vieille Allemagne, Strasbourg, Cologne, et, au centre de l'empire germanique, la ronde cathédrale de Mayence, la seule église chrétienne qui soit ronde, la ronde et rouge cathédrale de Mayence, le vrai point central de l'empire germanique dont l'archevêque de Mayence est archichancelier. Cette cathédrale regarde tous les vents. Ceux qui ont le Rhin sont bien près dans l'histoire d'Allemagne d'avoir tout le reste. L'allemagne ne voulant plus d'empereurs faits par le Pape

-102 v

s'adressa à l'ancienne maison qu'elle avait repoussée et Conrad III fut proclamé.

La maison de Saxe ne fut se résignée à la soumission. Henri le superbe fut mis au ban de l'empire, et son fils Henri le lion ne conserva de ses vastes états, qui s'étendaient de la Toscane à la mer baltique, que le petit duché de Brunswick patrimoine originaire de ses pères. Henri le superbe mourut dépouillé. Son fils prolongea une lutte inutile où commencèrent les factions des Guelfes et des Gibelins, des Guelfes protecteurs de l'Eglise et des Gibelins partisans des empereurs.

Lorsque le duc de Souabe Frédéric I[er] succéda à son oncle Conrad, il voulut rendre la paix à l'empire. Ses grands projets sur l'Italie lui faisaient souhaiter de rétablir la paix à tout prix. Il rendit à Henri le lion la Saxe et la Bavière en détachant de la Bavière l'Autriche et de la Saxe le Brandebourg qui furent érigés en principautés indépendantes, et mis au rang de fiefs immédiats de l'empire. Cette fois il crut pouvoir s'occuper sans distraction de l'Italie. Il était sollicité par les exilés de Naples, par les premiers normands établis en Italie et qui en avaient été chassés par Robert Guiscard; il l'était encore par les citoyens de Lodi dont la ville avait été détruite par les milanais. D'un autre côté les

103r

Crémastes dont la ville avait de même été renversée pendant les guerres lombardes vinrent tous, des croix à la main, trouver Frédéric et le prièrent de passer en Italie afin d'y rétablir l'ordre et la justice. Il passa en Italie et il ordonna aux Milanais de faire droit aux réclamations des villes qu'ils avaient attaquées. Les Milanais n'eurent pas peur des armes de l'empereur : ils se préparèrent à lui résister. Toutefois ce ne fut pas eux que Frédéric attaqua d'abord, mais leur alliée la ville de Tortone. Il trouva des secours chez les habitans de Pavie, ennemis des Milanais. Le siège dura longtemps. On prétend que Frédéric eut la barbarie d'empoisonner les sources en y jetant des cadavres. Ce qui le rendait si cruel, c'est qu'il croyait fortement à son droit. Il était environné de jurisconsultes qui appliquaient à l'empire germanique les traditions du despotisme romain. Alors Werner fondait ces grandes écoles de jurisprudence qui depuis ont illustré Bologne et qui transplantées à Toulouse ont fait la gloire de la France après avoir fait celle de l'Italie.

De Tortone Frédéric marcha vers Rome. Les habitans dont les magistrats municipaux étaient contraires aux intérêts de l'empire lui envoyèrent une ambassade dont la harangue nous a été conservée. On lui faisait entendre qu'il avait été adopté par Rome, et qu'il ne lui



103 r°

convenait pas de battre sa mère. Il répondit que Rome n'était plus Rome, qu'elle avait obéi aux Othons, qu'elle devait obéir aussi à la maison de Hohenstaufen. Il marcha aussitôt sur Rome; mais il en trouva les portes fermées. Il se fit couronner dans un faubourg, mais pendant la cérémonie il fut attaqué. Il brula des eglises, mais la peste se répandit dans son armée. Il retourna presque seul en Allemagne.

Pendant l'absence de Frédéric eut lieu en Italie la plus singulière révolution. C'était l'époque où deux esprits d'une egale ardeur, Abeilard et St Bernard se partageaient l'Eglise. Ces deux hommes sont les deux premiers ecrivains en langue vulgaire que compte la France. L'Eglise etait donc partagée entre eux. St Bernard etait pour la lettre, Abeilard pour l'esprit. Ce dernier, bien different de son contemporain, donnait aux ecritures une interprétation large et facile; il etait porté à faire descendre la théologie à l'etat de philosophie. Son enseignement avait rempli le monde de sa gloire. Il sortit de son école deux ou trois papes et plus de cinquante cardinaux. Lorsqu'il se réfugia dans les domaines du comte de Champagne, ses disciples accoururent de Paris et de tous les lieux voisins, l'entourèrent malgré lui dans son désert, abattirent une forêt et bâtirent autour lui une ville de bois. L'enthousiasme

de cette époque pour la dialectique ne peut se comparer qu'à celui des Croisades. On courait à l'enseignement de la dialectique comme aux croisades. Abeilard était breton; remarquons-le bien. Dans la foule de ses disciples se trouvait un italien, un homme de l'Italie celtique, Arnaud de Brescia. Il se chargea d'appliquer la partie politique des enseignemens d'Abeilard. Il remit en honneur la politique classique. Il s'achemina d'abord vers la Suisse, s'arrêta à Zurich la première ville où plusieurs siècles après le protestantisme fut prêché par Zwingle, passa les Alpes, alla à Rome et s'y rendit maître par ses prédications : il créa des tribuns, des consuls, ressuscita en un mot l'ancienne république. Le Pape n'eut qu'à se cacher. L'empereur fut traité en Allemagne ; ce fut un nouveau motif pour lui de passer en Italie ; il y était d'ailleurs sollicité par le Pape qui implorait sa protection. Par suite de cette expédition le malheureux Arnaud chassé de Rome se réfugia chez un seigneur du voisinage qui le livra. Frédéric ~~II~~ ~~Barberousse~~ Barberousse le conduisit captif à Rome qu'il avait essayé de régénérer, et un matin un bûcher s'éleva près de la porte du peuple. Arnaud y fut brûlé et Frédéric eut la politique de s'éloigner (1154).

Rien ne semblait devoir arrêter Frédéric. Les jurisconsultes de Bologne avaient décidé d'après les mêmes traditions classiques qu'Arnaud de Brescia,

104r

mais dans un sens tout différent, que l'empereur était le maître absolu de l'Italie, qu'il pouvait imposer à toutes les villes des magistrats municipaux, des podestats. Ces fonctionnaires avaient le droit de rendre la justice et de la faire exécuter. Quelle terreur c'était dans une ville que d'avoir devant soi l'agent de l'Allemagne qui pouvait condamner aujourd'hui et exécuter demain! Les villes d'Italie étaient alors partagées en factions acharnées. Les Gibelins ~~abo~~ haïssaient les Guelfes: le podestat gibelin ne pouvait avoir rien de plus pressé que de frapper ses ennemis. Les villes lombardes se révoltèrent ayant Milan à leur tête, et Alexandre III se déclara le protecteur de la liberté italienne. Il permit de fonder au centre de la Lombardie une ville de son nom. Frédéric passa de nouveau en Italie, attaqua Milan et fut vainqueur dans une bataille où l'infanterie italienne montra pourtant un grand courage. Les Italiens avaient imaginé de rendre leur infanterie stable par un moyen très ancien: c'était de placer sur une espèce de chariot traîné par des bœufs un grand Christ et leur étendart national. On disait tous les matins la messe sur ce chariot. Il fallait que tous périe de perdre son drapeau et son Christ l'infanterie italienne se resserrât autour de ce chariot et repoussât l'ennemi à l'aide de ses longues lances

105r

C'était un moyen très adroit de prévenir la faute. Frédéric s'empara de Milan. Les habitans n'obtinrent grâce que par les prières de l'impératrice qui embrassa les genoux de ~~Frédéric~~ son époux. Le voilà tout puissant. Mais le Pape organise une nouvelle ligue en Italie contre l'empereur. Alexandrie résista et arrêta les Allemands. Ancone endura toutes les extrémités de la famine et fut le théâtre de plus d'un trait de dévouement et d'héroïsme. On cite entre autres une femme qui présenta son lait à un soldat expirant.

Au milieu de cette guerre acharnée Frédéric apprend qu'Henri le lion vient de se révolter derrière lui. Son orgueil est humilié : il faut qu'il demande une trêve ; elle est conclue à Venise en 1177. Il veut à tout prix se venger de Henri le lion. Il revient en Allemagne et le réduit à la condition d'un des plus pauvres gentilshommes en lui enlevant ses états. Il accable son ennemi ; mais il lui faut composer avec les Italiens. A Constance il confirme la trève de Venise. Le Pape est triomphant.

Frédéric Barberousse souffrit beaucoup de cette humiliation : il comprit que la puissance du glaive avait besoin de celle de l'esprit. Cet esprit il l'alla chercher à Jérusalem. Il croyait



y guiter assez d'autorité pour écraser ses ennemis à son retour. C'était en quelque sorte le pape qu'il allait combattre en Asie. Mais comme autrefois Alexandre il mourut en se baignant dans le Cydnus

Voilà les deux premiers actes de la grande querelle de l'empire et du sacerdoce.

1072

Al. Germain

Guerres de races et d'idées — Henri VI — Caractère italien des Normands de Sicile — Constance — Frédéric II — Innocent III — Othon — Bataille de Bouvines — Gibelins de Lombardie — Les Chrétiens et les Mahométans — Les Sarrasins en Italie — Idée de l'Allemagne où Frédéric veut introduire le droit romain — Irréligion de l'Italie — Grégoire IX. Ligue de Toscane — Tyrans — Pise — Captivité d'Enzio — Innocent IV — Concile de Lyon — Manfred — Charles d'Anjou — Corradino — Vêpres siciliennes — Marguerite de Saxe.

Nous nous étions proposé de présenter en une seule conférence le tableau de la longue querelle de l'empire et du sacerdoce. L'étendue du sujet ne nous l'ayant pas permis nous allons poursuivre aujourd'hui et completter ce que nous n'avons pu terminer précédemment.

Dans la première partie de l'époque qui nous occupe nous avons vu la lutte de l'Allemagne et de l'Italie : c'est une guerre d'idées autant que de races, comme celle du sacerdoce et de l'empire. Plus le monde avance vers les temps modernes, plus les guerres de race deviennent rares. Dans cette dernière période ce n'est plus une guerre de race : le monde a

marché ; c'est une guerre d'idées. L'adversaire des Papes, l'empereur Frédéric II est italien : c'est un homme aussi ennemi du génie allemand que pouvait l'être le Pape lui même. Examinons ce que c'est que cet empereur et reprenons les faits d'un peu plus loin.

Frédéric Barberousse rappelé en Allemagne par la défection de Henri le lion avait été obligé de s'humilier. Henri dépouillé de ses états n'obtint que les biens allodiaux de sa maison, c'est à dire presque rien, les petits pays de Brunswick et de Luneboug. Ce fut alors que Frédéric alla signer à Constance la paix jurée depuis longtemps (1180) dès lors il ne pouvait se rajeunir que par une croisade ; il lui fallait le baptême du Jourdain. Il partit, fut vainqueur et mourut.

Frédéric à peine mort, Henri le lion accourt d'Angleterre ; mais tout le monde ayant partagé ses dépouilles, personne ne se souciait de les lui rendre. On élut donc le fils de Frédéric, Henri VI qui voulut enlever à son ennemi jusqu'à ses domaines allodiaux. Henri VI, ~~est~~ l'un des plus grands poëtes et des plus sanguinaires tyrans de l'époque, avait épousé la dernière héritière de la glorieuse race des Normands de Sicile, Constance, sœur du dernier roi, le bâtard Tancrède.

Ces rois normands de Sicile étaient de vrais italiens. A la cour de Sicile on parlait non l'italien qui n'existait pas encore, mais le provençal. Voilà donc en Sicile

109r

un singulier mélange. D'abord le fonds est grec; puis après les peuples du midi viennent les Arabes en assez grand nombre; ensuite les Normands qui ne parlent pas les langues du Nord de la France, mais le provençal, ce qui atteste la présence des Provençaux. La Sicile dont l'Etna est le centre de l'ancien monde est donc un abrégé de cet ancien monde. Tout ce mélange produit un italianisme barbare d'où devait sortir la langue italienne, celle du Dante.

Constance était une princesse italienne: sa naissance, son education, toute son histoire le prouve. Elle était même tellement italienne qu'obligée d'épouser le fils d'un empereur barbare, le fils d'un Tedesco (c'est-à-dire un allemand), elle n'aima jamais son epoux. On ajoute qu'elle avait pour amant en Sicile le comte Jordano auquel, dit-on, elle avait promis sa main à condition qu'il défendrait sa patrie contre les Allemands. Mais l'Allemagne et surtout la maison de Souabe était si puissante alors que Henri VI conquit la Sicile malgré sa femme, malgré le comte Jordano, fit couler des torrents de sang et ordonna des supplices atroces; sa femme n'ayant pu lui soustraire son héritage imagina de l'empoisonner. Henri VI était aussi bouillant, aussi impétueux que son père, et les humiliations de Frédéric avaient aigri son ame. C'est du moins la manière la plus vraisemblable d'expliquer les cruautés de ce prince qui a laissé des vers fort



108v

tendres et fort mélancoliques. Les troubadours, les
meresingers étaient à la fois des guerriers farouches et
quelquefois des soupirans un peu ridicules.

Henri VI laissait un fils presqu'au berceau
ce fut le grand Frédéric II (1197).

Grégoire VII, Innocent III, Innocent IV, ces
profonds politiques, sont l'idéal de la race italienne, et
en face se trouvent ces grands et magnanimes empereurs
de la maison de Souabe, qui sont aussi l'idéal de leur
race. Le génie, rare partout, l'est davantage encore parmi
les têtes couronnées. L'élection fit arriver sur le trône
pontifical plus d'hommes de génie que sur aucun trône.
Mais il est plus extraordinaire que parmi les princes héré-
ditaires il se soit trouvé un homme de génie. Frédéric
II est cet homme là. Entre les figures héroïques du moyen
age c'est une de celles qui plaisent le plus à notre manière
de voir habituelle. Nous considérons le clergé comme féo-
dal: et, à toute époque, la résistance au clergé nous
paraît une lutte de la liberté contre la servitude. L'au-
dace de Frédéric nous plaît. Il y a dans cet homme quel-
que chose de titanique, de byronien.

Le règne de Frédéric II remplit la première
moitié du XIIIe siècle. Élevé par sa mère Constance
à la cour de Sicile, au milieu de la civilisation pro-
vençale, normande, arabe, italienne, il connaissait tout
excepté l'allemagne dont le nom n'était prononcé qu'avec
honneur à la cour de sa mère. De plus il eut pour tuteur
Innocent III : sous beaucoup de rapports c'était donc un
italien.

Le Pape Innocent III fut un des plus grands génies de l'Eglise. C'est en 1200 que la puissance des Papes est à son plus haut degré : ce fut Innocent III qui fonda l'inquisition avec les Dominicains et qui écrasa les Albigeois. Dans ~~cette~~ croisade contre les Albigeois le Pape conquit par les armes de Simon de Montfort la plus belle partie de la France qui fut un instant vassale du St Siège. Nous avons encore les bulles d'Innocent III qui par leur dignité sont un des plus beaux monuments du moyen age où le Pape représentait l'unité chrétienne, où tout reconnaissait sa puissance. A sa voix les rois de Castille et d'Aragon déposaient les armes, et sur son ordre Philippe Auguste répudiait sa femme. Innocent III qui fut élu pape à 37 ans (1198) avait été auparavant un baron italien et un homme de guerre. Avant d'être maître de la chrétienté il voulut l'être dans Rome. Dès ses premières actions on sentit bien une main séculière. Il obligea le préfet de Rome, officier de l'empereur, à lui prêter hommage et il limita l'autorité des Sénateurs. Son pupille Frédéric II l'avait en horreur. Innocent III commença par le dépouiller de ce que le St Siège pouvait réclamer sur lui, puis il s'en servit dans les querelles d'Allemagne. Après la mort de Henri VI, son frère Philippe de Souabe avait prétendu à l'empire. Mais la puissance de la maison de Souabe effrayait tout le monde. Alors s'éleva du nord de l'Allemagne l'opposition accoutumée.



On savait à peine en Allemagne s'il existait du côté de Naples un fils de Henri VI. On ne pouvait pas songer à l'élire. Henri en avait pourtant obtenu la promesse; mais après sa mort on ne s'en souvint plus. Le duc de Souabe, Philippe, et le fils du malheureux Henri le lion se disputèrent la couronne. L'Europe entière se divisa. Philippe auguste fut pour le duc de Souabe, Richard coeur de lion pour Othon de Brunswick. Philippe eut pour lui presque toute l'Allemagne; Othon n'avait guère que les deux peuples étrangers, les Danois et les Bohémiens. Déjà Othon allait être réduit à ses états de Brunswick lorsque Philippe fut assassiné par une vengeance particulière. Othon n'avait pas excité le crime, mais il en profita. Il tenait aux Guelfes; et ayant épousé une fille de Philippe il se trouva ainsi à la fois Guelfe et Gibelin. Le Pape espérait beaucoup d'Othon qui s'était toujours montré favorable à l'Église. Il passa en Italie. Mais il s'agissait de savoir pour qui il se déciderait. A chaque ville où il passait, on lui disait: Êtes vous Guelfe ou Gibelin? Il avait promis au Pape de lui faire restituer les biens allodiaux de la comtesse Mathilde, biens situés surtout en Toscane, mais l'élu des Guelfes était devenu Gibelin dès qu'il s'était vu seul empereur: il refusa de remettre au St Siège les biens qu'il avait promis. Dès lors il fut poursuivi comme l'avait ~~été~~ Frédéric Barberousse. Il essaya de se soutenir par l'alliance de Jean-sans-terre, tandis que Philippe auguste se soumettait à l'Église.

110a

Innocent III voyait ainsi toutes ses combinaisons politiques annulées. Il avait opposé à Othon le fils de Constance. C'est ici la tache politique de ce pontife. Il imagina de faire empereur le roi de Naples, se plaçant ainsi dans la position que les Papes ont toujours redoutée. Mais comment se défier du fils de Constance, qui avait tant de motifs de haïr l'Allemagne? comment se défier de son pupille, dont la mère était si italienne, si patriote, si amie des Papes? Tout cela rassurait. Othon envahit les états de Frédéric II, traverse l'Italie; mais il en est bientot chassé. Frédéric à son tour pénètre en Allemagne et se fait couronner roi des Romains à Aix-la-Chapelle: il paraît sur le Rhin, et tous les états ecclésiastiques qui se trouvent de ce côté se déclarent pour lui parcequ'ils sont tous Guelfes ou amis des Guelfes.

Othon fort inquiet fit ce qu'on attribue à Philippe Auguste. Il assemble une diète et déclare qu'il veut déposer l'autorité. Mais on acceptait: la comédie réussit fort mal. Il reprit les armes avec peu de succès; tout le monde l'abandonna. Toutefois il lui restait des compagnons, une armée. Ce fut alors qu'il fit de concert avec Jean III cette invasion en France, qui aboutit à la bataille de Bouvines. Frédéric II était couronné; mais il se souvint aussitot qu'il était de la maison de Souabe: c'était une fatalité. A cette époque dès qu'un ami des Papes devenait empereur, il fallait qu'il se déclarât bientot leur ennemi. "Helas! j'ai perdu un



110r

ami et je ne gagne pas un pape", disait Frédéric II en apprenant l'élection d'Innocent IV, un de ses amis les plus chers.

Sur ces entrefaites Innocent III mourut triomphant, sans se douter qu'il avait ébranlé le St Siège. Pendant la minorité de son pupille la Lombardie avait été fort agitée. Le passage continuel des empereurs avait donné naissance à des maisons gibelines, au premier rang est la maison de Romano ou les Ecelini à Vérone, et surtout Ecelino III le féroce; les Guenicelli à Trévise et Padoue, à Vicence, à Parme il y a des tyrans; à Milan, Plaisance, Bologne des républiques au moins pendant quelque temps encore. Le camp principal des Gibelins est vers Trévise et Vérone; les chefs des Guelfes sont cette maison d'Est de Ferrare qui n'a pas une très bonne renommée dans l'histoire (Le duc actuel de Modène, François IV, est gendre du dernier prince de cette maison). Alors il y a en Italie un monde de petits états qui ont de la vie comme des royaumes. Chaque ville a des historiens en foule, une littérature à part. Aujourd'hui encore il faudrait des villes pour contenir tout ce qui nous reste de la législation de ces états. M. Forti de Florence a fait un travail sur ce sujet. On peut se faire une idée de son immensité par l'ouvrage gigantesque de Giannone, Instituzione del regno di Napoli.

Du temps de Frédéric II, génie bien dangereux alors, l'ancien esprit de la chrétienté envers l'Orient s'était altéré. À force d'y aller on s'était aperçu

111r

que les Mahométans étaient aussi et même plus instruits que les chrétiens sous plusieurs rapports. Les géomètres, les médecins arabes étaient renommés; souvent on trouvait aux arabes la dignité de chevalier chrétien, et Saladin semblait supérieur à l'empereur d'Allemagne Henri VI qui tendit un piège au roi Richard. Si on compare ensuite le ton de Raymond d'Agilles avec celui de Guillaume de Tyr qui ne vient que cent ans après on verra la différence. Dans le premier les arabes nous apparaissent comme des sauvages; mais dans le second ils ne sont plus ainsi traités avec une haine aveugle. Les templiers de la terre sainte avaient subi davantage l'influence arabe et s'étaient aperçu que dans ces contrées il y avait des corporations semblables à la leur; par exemple celle du vieux de la montagne qui avait, comme celle des templiers, une toile de mysticisme (Voy. Hammer).

De tout cela il était résulté que beaucoup de gens se sentaient attirés vers les Sarrasins et balançaient entre les deux religions; parmi eux se trouvait Frédéric. On lui attribua un livre célèbre au moyen age, ayant pour titre De tribus impostoribus qui eussent été Moyse, Jesus-Christ et Mahomet. On a beaucoup écrit et parlé sur ce livre que personne n'a jamais vu et qui n'a peut être jamais existé.

Cependant que fait l'élu du St Siège? Lorsque tous les Chrétiens vont à Jerusalem, lui il fait venir les Musulmans : c'est tout le contraire des croisa-

des. Au XVe siècle établir les Sarasins en Italie! Ils étaient dangereux en Sicile; mais en Italie ils pouvaient devenir d'excellens soldats pour l'empereur; car sur eux les excommunications seraient sans effet. Il établit des colonies de Sarasins à Nocera et à Luceria. Ces guerriers se montrèrent les derniers fidèles à Frédéric II, et quand sa famille eut été abandonnée de l'Europe entière, ils combattirent encore. Ainsi Frédéric II joua un double rôle; voilà ce qui explique l'acharnement avec lequel il fut poursuivi. Car en 1235 il déclara aux états de l'Allemagne qu'il avait pris la croix, et qu'obligé de quitter son pays, il allait exiger de tous les princes allemands le serment de cesser leurs violences ordinaires, de ne plus faire battre de fausse monnaie, ni extorquer des péages injustes, etc. Pour se faire une idée de l'Allemagne à cette époque, il suffit de voir sur le Rhin tous ces chateaux qui ont vraiment l'air déterminé à ne pas laisser passer les gens. Il y en a qui descendent dans le Rhin; d'autres sont situés tout à travers de l'eau comme pour ne laisser passer aucun bateau (le Pfalz appartenait sans doute aux électeurs palatins). Tous ces chateaux ont un air significatif: ils semblent regarder le fleuve d'un air avide. Le Rappertsbourg avance même une immense arcade au dessus des eaux, comme un bras étendu pour saisir sa proie. Le Rhin est le plus beau fleuve du monde. Que dirai-je de plus? Il regnait sur le Rhin, disent les Niebelungen.

11[illegible]

C'était beaucoup d'avoir obtenu un serment tel que Frédéric le demandait. Il ne fut pas gardé ; et pourtant il gêna la conscience de quelques uns. Il autorisa l'empereur à frapper les uns après les autres tous les princes de l'empire qui lui faisaient ombrage, sous prétexte de violation de serment. Ses possessions d'Italie appuyaient son sceptre impérial. Ainsi il avait une arme à deux tranchants : il exigeait la paix publique en Allemagne ; en Italie il avait les Sarasins. Voilà ce qui le rendit odieux, c'est qu'il fut un italien pour les allemands chez lesquels il voulut substituer le droit romain au vieux droit germanique, et qu'il parut un arabe aux yeux des Italiens, avec sa garde sarasine. Voilà ce qui rendit l'horreur de son siècle ce prince le plus grand esprit de son temps. C'était un poète distingué, et il écrivait en provençal.

Le Pape éclata bientôt contre l'ami des Sarasins ; et l'allemagne se souleva contre l'empereur italien qui voulait établir le droit romain. On ne se figure pas l'horreur qu'inspirait aux Allemands ce droit romain. Ce droit c'est celui de Théodose, de Justinien ; c'est celui d'une époque de despotisme. Le caractère de ce droit est d'effacer les distinctions aristocratiques et d'élever le pouvoir royal : c'est l'égalité sous un maître. L'allemagne était tout le contraire : c'était l'inégalité dans l'absence d'un maître, la féodalité. En outre, dans les tortures, dans les

procédures secrètes, dans l'administration impériale sous Théodose, il y avait un esprit de servilisme et d'immoralité qui choquait l'honneur et la rude franchise des hommes du nord.

Les Allemands donnent le nom de Welches aux populations celtiques et latines, et cette appellation est profondément vraie. Il faut voir avec quelle horreur ils parlent des Welches (surtout les français et les Italiens) et de l'immoralité du midi. Eh bien, Frédéric II voulut établir ce servilisme en Allemagne : il avait partout entouré de légistes, substituant leur plume à la longue et large épée féodale. Une chose fut alors révélée au monde : c'est l'extrême irréligion de l'Italie.

On est porté à croire que le pays où il y a le plus d'églises est aussi le plus religieux. Non : cet amour de l'art qui fait chercher aux Italiens un culte pompeux et la poésie du sentiment religieux, tout cela n'est pas la religion. Il en était de même chez les anciens Romains : la religion de Rome, l'Italie religieuse font sourire. Le génie de l'Italie est très positif ; elle a un grand sentiment poétique qui s'exprime par l'harmonie : la religion pour les Italiens est une poésie. De tout temps ils ont chéri les formes extérieures. Frédéric II, le véritable italien est le premier qui fit alliance avec les Sarasins.

Lorsqu'Innocent III donna la couronne à Frédéric II, ce fut à deux conditions. Il devait rendre les biens allodiaux de Mathilde, et plus tard il y fut obligé : en second lieu il devait prendre la croix, c'est à dire ne jamais

113 r

résider dans son royaume que, suivant Raumer, il devait céder à son fils. Une croisade offrait de grandes chances aux Papes. Frédéric Barberousse y était mort ; Richard y avait été fait prisonnier. Frédéric II jura tout ce qu'on voulut ; mais son plan bien déterminé était de ne jamais partir. Le Pape voulait l'arracher à l'Allemagne pour profiter de son absence ; mais tantôt les vents étaient contraires, tantôt la peste était dans les ports. Frédéric II avait d'ailleurs sa croisade en Italie ; il lui était venu l'idée toute simple de réunir tout ce qui lui manquait pour dominer sans interruption de la Sicile à la Souabe.

Cependant Grégoire IX excommunie Frédéric, comme croisé parjure, jusqu'à trois fois. Alors l'empereur est si menacé par les défections qu'il part ; mais ce n'était pas pour conquérir Jérusalem, c'était pour l'acheter. Il avait fait un traité avec le sultan : il lui avait fait dire qu'il ne se souciait pas de la terre sainte, mais que des raisons politiques l'obligeaient de faire un voyage à Jérusalem ; que des avantages commerciaux pouvaient être accordés à l'Égypte en échange de son entrée dans cette ville ; que Jérusalem n'était pas importante ; qu'il ne demandait pas de ports. Le Sultan fut si content de son impiété qu'il lui livra Jérusalem par un traité. Mais si on n'était plus assez chrétien pour aller à la croisade, on l'était encore assez pour s'indigner contre l'empereur qui avait marchandé le tombeau de J. C. Il ne se trouva pas un prêtre qui voulut le couronner à Jérusalem, de sorte qu'il fut obligé de se couronner de ses propres mains. Pendant ce temps là

113 v.

on faisait contre lui une véritable croisade. A son retour il trouva le royaume de Naples donné par le Pape à son beau-père Jean de Brienne. Ce Jean de Brienne était un cadet de la maison de Courtenay, qui successivement roi de Jérusalem, empereur d'Orient, roi des deux Siciles, presque maître de l'Egypte ne réussit jamais à rien garder. Ville-Hardouin raconte que les croisés de la quatrième croisade rencontrèrent sur un vaisseau un seigneur qui passait la mer; c'était Jean de Brienne qui cherchait un trône. Rien ne ressemble plus à tous ces romans de chevalerie dont le héros finit en acceptant l'empire de Trébizonde. Il mourut à l'âge de 80 ans, toujours combattant et sur le point d'être roi. Frédéric II le chassa et reprit Naples. Mais le nord de l'Italie devait l'occuper.

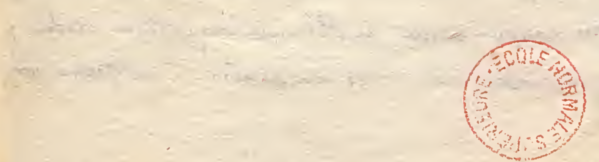
Innocent III avant de mourir voyait que la Lombardie tendait de plus en plus au Gibelinisme et échappait ainsi à l'influence du saint siège, que bientôt elle ne lui suffirait plus de rempart contre l'Allemagne. Il avait donc formé une seconde barrière, la ligue de Toscane, ligue guelfe dont Florence était ordinairement la tête.

La Toscane n'est pas un pays d'énergie, du moins quant à Florence et Sienne; car Pérouse est très énergique, même féroce et barbare. Pistoia est très sanguinaire: nulle part il n'y eut plus d'assassinats que dans la guerre des blancs et des noirs (Les Guelfes avaient la couleur ecclésiastique, le noir, et les Gibelins le blanc par opposition.). Arezzo est très belliqueuse. Quant à Sienne, le Dante nous dit: "quelle est la mobilité des gens de Sienne! Les français eux mêmes ne vont pas jusque là". En Toscane, Pisa était gibe-

114r

Pise et Lucques aussi le plus souvent. Florence était guelfe ; Sienne alternait. Le Pape eut la merveilleuse adresse de réunir ces quatre ennemies acharnées. C'est chez le Dante qu'il faut voir comment les deux grands partis qui divisent l'Italie sont caractérisés (il faut lire surtout le touchant épisode de Farinata des Uberti qui empêcha Florence d'être détruite, comme l'avaient décidé les autres généraux gibelins). Les Gibelins furent chassés de Florence ; les Guelfes s'en rendirent maîtres, et la plupart des villes de Toscane se rangèrent de ce côté.

Frédéric II avait établi des tyrans dans un grand nombre de villes. Déjà nous avons vu les podestats établis par Frédéric Barberousse. Presque partout Innocent III chassa les podestats nommés par le peuple ou par l'empereur, et les remplaça par des podestats pontificaux. Mais les plaines de la Lombardie la rendaient très favorable à la cavalerie ; ce devait donc être un pays féodal. C'était le contraire dans les âpres collines de la Toscane. Les nobles eurent le dessus à Pavie et à Vérone : l'empereur y imposa des tyrans qui ordinairement étaient choisis parmi les nobles opprimés par les Guelfes. Qu'était-ce qu'un tyran de l'Italie au moyen âge ? C'était des gentilshommes du voisinage qui arrivaient à la ville à la tête de leur cavalerie. Toujours prêt d'être jeté en prison ou assassiné, un tyran ne régnait que par la terreur. De plus les villes voisines étaient ennemies : il fallait une tension de pouvoir extraordinaire pour se maintenir, et il était besoin de frapper



d'une manière sanglante. La première résistance devait être terrible. Bientôt la mort ne suffisait plus pour arrêter les ennemis du tyran : il fallait employer des tortures et des supplices effroyables. Ainsi un Galeas ~~Jean~~ Visconti allait à la chasse aux hommes avec des chiens dans les rues de Milan. On voit un autre tyran nourrir ses prisonniers d'excrémens humains jusqu'à ce qu'ils en meurent. Dans ce siècle de féodalité, le plus cruel de ces tyrans fut un des partisans de Frédéric II : c'était Eccelino de Romano, surnommé le féroce. Nous ignorons à quelles violences Frédéric se livra ; mais le Dante en parlant du plomb bouillant que dans l'enfer on jette sur les damnés, a ajouté que Frédéric II n'en jetait pas de plus bouillant sur ses ennemis.

Toutefois si on examine le résultat, on trouvera que ces tyrans ont rendu à l'Italie un grand service : c'est d'y avoir établi une parfaite égalité en nivelant le pays sous un poids énorme. D'une autre part l'Église en faisait tout autant ; car l'Église méprisant la naissance, méprisant la richesse est radicale de sa nature. Voilà ce qui a si bien nivelé l'Italie, ce qui fait qu'elle ressemble tant à la France, le pays où il y a le moins d'aristocratie. Quelquefois même ces tyrans italiens étaient de très-grands hommes. Castruccio Castracani fut de ce nombre : on voit de lui au Campo-Santo de Pise une magnifique statue ; puissante figure, vrai cœur de lion. Les Sforza non

115r

ples n'étaient pas des hommes ordinaires. François Sforza, fils d'un paysan, puis soldat, puis capitaine, puis général, puis connétable du royaume de Naples, devint lui même duc de Milan, c'est à dire le plus riche souverain du siècle. Le paysan de Sforza ne savait pas s'il serait soldat ou paysan. Il se dit : "si mon baton touche cet arbre voisin, je serai soldat ; s'il ne touche pas, je ne le serai pas". Il lança son bâton : il toucha. Peut être avait il choisi l'arbre fort gros et fort rapproché.

Maitre de l'Allemagne et de l'Italie le grand Frédéric se trouvait environné de haines. On lui suscite un rival dans le landgrave de Thuringe, Henri Raspon : il en vint à bout. Alors il commence à être frappé de l'arme dont Henri IV avait été tué, la lance de Judas. On lui suscite des ennemis jusque dans sa famille, jusque dans ses serviteurs. Son beau-père s'était déclaré contre lui ; son fils va en faire autant, son fils Henri, celui qu'il a fait nommer roi des Romains - Mais le rebelle ne trouva personne pour lui dans l'empire : son chancelier qui possédait ~~toute~~ sa confiance se déclara aussi contre lui. Peu à peu il voyait que tout le monde l'abandonnait, et qu'il allait se trouver en Europe comme les petits tyrans des villes d'Italie : son ame devait être exaspérée. Mais on commençait à s'indigner de l'acharnement du Pape. Frédéric fort de cette indignation passe d'Italie en

Allemagne sans armée, fait son fils prisonnier à Worms et l'envoie dans la Pouille où il mourut. L'Allemagne alors était tranquille, Naples tranquille : Frédéric semblait avoir résolu le grand problème ; mais il n'avait pas la Lombardie, et la ligue lombarde se fortifiait tous les jours. Il fallait que l'empereur commençat la guerre. Il pénétra dans l'état de Brescia, annonce qu'il prendra ses quartiers d'hiver à Cremone, ce qu'il fit en effet. Il rencontra ensuite à Cortenuova les Milanais qui hésitent à l'attaquer : le nom d'empereur en imposait encore beaucoup. Frédéric attaqua : le combat fut très sanglant, et la Caroccio, vaillamment défendu par les compagnies de la mort, resta au pouvoir des impériaux. Le coup frappa la ligue au point de la réduire à quatre cités : Milan, Brescia, Plaisance et Modène.

Voici à ce sujet une idée des principales villes lombardes. Milan est une grande, puissante, riche ville, où on aime la vie et le plaisir : c'est un pays qui a quelque chose de la Flandre joint à la beauté de l'Italie. A Brescia on est beaucoup plus énergique, plus vif. Bologne est de toutes ces villes la plus distinguée : elle a l'énergie intellectuelle au plus haut degré. C'est là que le Dante plaçait le centre de la langue et du génie italien : c'est fort remarquable de la part d'un Florentin : Bologne n'a pas de monumens, parcequ'elle ne possède ni marbres ni pierres : pourtant Bologne a sa tour penchée, comme Pise :

Les quatre villes qui restaient liguées demandèrent à capituler : mais Frédéric exigea qu'elles se rendissent à discrétion. Il fallut assiéger Brescia dont le siège dura sans succès soixante-huit jours. Venise et Gênes accédèrent à la ligue. L'empereur venait de conquérir un troisième royaume, et partout il imposa des podestats. Alors Pise, aujourd'hui si déserte et si silencieuse, couvrait la Méditerranée de ses flottes ; ce qui est d'autant plus étonnant que c'est une ville sans ports, une ville éloignée de la mer. Elle disputait aux Génois et aux Vénitiens entre autres possessions l'île de Sardaigne conquise par elle sur les Arabes. Il y avait eu entre elle et les Arabes des guerres héroïques. Une fois les Sarrasins surprirent un faubourg : on vit une femme, Cinzica de Sismondi, traverser toute l'armée ennemie au péril de sa vie pour venir avertir la ville. Il existe encore une statue informe que ses concitoyens lui élevèrent (vers 1000).

Frédéric II après sa victoire fit alliance avec Pise qui lui ouvrit la Sardaigne. Un de ses fils, Enzio, celui qui lui ressemblait le plus, épousa la fille d'un pisan qui lui donna en dot la Sardaigne. Cependant la cause de Frédéric s'affaiblissait toujours. Son fils et son lieutenant ayant risqué une bataille contre Bologne et les confédérés d'Italie, les nombreux canaux du pays qui arrêtaient la cavalerie allemande donnèrent l'avantage aux Italiens. Enzio, malgré sa valeur, fut fait prisonnier par les Bolonais qui ne voulurent jamais le rendre ; et, pour mieux prouver leur intention, ils lui bâtirent un palais qui

116v

lui servit de prison et qui existe encore à Bologne. C'est une captivité comme celle du prisonnier de Ste Hélène. On sait que Napoléon se plaignant de n'avoir aucun arbre qui put lui procurer de l'ombre, on lui répondit : "On en plantera". De même Enzio, cette figure si belle, si héroïque, prisonnier si jeune, resta vingt ou trente ans renfermé. Il vécut et mourut ainsi : on ajoute même qu'il aima et se maria dans sa prison. Sa captivité fut un coup bien terrible et bien douloureux pour son père.

De la Toscane Frédéric II marcha sur Rome; le Pape arma pour se défendre. Mais Frédéric n'avait pas des forces suffisantes pour s'en emparer. Le Pape lui faisait en outre une guerre avantageuse par les armes spirituelles. Il ordonna un concile à Rome : la seule difficulté était de pouvoir y arriver. Les Pisans, maîtres de la mer, faisaient prisonniers au passage tous les prélats français. Le concile manqua. Bientôt Grégoire mourut (1241) et après sa mort le siège pontifical resta deux ans vacant. Frédéric était assez fort pour empêcher l'élection, mais non pour faire un Pape. Enfin on élut un ami intime de l'empereur, un noble genois (ce mot désigne un homme d'esprit et de courage; il n'y a pas de population plus distinguée que celle de Gênes); c'était un grand seigneur de la maison des Fieschi, qui prit le nom d'Innocent IV. D'ami de l'empereur il devint tout à coup son mortel ennemi. C'était beaucoup pour un Pape d'être genois; il pouvait, au moyen des flottes de sa patrie, aller de Rome

en France. La France, rivale de l'empire, était le plus sûr asile d'un Pape. A Lyon se tint un concile sous la protection de St Louis. Lyon était une ville impériale; mais la seule influence supérieure qui s'exerçât sur elle était celle de la France. Le Pape dans ce concile exposa les malheurs de la chrétienté: l'apparition des Mongols, des Kharismiens; l'empire latin tombant en pièces. L'auteur de tous ces maux c'était Frédéric II. Celui-ci avait envoyé au concile deux ambassadeurs, le fameux chancelier Pierre Desvignes et Thadéo de Suessa. Un seul d'entr'eux osa défendre l'empereur. Mais P. Desvignes, l'ami le plus cher de Frédéric, ne dit pas un mot, ce qui fut un premier indice de trahison; il fut bientot soupçonné d'une plus grande perfidie. Quelque temps après Frédéric étant malade son chancelier lui apporta un breuvage. L'empereur qui avait des soupçons voulut obliger le médecin de le boire; mais celui-ci le renversa, et on en fit avaler quelques gouttes à un animal qui expira. P. Desvignes semblait coupable: il fut emprisonné, et on lui fit son procès; mais craignant d'être condamné il se brisa la tête contre les murailles et se tua. Le Dante a voulu le disculper dans de mauvais vers.

La sentence d'excommunication fut prononcée avec la plus grande solennité, dans tout le sombre appareil de cette cérémonie. Le Pape déclara Frédéric II déchu de l'empire. A cette nouvelle celui-ci se fit apporter la cassette qui renfermait les ornemens impériaux et s'écria: "on ne me l'arrachera pas". On prétend que St

Louis interposa en vain sa médiation pour le maintien de la paix. Les rois de France suivaient ordinairement une politique toute contraire. Cependant l'excommunication fit un grand effet : les riches évêchés de l'Allemagne se virent obligés de faire défection : c'était une perte immense. D'ailleurs l'archevêque de Mayence était archichancelier, celui de Cologne chancelier. Un empire à qui manquaient de tels dignitaires était certainement bien affaibli. Enfin l'empire quand le Rhin lui manque est bien malade. La ligue allemande, comme nous l'avons vu, prit pour empereur Henri Raspon, landgrave de Thuringe, que Frédéric avait nommé son lieutenant dans l'empire et auquel il avait accordé sa confiance. Henri forma le siège de Francfort, et s'en rendit maître ; mais ensuite il échoua en Souabe et mourut. La Thuringe qui avait joué un rôle jusqu'ici fut démembrée et réduite à rien. On suscita à Frédéric un antirival dans Guillaume de Hollande. Il y avait une grande politique à faire intervenir a nouveau côté de l'allemagne. Le nord et les Welfs étaient usés, fatigués. Guillaume epousa une fille d'Othon de Brunswick.

Cependant Frédéric est aux abois ; tous ses amis se tournent contre lui : son ame est vaincue. Il offre au Pape de quitter Naples, de remettre la couronne impériale à son fils Conrad et de passer le reste de ses jours en Palestine. Le Pape refusa de l'absoudre. Il lui fallut combattre jusqu'à la mort.

118 r

Les Parmesans rasèrent la ville de Victoria bâtie en Lombardie comme un trophée de ses victoires. Enfin en 1250, un an après son fils Enzio, Frédéric II mourut dans le découragement et le désespoir.

Mais la querelle n'était pas terminée, tant qu'il restait un membre de cette famille, un rejeton de viperino semine Frederici, suivant l'expression d'une bulle d'Innocent IV. On suscita à Conrad IV un adversaire de l'allemagne du Nord, Guillaume de Hollande, qui est tué dans une bataille contre les frisons. Conrad IV meurt au milieu de ses succès, laissant en Italie un fils au berceau et un frère, le bâtard Manfred, qui, dit-on, ressemblait à son père par le courage et l'impiété. Attendre que le fils de Conrad, encore petit enfant, Corradino, comme disaient les Italiens, vînt prendre possession de la couronne, c'était chose impossible. Manfred s'empara du royaume de Naples qu'il conserva ainsi à la maison de Souabe, tandis qu'elle l'aurait perdu infailliblement si on avait attendu la majorité de Corradino.

Cependant Innocent IV s'était adressé aux princes chrétiens pour exterminer la maison de Souabe. Alors la maison de France était devenue la plus puissante par les confiscations de Philippe Auguste sur Jean sans terre et par la ruine

118v

des royaumes du midi de la france. Le Pape offrit la couronne au roi de france, St Louis; son frère, Charles d'Anjou, accepta. Il avait epousé Béatrix dont trois soeurs etaient reines de france, d'Angleterre et d'Allemagne. La quatrième, Beatrix, poussa son mari à accepter le trône de Naples. Charles d'Anjou etait aussi noir d'ame que de corps, dit Villani. St Louis avait déjà quelque chose d'espagnol; sa mère, comme on sait, etait Blanche de Castille. Mais Villani nous represente son frère comme tout à fait espagnol de caractère et même d'extérieur. Charles d'Anjou assemble une armée qui passe les Alpes; il combat Manfred à Grandella et est vainqueur. Ce fut un conseil déloyal qui lui donna la victoire. Les chevaliers allemands etaient tous bardés de fer, et un cavalier démonté etait un homme perdu à cette epoque où les armes etaient lourdes et pesantes. Un vieux chevalier provençal conseilla à Charles de donner l'ordre de frapper les chevaux, ce qui en chevalerie etait une infamie. Dans cette bataille Manfred fut tué. Comme il mettait son casque en tête, dit M. Sismondi, un aigle d'argent qui en faisait le cimier tomba sur l'arçon de son cheval

119 r

« Hoc est signum Dei, dit-il à ses barons ; j'a-
« vais attaché mon cimier de mes propres mains, ce
« n'est pas le hasard qui le détache ». Il fut
tué par un français qui ne le connaissait pas :
c'était le vendredi 26 février 1266. Manfred avait
offert des conditions ; mais Charles répondit en
français : « Allez, et dites au Sultan de Nocéra
« que je ne veux autre que bataille, et que ce
« jourd'hui je mettrai lui en enfer, ou il me
« mettra en paradis (Villani) ». On voit que
Charles se souvenait que Manfred était fils
de Frédéric II. Il paraît que l'armée de Charles
admirait Manfred : car le vainqueur ayant défen-
du de l'inhumer, chaque soldat de l'armée
de Charles d'Anjou apporta une pierre sur le
cadavre et lui éleva ainsi un mausolée.

Les Provençaux furent maîtres de
l'Italie. Il restait un allemand, un petit fils de
Frédéric II, Conradino. Le jeune duc de Souabe
est encouragé par les amis de son père à tenter la
conquête du patrimoine de Frédéric II. Il emmena
dans cette expédition son ami le duc d'Autriche
qui n'avait que quinze ans comme lui et pénétra
jusqu'au royaume de Naples. Il y eut un combat
dans la plaine de Tagliacozzo où les allemands

119v

attribuèrent encore leur défaite à la félonie de Charles d'Anjou. Il plaça en avant ses troupes italiennes; et quand il vit que les Allemands après les avoir battues se dispersaient pour les poursuivre, il s'avança avec sa gendarmerie provençale qui tua les Allemands à loisir quand ils se croyaient vainqueurs. Corradino fut pris avec le duc d'Autriche, et une commission fut nommée par Charles pour le juger: un seul juge conclut à la mort, et un seul voulut lire la sentence qui indigna tellement les spectateurs que Robert de Flandres, le propre gendre de Charles d'Anjou qui était présent avec ~~toute~~ sa cour, s'élança sur l'échaffaut et tua le juge inique, en disant: « Il ne t'appartient pas, « misérable, de condamner à mort si noble et si « gentil seigneur ». L'exécution n'en eut pas moins lieu. Monté sur l'échaffaut le jeune Corradino ne prononça que ces paroles: « O ma « mère! Combien amère sera la nouvelle qui « vous viendra de moi! » Il jeta ensuite son gant comme le gage d'un combat de vengeance, et ce gant fut, dit-on, porté à sa sœur reine d'Aragon qui transmit ses droits à son époux pour faire une guerre terrible à Charles d'Anjou.

120 r

Ce prince ne put conserver la Sicile où eut lieu alors le célèbre massacre connu sous le nom de Vêpres siciliennes (Lundi de Pâques, 30 mars 1282). On a beaucoup parlé d'une conspiration à ce sujet ; mais l'indignation seule suffisait pour porter les Siciliens à cette vengeance. Jean de Procida avait essayé d'armer contre Charles d'Anjou la maison d'Aragon à qui resta la victoire (c'était une branche cadette de la maison principale). L'amiral Roger de Loria détruisit la flotte de Charles d'Anjou qui du rivage contemplait sa défaite en mordant son sceptre de désespoir. Son fils fut encore moins heureux. Fait prisonnier par les Siciliens, il fut obligé de racheter sa liberté par l'abandon de ses droits.

Il ne restait plus qu'un rejeton de la maison de Souabe : une fille de Frédéric II avait épousé le duc de Sa....... qui haïssait sa femme. Il l'avait prise lorsque son père était un puissant empereur. Maintenant il la maltraitait ; il alla même jusqu'à vouloir qu'elle élevât dans son palais les enfants qu'il avait eus d'une maîtresse. Marguerite voulut se soustraire à toutes ces

120v

violences. Elle etait renfermée dans un château
situé sur un rocher à pic d'où on voyait
l'Elbe qui coulait au bas. Un serviteur dévoué
prépara un bateau et lui porta des cordes.
Mais quand elle voulut descendre du rocher elle
prit dans ses bras son jeune enfant au berceau
et dans le transport de sa douleur maternelle elle
le mordit. Il en conserva un surnom : c'était
frédéric le mordu qui plus tard fit une guerre
terrible à son père. Ainsi le sang de
frédéric II se perpétua dans une branche
de la maison de Saxe.

Al. Germain

Croisades — Coup d'œil sur l'Asie à l'époque des Croisades — Pèlerinages à la terre sainte — Pierre l'ermite prêche la 1ère croisade — Croisade du peuple — Croisade des chevaliers — Royaume de Jérusalem — Seconde croisade — St Bernard — Conrad III et Louis VII — Troisième croisade — Frédéric Barberousse — Philippe auguste — Richard cœur de lion — Quatrième croisade — Empire latin de Constantinople.

Nous avons défini le monde du moyen age à l'époque qui nous occupe un monde dans lequel luttent la matière et l'esprit, la force et la pensée. Mais cette lutte n'est pas exclusivement celle de la matière et de l'esprit : c'est celle du Saint empire romain. De même que la guerre du Péloponèse fut la lutte de la Grèce et qu'après cette guerre la Grèce s'unit dans une grande expédition contre l'Asie ; de même après la querelle de l'empire et du sacerdoce l'Europe s'arma contre l'Asie. De même que le moyen age contient en lui tous les élémens des civilisations antérieures ; de même l'histoire du moyen age reproduit les histoires antérieures : les vieilles fables de la guerre de Troie, les guerres d'Alexandre, l'invasion de la Grèce par Rome, celle du monde classique græco-romain par le monde germanique, tout cela doit avoir son pendant dans le moyen age.

Les nations barbares de l'Asie, les Tartares par exemple, semblent avoir cherché vers l'Occident et le midi des climats qui les attiraient dans ces belles contrées par le seul attrait physique. Mais les peuples auxquels appartient principalement le développement du genre humain ont été guidés encore par une idée. Cette idée a varié, a grandi. C'est un des grands traits de l'histoire du monde. Le premier mot d'Hérodote est naïf mais profond: la querelle de la Grèce et de l'Asie a commencé, dit-il, par l'enlèvement d'Io, d'Hélène et d'Europe; on pouvait ajouter de Médée. Le prix de la lutte c'est une femme; c'est le symbole de l'attrait de la nature qui provoque la conquête. Les peuples du nord qui renversèrent l'empire romain avaient un but plus sage, plus grand. Les Goths n'entrèrent pas dans l'empire pour une Hélène; ils ne détruisirent pas Rome pour venger une femme. Selon la tradition, ils cherchaient vers le midi une patrie sainte et heureuse d'où ils avaient été chassés dans les affreux climats du Nord. Cette ville des prêtres et des dieux, cette ville des Ases c'était pour les nations germaniques le prix de la conquête; ils la cherchèrent; ils ne la trouvèrent pas; mais ils rencontrèrent le christianisme, la cité invisible: c'était bien la ville sainte.

Au moyen-âge, quand l'Europe attaqua l'Asie, combien le prix de la conquête n'avait-il pas

gagné en beauté morale ! Ce n'était plus la femme, la cité, la vieille patrie ; mais c'était la ville d'une religion morale, le tombeau de J. C. le lieu où s'était immolé pour le monde l'idéal de la nature humaine. On voit combien le but des croisades était supérieur en sainteté. Dans l'époque des croisades nous trouvons aussi les idées antérieures ; mais elles y apparaissent sous une forme bien mêlée. Les romans d'Alexandre sont en faveur au temps des croisades. Les croisés reproduisent dans leur nom le vieux nom de l'invasion barbare, les francs, de sorte que dans les croisades même nous retrouvons comme un echo affaibli de ces deux premiers actes de la vie du genre humain : c'est la conquête d'Alexandre et la conquête des Germains.

Croisades.

Essayons de réunir tous les traits de ce grand tableau. Cette histoire commence en 1100 et finit en 1300, ce qui lui donne deux siècles de durée.

L'idée du genre humain au moyen age, c'est que tout sera consumé en l'an 1000. On s'attendait alors à un renouvellement. En effet le monde ancien, le chaos barbare achevait de se consolider en l'an 1000. C'est l'époque solennelle de la féodalité. Il faut encore un siècle pour que de cette féodalité sorte ce qui y est contenu, savoir la

122 r°

Contre quel peuple furent dirigées les Croisades — Coup d'oeil sur les révolutions politiques et religieuses de l'Asie.

querelle des investitures et les croisades. C'est donc en 1100 que commencent les croisades.

Que la Jérusalem du Tasse est faible à côté de l'histoire! Combien cette poésie humaine est peu énergique à côté de la poésie de Dieu! Combien Godefroy de Bouillon produit moins d'impression dans le récit fleuri du Tasse que dans le ~~style~~ des historiens barbares de la Croisade!

Vers 1100 ce n'était plus les Arabes qui possédaient la terre sainte. Ces peuples éclairés avaient toujours protégé les voyageurs chrétiens et y trouvaient leur compte. D'ailleurs Jérusalem était pour eux la troisième ville sainte. Les croisades n'eurent pas lieu contre les Arabes qui avaient emprunté beaucoup à la culture grecque et qui favorisaient le commerce et les lumières autant que le mahométisme peut les contrarier. Mais en Asie, sur les ruines des Abassides, s'étaient élevées plusieurs dynasties d'origine servile. Des chefs de cette garde dont les khalifes s'entouraient s'étaient emparés du pouvoir temporel, ne laissant aux successeurs de Mahomet que l'autorité religieuse, exactement comme la chose eut lieu au Japon. L'une des premières et des plus illustres de ces dynasties fut celle des Gasnevides. Mahmoud conquit non seulement tout l'empire des Abassides, mais encore la plus grande partie de l'Inde où il poursuivit les

impitoyables dévastations iconoclastes qui accompagnent toujours les pas des mahométans. Aux Gasnévides succédèrent les Seldjoucides (1038) qui bientot se partagèrent en cinq grands empires (1092): au centre était l'Iran ou la Perse gouvernée par le fils ainé du fondateur et dont relevaient les autres empires de Roum, Kerman, Alep et Damas. Mais à travers tous ces empires une horde plus barbare encore que tous ces peuples turcs, les Karismiens, de même origine, avaient pénétré jusqu'à Jérusalem; ils étaient trop peu civilisés pour que les pélerins pussent avoir accès auprès du saint tombeau. Il y avait près d'un siècle qu'on n'en approchait plus qu'au péril de sa vie et au prix des derniers outrages. Lorsque les Fatimites possédaient Jérusalem, on avait déjà vu le Khalife Hakem, qui voulait se faire passer non seulement pour un ~~dieu~~ prophète, mais même pour la divinité incarnée, ~~traiter~~ traiter les pélerins de toutes les contrées de l'Occident avec la dernière barbarie.

Le mahométisme était alors à sa seconde époque, à l'époque mystique, et rien n'a un caractère plus singulier que le mysticisme mahométan. Disons donc un mot du nouveau fanatisme qui animait les adversaires des croisés. Dès 890 nous voyons poindre dans l'Arabie une secte

123r

nouvelle, celle des Karmates qui de là se répand dans toute l'Asie. Le fondateur disposait de ceux qui le suivaient d'une manière aussi absolue que Mahomet et les premiers Khalifes avaient pu le faire. Le Mahométisme s'était créé, comme toute religion à la longue, un ordre de prêtres : il avait des imans et des derviches, comme on dirait des prêtres et des moines. Mais la prêtrise est contre le génie du mahométisme. Dans le mahométisme, nous avons déjà eu occasion de le remarquer, il n'y a que le ciel et l'homme, pas d'intermédiaire possible. Les imans avaient été établis, il est vrai, par la force commune à toute religion ; mais le résultat rigoureux de la doctrine mahométane est la communication directe entre l'homme et Dieu. Les Karismiens invoquaient cette inspiration immédiate et ne voulaient point reconnaître de prêtres. On raconte des traits étonnants de dévouement de ces sectateurs à leur chef. Un jour que leur prophète se trouvait à la tête des siens en face de l'armée du Khalife, il dit à un envoyé de ce dernier : "ton maître est bien puis« sant, bien riche ; mais pourtant je suis sûr qu'il « n'a pas dans toute son armée les trois hommes « que voici". Aussitôt il prend au hasard trois hommes de son armée, ordonne à l'un de se tuer d'un coup de poignard, à l'autre de se jeter dans un fleuve,

124 r

au troisième enfin de se laisser tomber dans un précipice, et tous trois lui obéissent.

Voilà le mysticisme sauvage qui était sorti de l'Arabie. Un autre chef de secte, Hakem le fatimite, essaya de faire subir à la religion musulmane la transformation dont la religion de Lama nous offre aujourd'hui l'exemple. Hakem se déclara Dieu incarné sur la terre. Mais, encore une fois, le génie du mahométisme n'admet pas d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Hakem échoua. Toutefois les fatimites avaient fondé en Égypte un vaste et riche empire. Nous avons encore le récit très curieux d'un envoyé au Caire, leur capitale : il y est parlé de bâtimens, de jardins prodigieux, d'immenses illuminations, de pompes éclatantes ; c'est un monde de féérie.

Plus tard nous trouvons encore une autre tentative de mysticisme singulière. C'est l'empire du vieux de la montagne. Sur les montagnes très âpres de l'intérieur de l'Asie s'était établi une sorte de prophète qui offrait à ceux qui s'attachaient à lui un paradis fort sensuel, aux joies duquel était appelé quiconque sacrifiait sans peine sa vie, ses biens pour exécuter les ordres du chef (Scheykh).

Un des moyens de ce peuple assez nombreux était l'assassinat ; et il paraît que le Scheykh ne trouva jamais parmi les siens quelqu'un qui refusât

124 v°

d'exécuter les entreprises les plus désespérées. On assure qu'il avait coutume, pour animer ses sectateurs, de les faire transporter tout enivrés d'opium dans des lieux très agréables où ils goûtaient les plaisirs des sens, leur persuadant qu'ils avaient entrevu un instant ce paradis qui devait être éternellement leur partage. On connait les effets extraordinaires de l'ivresse causée par l'opium.

Voilà quelques unes des différentes sectes de l'Asie au temps des Croisades. Maintenant jetez au milieu de ces populations de l'Asie les barbares du Nord qui à leur arrivée imitent les mauvais côtés de la civilisation, qui l'imitent avec un fanatisme sanguinaire proportionné, il faut le dire, aux barbaries que les pèlerins avaient eu à souffrir dans la terre sainte. Les Karismiens n'étaient ni éclairés, ni commerçants comme les Arabes; ils ne connaissaient même pas le prix de l'argent : il n'y avait aucun moyen de les adoucir. Ils détestaient les chrétiens et ne se souciaient pas d'avoir affaire avec eux.

Importance des pèlerinages à la terre sainte

Cependant la question des pèlerinages à la terre sainte était une des plus importantes à cette époque. Une des pénitences le plus fréquemment imposées, c'était un pèlerinage au tombeau de J. C. Il n'y avait pas de ville, pas de provinces d'où plusieurs personnes ne partissent tous les ans. La grande âme de Grégoire VII avait conçu l'idée des Croisades. Il avait dit que

lorsque la chrétienté respirerait il irait à la tête de 50,000 chevaliers délivrer le saint sépulcre. Qui peut dire le caractère qu'aurait pris la chrétienté, si les Papes s'étaient mis à la tête des croisés ? C'est une grande question. Contentons nous de remarquer que le christianisme a échappé par sa propre vertu à deux grands dangers, à la théocratie militaire et au lamanisme. Les Papes pouvaient devenir des Khalifes, ou bien jusque là vicaires de Dieu, ils pouvaient devenir comme des emanations permanentes de la divinité.

Pierre l'ermite prêche la croisade.

Un homme très grossier, désigné dans son pays par un surnom ridicule, petit de taille, chétif, d'une apparence misérable, un simple ermite de Picardie, nommé Pierre alla à la terre sainte et fut indigné des outrages auxquels les chrétiens étaient en but. C'était l'époque où dominait l'esprit d'aventure : les Normands s'établissaient en Sicile, Guillaume en Angleterre ; tout seigneur espérait un royaume. Pierre revient en Italie et en France, raconte ce qu'il a enduré, ce qu'il a vu : l'Europe s'emeut, une croisade est résolue.

Par qui furent faites les croisades.

La secousse fut si profonde qu'elle descendit dans les derniers rangs. Les serfs se crurent au moment de l'affranchissement, de cette

affranchissement que l'Eglise leur montrait dans un meilleur monde. C'est en France que le mouvement eut lieu, et c'est à la France qu'appartient la gloire des croisades. La première fut toute composée de français; les français prirent part à toutes les suivantes; mais la première et la dernière furent faites exclusivement par des français. La plupart des princes, des chefs étaient français: les plus célèbres sont Tancrède, Bohémond, Godefroy, Baudouin et saint Louis. La croisade ne fut jamais bien populaire en Allemagne et en Angleterre; ce ne fut pas un ébranlement universel de la population vers l'orient, comme en France. Richard coeur de lion y participa sans doute; mais c'est de sa personne qu'il paya, non de son peuple. Les français partirent en corps de nation. Les premières bandes n'attendirent même pas les chevaliers, tant était grand l'enthousiasme; elles partirent sans armes, sans vivres, sans vaisseaux, hommes, femmes, enfants. Elles étaient sans doute conséquentes avec elles mêmes: pourquoi se charger d'armes de fer, puisque c'était Dieu qui devait combattre? A quoi bon rassembler des vaisseaux? Dieu avait ouvert à son peuple un passage à travers la mer rouge. N'était-il pas inutile de traîner avec soi des provisions embarassantes, des

Croisade du peuple — Départ des premières bandes.

vivres, lorsque Dieu dans le désert avait nourri pendant 40 ans les Israélites de la manne miraculeuse. Il y avait donc sécurité parfaite dans toute cette multitude; et il ne faut pas mépriser cette disposition de l'humanité: c'est une grande chose que tant de mille hommes aient été convaincus d'un miracle prochain en leur faveur.

Le peuple partit sous la conduite de chefs ignorants, Pierre l'ermite et Gauthier sans avoir. Les femmes et les enfants suivaient dans des chariots, et, à chaque ville dont on apercevait de loin les clochers, les petits enfants demandaient: n'est-ce pas là Jérusalem?

Massacre des Juifs.

Arrivées sur le Rhin ces bandes y trouvèrent un grand nombre de Juifs. Ceux qui partaient pour délivrer le tombeau de J. C de quelle haine ne devaient ils pas être animés contre les descendants des meurtriers du Christ? Ils se mirent à les exterminer autant qu'ils purent. La race entière des Juifs d'après les écritures était maudite à jamais, et le peuple croisé exécutait aveuglément par la force matérielle ce que Dieu avait dit. Aussi les Chrétiens agirent ils avec une grande barbarie. hommes, femmes, enfants, tout fut mis à mort: beaucoup se jetèrent dans des puits pour échapper au sort affreux qu'on leur réservait. Il ne faut pas

s'étonner de cette cruauté : la pitié barbare des enfants et des femmes se trouvait dans ces esprits faibles et enfantins. Toutefois ces violences effrayèrent l'Allemagne et la Hongrie. En Allemagne elles refroidirent beaucoup le zèle pour la croisade. En Hongrie les bandes françaises trouvèrent une population plus belliqueuse et plus féroce qu'elles mêmes. Partout on leur refusa des vivres ; partout on se jeta sur elles. Un grand nombre de croisés périrent avant d'arriver dans l'empire d'orient. Tous ceux qui traversèrent cet empire indisposèrent d'avance Alexis Comnène. Il s'empressa de fournir des vaisseaux à toute cette multitude pour passer en Asie où la cavalerie des Turcs l'eut bientot anéantie. Ainsi la croisade du peuple fut très malheureuse ; mais c'était la croisade des croyans. La foi des chevaliers pouvait être vive, mais leurs motifs étaient généralement moins purs.

Les bandes traversent l'Allemagne et la Hongrie. Elles diminuent et finissent par disparaitre sous les flèches des Turcs.

Aux conciles de Plaisance et de Clermont, où une foule de chevaliers français, Lorrains, flamands, Aquitains, Provençaux avaient pris la croix, parurent des envoyés de l'empereur Alexis qui exposèrent tous les avantages que la chrétienté retirerait d'une expédition en Orient, qui racontèrent, exagérèrent l'étendue, la fertilité, les richesses du pays, les trésors immenses amassés par les princes infidèles. Il était facile d'exalter les imaginations des Occidentaux sur les belles contrées de l'Orient.

Croisade des chevaliers — Des envoyés de l'empereur d'Orient excitent la croisade aux conciles de Plaisance et de Clermont.

La croisade des chevaliers est marquée d'un but politique.

Les seuls noms des chefs de la croisade suffisent pour montrer qu'ils avaient un but politique. Le plus riche et le plus puissant est Raymond comte de Toulouse.

Raymond, comte de Toulouse

Le commerce et l'industrie avaient donné à ses états une prospérité qui n'était égalée dans aucune partie du monde. Raymond délibérait avant de partir s'il se ferait empereur de Constantinople, de Jérusalem ou d'Antioche. Lui seul payait et nourrissait la plus grande partie des croisés. Venait ensuite un prince normand, bâtard de Robert Guiscard, auquel son père n'avait laissé que la principauté de Tarente, Bohémond,

Bohémond, prince de Tarente

homme plein de ruse et de valeur, le seul qui devait profiter de la première croisade. Il avait avec lui son neveu Tancrède, aussi vaillant et plus désintéressé;

Tancrède.

c'était une exception éclatante au caractère avide des normands. Il eut cependant une part dans la dépouille des infidèles. Il y avait encore le duc de Normandie, ce Robert qui aurait dû être roi d'Angleterre et qui fit la guerre à son père. Il y avait le frère du roi de France, Henri, duc de Vermandois,

Henri, duc de Vermandois.

né trop près du trône pour ne pas en désirer les honneurs; enfin Godefroy de Bouillon, le plus illustre de tous.

Godefroy de Bouillon.

Duc de Lorraine il n'était point un prince riche et puissant; mais il jouissait d'une grande renommée dans la Chrétienté: malgré ses exploits contre le parti de l'Eglise, il n'en était pas moins un seigneur pieux. On raconte de lui

beaucoup d'anecdotes curieuses. Lorsqu'il était enfant, il jouait un jour devant sa mère avec ses frères. Son père étant entré et les enfants s'étant réfugiés auprès de leur mère, il voulut savoir à quel jeu ils s'amusaient : il se trouva que le petit Godefroy était roi et que ses frères étaient ses feudataires. Ce présage fut curieusement noté par les contemporains.

Dans l'Orient on raconte qu'un calife voulant se convaincre lui même si tous les récits qu'on faisait de la force du duc de Lorraine étaient vrais, Godefroy, pour le satisfaire, abattit d'un seul coup la tête d'un chameau. Raymond d'Agyle nous le représente à l'entrée d'un pont, fendant en deux de la tête à la selle les cavaliers turcs qui se présentaient.

Godefroy était un homme d'une piété singulière. Ses serviteurs n'eurent jamais d'autres reproches à lui faire que d'oublier les heures des repas lorsqu'il restait souvent dans les eglises à étudier les histoires peintes sur les vitraux ou à se faire raconter les gestes des héros et des saints du temps passé. Ce fait donne une idée des habitudes réservées du moyen age. A défaut de livres, les vitraux coloriés servaient aux études historiques : il y avait telle eglise qui possédait ainsi toutes les histoires de la bible (Troyes, Bourges). Voilà quel était le grand héros de la croisade.

Départ des chevaliers pour la terre sainte.

Cependant la véritable armée, celle des chevaliers se mit en marche sous la conduite de Godefroy qui en était le chef. C'était certainement la plus nombreuse armée qui fut sortie de la chrétienté.

128

Sur les 600,000 hommes qui partirent en asie par divers chemins, il y en avait près de 80,000 tout bardés de fer. Une armure complète était alors extrêmement coûteuse. Beaucoup de seigneurs furent obligés pour s'armer eux et les leurs de vendre aux eglises leurs terres, aux villes leurs droits de seigneurie, aux serfs même leur liberté. Et ce ne fut pas une des moindres causes de l'affranchissement du peuple que cet empressement des seigneurs à partir pour la terre sainte.

Les croisés à Constantinople.

Les croisés traversèrent l'allemagne et arrivèrent dans l'empire grec où la division des deux eglises jeta un fâcheux nuage entre eux et les Grecs, sans compter la différence de civilisation. Les Grecs montrèrent beaucoup de malveillance: les croisés les accusèrent de troubler les sources et d'empoisonner les vivres. Cela était bien possible. Mais il est à croire que les excès et l'imprévoyance des croisés, le changement de climat produisirent en grande partie les effets qu'ils attribuaient à la perfidie des Grecs. A leur arrivée l'empereur leur allié fut confondu, effrayé de leur nombre et surtout de leur insolence. Nous avons le récit de la fille même de l'empereur, de la fameuse Anne Comnène: il semblait, dit-elle, que l'Europe entière arrachée de ses fondemens tombait sur l'asie. Alexis se repentit bien d'avoir appelé de tels alliés. Les croisés de leur côté considérèrent avidement les mille tours, les dômes dorés, les palais de marbre de Constantinople. Ils étaient merveilleusement ravis quand ils comparaient cette ville



superbes à leurs villes de boue qu'ils laissaient en Occident. Aussi Bohémond qui ne se souciait pas de Jérusalem ~~et~~ qui était allé voir s'il n'y avait pas quelque chose à gagner conseillait de terminer là la croisade : il savait bien ne jamais trouver mieux. Mais les autres chevaliers, Godefroy entr'autres ne bornaient pas là leurs désirs : c'était une croisade de croyants. Toutefois il ne fallait qu'un prétexte pour amener les croisés à ~~cette~~ pensée. Alexis fut informé des mauvais desseins de Bohémond et il essaya de le gagner. Il le fit un jour passer par plusieurs salles de son palais où il avait fait entasser une foule d'objets précieux. Lorsque Bohémond en se retirant lui exprimait le regret de quitter tant de belles choses et s'épuisait en admiration : tout cela est à vous, lui dit gracieusement l'empereur. Ce fut en quelque sorte la rançon de Constantinople. L'adresse d'Alexis fut telle qu'il amena ces hommes si fiers à lui faire hommages des terres qu'ils allaient conquérir, et que Godefroy de Bouillon consentit à mettre ses mains dans celles de l'empereur en se déclarant son vassal pour tous les pays qu'il soumettrait.

On ne peut s'empêcher d'admirer l'habileté diplomatique et la fermeté d'Alexis. On sait comment les croisés se conduisaient envers lui. Un jour d'audience, un simple baron, un Flamand alla s'asseoir sur son trône à côté de lui. Godefroy alla le prendre par le bras et l'en fit descendre.

109 re

Alors le barbare murmura dans son jargon : voilà un plaisant rustre de rester assis pendant que nous sommes debout. L'empereur crut prudent de ne faire qu'en rire. Mais il se hâta de fournir des vaisseaux aux croisés : il était impatient de les voir en Asie.

Départ de Constantinople

Ceux-ci partirent et profitèrent avec raison des secours des ingénieurs grecs. Ils ne pouvaient rien par eux mêmes.

Siège de Nicée.

On commença par faire le siège de Nicée : quand on eut passé beaucoup de temps devant cette place, qu'on eut pris bien de la peine, on vit un matin l'étendard grec flotter sur les murs : les Grecs y étaient entrés pendant la nuit au moyen de leurs négociations avec les Sarrasins. On annonça aux croisés que désormais la ville appartenait à l'empire, qu'on n'avait plus besoin d'eux et qu'ils pouvaient continuer leur chemin. Les croisés se récrièrent contre la mauvaise foi de leurs alliés ; mais il n'était plus temps : ils étaient pressés d'avancer.

Victoire sur les Turcs.

Ils traversèrent les déserts de l'Asie mineure où ils remportèrent une victoire contre les Turcs. Il est évident que ni les Turcs avec leur cavalerie légère ne pouvaient entamer les masses couvertes de fer des chrétiens, ni les escadrons lourds et immobiles des chrétiens atteindre les archers sarrasins qui sur leurs chevaux agiles tourbillonnaient sans cesse autour d'eux à une certaine distance. C'était presque guerre impos-

sible. Cependant la partie inférieure de l'armée, les valets qui allaient à l'eau et au fourage, succombèrent.

Siège et prise d'Antioche.

Les croisés étaient considérablement réduits lorsqu'ils arrivèrent devant Antioche. Jamais la valeur des Lorrains ni des français n'aurait suffi pour prendre la ville s'ils n'avaient eu dans leur armée le normand Bohémond. Il est curieux en effet de voir comment cette immense multitude est inhabile et gauche en toutes choses. Bohémond surprit Antioche, et dès qu'il en fut maître il déclara qu'il n'irait pas plus loin. Il ne se souciait pas de quitter une si belle conquête. Les croisés se reposèrent dans la ville de leurs fatigues.

Séjour funeste des croisés à Antioche.

Ils y trouvèrent les richesses et l'abondance qu'ils pouvaient souhaiter; mais ce fut une abondance meurtrière. Les provisions furent gaspillées: on mangea, on but et après la longue disette qu'avait eu à souffrir l'armée, les excès y répandirent les maladies. Les croisés succombèrent. Au bout de quelques mois de séjour il ne restait plus que 30 ou 40 mille hommes des 600,000 qui composaient la croisade lors du départ. Il est vrai que ceux qui avaient survécu c'était les guerriers les mieux montés, les mieux armés, les plus vigoureux, ceux qui devaient souffrir le moins des fatigues de cette guerre. Cependant les provisions trouvées à Antioche ne suffirent pas longtemps. Les assiégeants furent à leur tour assiégés:

des nuées de Turcs vinrent les assaillir. ~~Les~~ voilà les vivres coupés; les chevaux périssent de faiblesse. Or a quoi servent aux croisés leurs lourdes armures s'ils n'ont plus de chevaux pour les porter? Un miracle vint à leur secours.

Découverte miraculeuse de la sainte lance.

Un paysan nommé Pierre Barthelemy, averti trois fois par des visions miraculeuses fut enfin obligé par les menaces du ciel de déclarer aux chefs de l'armée qu'il lui avait été révélé que dans un coin de la ville se trouvait la plus précieuse des reliques, la lance qui avait percé le côté de J. C. Longtemps il avait craint de comparaître devant les chefs de l'armée: il n'osait parler aux Godefroy de Bouillon, aux Raimond de Toulouse. On fouilla à l'endroit indiqué, et "c'est moi, dit Raymond d'Agyle, qui lorsqu'on eut creusé vis le premier apparaître le bout de la sainte lance et qui la portai à la bataille d'Antioche". Dès lors on ne craignit plus les infidèles. On donna aux chevaux tout ce qui restait de fourage et on marcha à l'ennemi.

Victoire des Chrétiens sur les Turcs.

Quand les Chrétiens sortirent, ils s'aperçurent que l'armée s'était prodigieusement accrue, qu'elle s'était renforcée de bataillons innombrables sur lesquels on ne comptaient pas. Apparemment les anges avaient supplée. Les Turcs qui ne s'y attendaient pas furent défaits: la victoire fut décisive et on marcha aussitot sur Jérusalem. Dans le voyage ~~chacun~~ des chefs de l'armée



Ambition et avidité des chefs.

se disputaient chaque ville à mesure qu'on s'en emparait. Déjà en Cilicie Tancrède et Baudoin avaient tiré l'épée pour la possession de Tarse. En Syrie les mêmes querelles se renouvelèrent encore: il arriva que les pauvres de l'armée, les serfs démolirent entièrement une ville de peur que les chefs ne s'arrêtassent pour se la disputer. C'est un contraste bien frappant que la foi sincère, l'ardeur désintéressée du peuple comparée à l'ambition et à la jalousie des chefs.

Arrivée des croisés devant Jérusalem.

On n'était plus que 25000 quand on arriva à Jérusalem. La difficulté était de construire des machines pour en faire le siège. On sait de quelles affreuses solitudes cette ville est entourée: d'une part des sables ardents, de l'autre des rochers sauvages, à peine quelques oliviers çà et là sur de petites collines. Les croisés eurent infiniment à souffrir de la sécheresse. En outre la ville était

Siège de Jérusalem.

défendue par des moyens surnaturels: on voyait sur les murs des sorcières musulmanes qui lançaient contre les chrétiens des imprécations magiques; mais des machines vinrent les frapper heureusement au milieu de leurs chants. Des tours furent construites: le jour du Vendredi saint elles furent approchées des murailles, et, à trois heures de l'après midi, l'heure même de la mort de J.C., Godefroy de Bouillon fit abattre les ponts et pénétra le premier sur les murs de Jérusalem où

Prise de Jérusalem.

il planta la croix. La ville fut prise et tous les habitans indistinctement massacrés, ceux même qui se réfugièrent dans l'ancien temple et sous les portiques de Salomon. On marchait dans le sang jusqu'à la bride, dit avec une joie féroce l'historien de la première croisade, ce qui n'empêcha pas les Chrétiens d'être émus de pitié pour le tombeau de J. C. où ils allèrent se prosterner en versant un torrent de larmes. Le contraste de leur inhumanité avec l'ardeur de leur piété peut s'expliquer. Pour une foi si vive l'événement de la mort de J. C. était encore tout récent. Ils massacrèrent les habitans de Jérusalem comme ils auraient massacré les Juifs le lendemain de la passion. Plus les ames sont douées de la sensibilité enfantine des premiers ages, plus elles sont exposées à être cruelles par leur sensibilité même. Dans tous les mouvemens politiques, les propositions les plus atroces sont venues des femmes: par compassion pour les victimes dont le sang a déjà coulé les femmes peuvent devenir cruelles

Royaume de Jérusalem.

Godefroy était satisfait. Il était loin de souhaiter la royauté de Jérusalem: il n'aurait demandé qu'à rester jusqu'à sa mort dans la ville sainte avec le titre de baron du Saint Sépulcre dont il voulait être le défenseur, l'advocatus, comme une foule de seigneurs l'étaient des abbayes de l'Occident.



Il voulait vieillir là en combattant les infidèles. Godefroy voulait encore céder au légat du Pape, qui avait suivi l'expédition, la ville entière de Jérusalem et toutes les conquêtes des chrétiens. Mais les croisés s'y opposèrent : ils voulurent élire un roi. Les compatriotes de Godefroy craignirent beaucoup de le voir nommer, au point que, selon Raymond d'Agyles, ils se répandirent plusieurs jours de suite dans le camp, semant des calomnies contre leur chef dont l'élection, dit le même chroniqueur, les eût à jamais exilés de leur pays. Il fut cependant élu et mourut peu de temps après avoir remporté la fameuse victoire d'Ascalon qui assura, au moins pour quelque temps, la conquête de la terre sainte. Baudoin, frère de Godefroy, eut le comté d'Edesse et Tancrède une autre petite principauté.

Caractère des chroniques contemporaines.

Voilà la première croisade : rien de plus barbare que le récit des historiens, surtout de Raymond d'Agyles. Voici comment il s'exprime en parlant d'un massacre : "c'était une chose suave, délicieuse que de voir ces Turcs sans ressource se précipiter des rochers et leurs cadavres roulés dans des précipices". Le même auteur racontant qu'un des chefs croisés fit couper les oreilles à des Hongrois dit qu'il se couvrit de gloire. Pourtant à côté de ces traits féroces on voit poindre un autre esprit et comme les premiers indices d'un autre âge. Le même Raymond d'Agyles

132 r

parlant des ~~autres~~ hommes inférieurs de l'armée ne se sert d'aucune expression dégradante : il les désigne par ce mot déjà charitable, déjà chrétien nos pauvres : nos pauvres revinrent chargés de butin.... Une chose remarquable c'est que Tancrède qui, comme nous l'avons dit, avait tiré l'épée contre Baudoin pour la possession de la ville de Tarse déclara lorsqu'on lui offrait un fief de seigneur, qu'il n'en voulait pas, parceque, disait-il, s'il se faisait l'homme de Baudoin il pourrait devenir parjure. On vit Baudoin frère et successeur de Godefroy de Bouillon arrêter la marche de l'armée chrétienne par égard pour une femme qui venait d'accoucher ; et ce n'était pas même une femme chrétienne, c'était une captive musulmane.. Voilà donc déjà le premier germe de cet idéal chevaleresque dont la création fait la gloire du moyen age.

Telle est l'histoire de la première croisade. On a bien regretté tout le sang qu'elle a coûté à l'Europe, mais quand on en examine les résultats, quand on songe à ce qu'elle fit pour l'amélioration du monde, quand on pense qu'elle fut pour l'Europe la découverte de l'Asie en quelque sorte, que l'humanité divisée depuis si longtemps en deux parties se reconnut pour ainsi dire elle même, quelle perte peut être mise en balance ?

La première croisade fut celle des heros,



Seconde croisade.

La seconde fut celle des rois. Elle fut entreprise moins de cinquante ans après la première. Cette fois les chefs temporels de la chrétienté furent aussi les chefs de l'expédition: l'empereur Conrad III et le roi de France Louis le jeune, premier souverain après l'empereur. Le premier moteur de la croisade, l'homme qui en a prophétisé le succès, ce fut le

St Bernard prêche la croisade.

fameux saint Bernard, l'homme le plus ardent, le plus actif, le plus éloquent de son temps, le représentant de l'Église, le prophète, l'orateur, le Bossuet du XIIe siècle, celui en un mot qui réformait les monastères et gourmandait les papes. St Bernard était moine et abbé de Clairvaux. Le prédicateur de la première croisade n'était, comme on sait, qu'un pauvre ermite; et de même que cette première expédition fut prêchée par un homme obscur, de même elle eut des chefs moins illustres et un mouvement populaire plus religieux, plus désintéressé.

Motifs moins religieux de cette croisade.

La seconde, prêchée par l'homme célèbre du temps, conduite par des rois, eut, il faut le dire, un mouvement moins héroïque et plus officiel. On n'y remarque pas l'enthousiasme de la première; ce n'est pas seulement une affaire de religion; c'est une affaire d'honneur. Il y avait au bout du monde une pauvre petite France au milieu des Sarrasins, un Baudouin roi de Jérusalem, un comté d'Édesse, un duché d'Antioche. Tout cela devait être défendu par la

chrétienté. Cette croisade avec plus de régularité dans les opérations militaires eut moins de succès que la première.

Départ de Conrad et de Louis VII.

Conrad partit le premier avec ses Allemands. A une longue distance suivait le pieux Louis VII, élevé dans le cloître de Notre-Dame et qui expiait par la croisade l'incendie d'une église de Vitry où avaient péri 1500 personnes. Il emmenait avec lui la belle et trop légère Eléonore qui lui avait apporté en dot la Guienne et trois autres provinces du midi que lui rendit Louis VII quand il la répudia après la croisade.

Caractère d'opposition du clergé français.

C'est un fait curieux à observer qu'en France la passion pour la guerre soit toujours du côté du roi, l'opposition et les représentations du côté des prêtres. Suger, abbé de St Denis, s'opposa longtemps au départ de Louis VII, de même que plus tard l'évêque de Paris essaya de détourner St Louis d'une semblable entreprise. Le caractère du clergé français est important à noter. Il est toujours l'auxiliaire politique de la monarchie. Tous les évêques et les abbés français sont à la fois des théologiens habiles et des légistes très distingués; presque jamais ils ne sont fanatiques.

Conrad et Louis perdent leur armée.

Cependant Conrad et Louis traversèrent l'empire grec gouverné alors par Manuel, prince aussi vaillant qu'habile. Sur la route leur armée commit une foule d'excès qui furent réprimés par les habitans et elle fondit avant d'arriver en Asie, de sorte que les deux plus grands monarques de la chrétienté visitèrent

153 v°

Louis VII est fait prisonnier et délivré par les normands.

le saint tombeau en pélerins. Pour comble de malheur Louis VII à son retour fut fait prisonnier par les Grecs, et il ne dut sa liberté qu'à un heureux accident. Les normands de Sicile, ennemis des Grecs, passèrent près des vaisseaux qui l'emmenaient et délivrèrent le roi captif.

Situation critique du royaume de Jérusalem.

Tel est le résultat de la seconde croisade. Et cependant les Musulmans se fortifient tous les jours. La cloche sonne à chaque instant pour annoncer que les armées ennemies inondent la plaine. Le pauvre petit royaume de Jérusalem s'écroule : il est assailli de tous côtés. La dynastie nouvelle des Atabeks, le fameux Noureddin entr'autres, serre de près le successeur de Godefroy dans sa capitale. Mais c'est à peine si on peut dire capitale : car Guy de Lusignan n'a plus que Jérusalem avec quelques villages environnans pris et repris plus d'une fois dans une année par les infidèles. Rien n'était plus triste que la situation des Chrétiens d'Orient à cette époque. Il faut ajouter à cela que les Chrétiens de Syrie, par l'influence du climat, dégénéraient promptement, au point que leurs frères d'Europe les appelaient du nom de Poulains pour désigner leur faiblesse. Il y a en effet des climats qui dévorent, pour ainsi dire, les races étrangères : de ce nombre sont l'Egypte et la Syrie. La race faible et chétive des Chrétiens d'Orient méritait le nom qu'on lui donnait, en comparaison de ces hommes infatigables de l'Occident.

Les colonies chrétiennes se trouvant dans

une situation aussi périlleuse, c'était une obligation de politique et d'honneur de ne pas les abandonner. De même que les Mamemulcths, lorsqu'ils eurent établi leur domination en Égypte furent obligés de se recruter sans cesse d'esclaves achetés dans le Caucase; de même les Chrétiens se seraient éteints en peu d'années s'il ne leur fut arrivé constamment de nouveaux pelerins.

Saladin met fin au royaume de Jérusalem et soumet les Chrétiens à un tribut.

Cependant après ce malheureux succès de la seconde croisade, le général de Noureddin, qui fut son successeur, Saladin chassa les Chrétiens de la ville sainte et finit par détruire le royaume de Jérusalem. Le dernier roi, Lusignan, fut pris par le vainqueur qui lava avec de l'eau de rose la principale eglise ~~et la~~ convertit en mosquée. Les Chrétiens furent assujettis à un tribut, et pour le payer il fallut aller quêter dans toute l'Europe la dîme saladine, à la honte de la Chrétienté.

Troisième croisade.

C'est alors que les trois plus grands princes de l'Europe se décident à entreprendre une troisième croisade. C'est l'empereur Frédéric Barberousse, le roi de France Philippe Auguste et le roi d'Angleterre Richard cœur de lion. Cette croisade a lieu vers la fin du douzième siècle, en 1190. C'est une des epoques les plus solennelles de l'histoire que cette fin du XIIe siècle. Que de grands hommes occupent alors ~~tous~~ les trônes !

Frédéric Barberousse.



Frédéric avait grand besoin de croisade pour rétablir sa réputation de piété et pour vaincre les

Papes. Il lui fallait les primer en sainteté. Frédéric voulait pour s'absoudre de ses guerres contre l'Eglise reconquérir Jérusalem ; il voulait obtenir cette gloire religieuse dans laquelle il n'y avait pas de force alors.

Philippe Auguste.

Avec lui prirent la croix deux souverains du caractère le plus opposé. Le premier, Philippe Auguste a obtenu une grande réputation militaire, mais il est surtout remarquable par sa ruse et son génie artificieux. Au reste dans tous les siècles les étrangers ont reproché aux français ce caractère : les musulmans dans leur histoire ont représenté St Louis comme un prince très rusé, et du temps de Louis XI les ambassadeurs anglais disaient qu'ils avaient beau vaincre la France, qu'elle savait toujours se tirer d'embarras.

Richard coeur de lion.

L'autre souverain croisé était le roi d'Angleterre. C'était le plus avare, le plus cruel, le plus violent, le plus furieux en un mot et aussi le plus brave des rois de la dynastie normande, c'était Richard coeur de lion. On connaît la domination des premiers rois normands ; on sait combien ils se montrèrent durs, féroces pour les peuples vaincus. Cependant Richard et Jean sans terre firent regretter la douceur de ceux qui les avaient précédés. Dans cette famille presque tous les rois furent parricides ; presque tous firent la guerre à leur père. Richard, comme on sait, fit mourir de chagrin son

135 r

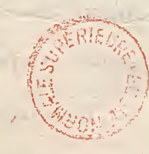
père Henri II, et la chronique rapporte que lorsqu'on lui eut appris cette mort, il monta à cheval, courut à l'église où était déposé le corps de son père, et qu'à son entrée dans le lieu saint le sang sortit par les narines du mort comme pour accuser le parricide. Richard, ajoute la même chronique, fit une courte prière et se retira froidement.

On sait au reste quelle était l'avarice de ce prince, comment il traitait les Juifs pour leur extorquer leurs richesses, inventant des supplices affreux, leur faisant arracher les dents une à une ; comment enfin il périt en voulant s'emparer d'un trésor caché dans le château d'un seigneur.

Cependant Richard fut le héros de son siècle ; il est demeuré le plus populaire des princes de son temps, à cause de sa valeur sans doute, la plus grande alors de toutes les qualités. Sa mémoire a subsisté longtemps même chez les musulmans. Plusieurs siècles après lui ceux-ci disaient à leurs chevaux lorsqu'ils bronchaient : qu'est-ce ? as-tu donc vu le roi Richard ? Et les femmes musulmanes menaçaient du roi Richard les petits enfants qui pleuraient.

Départ de Frédéric Barberousse.

Frédéric Barberousse partit pour Jérusalem et cette fois la croisade fut nationale : Frédéric Barberousse était un véritable allemand. L'Allemagne le suivit. Le drapeau de l'empire précéda toute la chrétienté. Frédéric prit la route la plus



longue, et la plus dangereuse, la route de terre. L'empire grec lui livra passage : il n'eut pas été prudent de le refuser. Dans sa route à travers l'Asie mineure Frédéric fut plus habile et plus heureux que ses prédécesseurs. Après avoir battu les Turcs en deux rencontres il parvint en Cilicie, et il

Mort de l'Empereur.

périt en se baignant dans le Cydnus par la même imprudence qui avait failli coûter la vie au vainqueur des Perses. L'Alexandre allemand résista moins que l'autre. Mais à mesure que les hommes du nord avancent vers le midi ils fondent. A la mort de Frédéric son armée se débanda et s'affaiblit au point que le duc de Souabe son fils était réduit à 6000 hommes en arrivant à St Jean d'acre.

Départ de Richard et de Philippe

Richard et Philippe Auguste ne conduisirent pas leurs troupes par terre : Richard, prince insulaire, devait éviter un tel chemin. Ils s'embarquèrent et vinrent en Sicile où ils furent reçus par le dernier roi de la dynastie normande : c'était Tancrède, bâtard de Roger II, bien digne par son courage des conquérants qui l'avaient précédé. Tancrède redoutait beaucoup les croisés, et il avait de justes motifs pour suspecter leurs intentions : car on dit que Richard eut la pensée de finir la croisade par un établissement en Sicile comme Bohémond l'avaient imaginé pour

Source de haine entre les deux rois.

Constantinople. Tancrède ne vit d'autre moyen d'échapper au danger que de brouiller les deux rois; c'était chose facile. Richard alors refusait de prendre pour épouse une soeur du roi de France, qui depuis longtemps avait été envoyée à la cour du roi d'Angleterre. Mais le vieil Henri II dont les moeurs étaient si odieusement corrompues l'avait déshonorée avant de la donner à son fils. Richard ne voulait plus l'accepter, et Philippe n'en réclamait pas moins l'exécution des traités antérieurs. Les deux rois partirent donc ennemis mortels, et quand ils arrivèrent à la terre sainte ils trouvèrent l'illustre fils de Frédéric Barberousse qui attirait les regards de toute la chrétienté, le descendant de cette grande maison de Souabe qui remplissait l'Europe de son nom. Bientôt les deux rois haïrent le duc de Souabe autant qu'ils se haïssaient l'un l'autre.

Siège de St Jean d'Acre.

Le siège de St Jean d'Acre fut entrepris par trois armées toujours prêtes à se charger mutuellement. Les querelles allèrent si loin que le duc de Souabe ayant fait planter son drapeau sur une partie des remparts qu'il était parvenu à forcer, Richard le fit arracher et jeter dans le fossé.

Ce qui engagea les croisés à faire le siège de St Jean d'Acre c'est qu'il leur fallait un port pour débarquer en Asie. Ce fut la même raison qui plus tard détermina Napoléon à s'emparer de cette place.



Cependant Saladin avait envoyé une armée

considérable pour faire lever le siège ; les croisés défirent cette armée près d'Assur : c'est là qu'on place les exploits romanesques de Richard ; c'est là que dans une rencontre il désarma, dit-on, Saladin.

Le siège de St Jean d'acre dura très-longtemps : les discordes des croisés rendaient tous les efforts inutiles. Pendant que l'armée cherchait à s'en emparer Richard entreprit d'aller jusqu'à Jérusalem alors au pouvoir des Sarasins. Il partit accompagné de deux ou trois chevaliers, et il pénétra à travers mille dangers sur la montagne des Oliviers d'où il pouvait contempler la ville sainte : et peine l'eut-il aperçue qu'il se voila la tête de son manteau et s'écria en versant des larmes : "ceux qui n'ont pas su délivrer Jérusalem sont indignes de la voir".

Philippe Auguste revient en france

Cependant Philippe était si complètement eclipsé par l'héroïsme de Richard qu'il ne put supporter cette continuelle humiliation. D'ailleurs il espérait profiter de l'absence de son rival : il retourna en france et favorisa l'usurpation de Jean sans terre. Ainsi pendant que Richard se signalait à la croisade par de nouveaux exploits, son royaume lui fut enlevé. Le roi d'angleterre ne quitta pas la terre sainte sans avoir donné un trône à Lusignan. Il lui donna l'île de Chypre qu'il avait enlevée à un prince grec : c'était lui rendre beaucoup plus que Saladin ne lui avait ôté.

Richard en revenant dans ses etats est fait prisonnier.

Après avoir conclu une trêve Richard se décida à retourner dans son royaume. Il revint presque seul. Il fut obligé de relacher dans un port dépendant du Duc d'Autriche : ayant envoyé un de ses ecuyers pour acheter des gants, le haut prix qu'il y mit indiqua le rang de l'acheteur et le fit connaître. Richard fut conduit au Duc d'autriche qui pour plaire à l'empereur Henri VI outragé à la croisade par le roi d'Angleterre le retint prisonnier. Pendant deux ans l'empereur reçut une pension de l'usurpateur Jean pour qu'il ne relachat pas son frère. Nous avons encore une très belle romance composée par ce malheureux prince sur sa captivité. Elle nous est parvenue dans deux langues, dans la langue d'Oil et dans la langue d'Oc. On ignore dans laquelle elle fut primitivement écrite ; mais on pourrait croire que Richard la composa dans les deux en même temps : car il etait angevin par son père et aquitain par sa mère. Le style en est extrêmement élégant. On est surpris de voir un prince si violent si cruel ecrire des poésies où respire tant de douceur ; mais ces Normands barbares etaient en même temps des poètes mélancoliques et gracieux. C'est ainsi que les troubadours etaient à la fois des chevaliers fort galants et des guerriers féroces qui participèrent



137 r°

Mort de Richard.

en assez grand nombre aux guerres contre les Albigeois. Richard parvint enfin à sortir de sa prison et revint mourir en Angleterre. Il avait entendu dire qu'un de ses vassaux avait un trésor dans son château. Il y courut, attaqua son vassal qui se défendit et le tua. Un évêque ennemi de Richard se trouvait à Rome et y célébrait le sacrifice de la messe lorsque voyant tomber un trait sur l'autel à l'heure de la mort de Richard il se mit à dire : telum Britanniae occidit leonem Angliae.

État de la terre sainte après le départ de Richard.

Saladin par la retraite des croisés était vainqueur, et il ne restait aux Chrétiens presque plus rien dans la terre sainte. Maleck-Adhel son frère en dépouillant ses propres neveux réunit toutes les conquêtes de Saladin et en forma un puissant empire qui bravait les efforts des croisés (1200).

Quatrième croisade.

Voilà donc la troisième croisade et point de résultats. La quatrième commence : c'est la croisade racontée par Ville-hardouin. L'élan des croisades s'était bien ralenti ; cependant, dit Ville-hardouin, "un saint homme de Neuilly lès Paris qui avait nom "Foulques et qui prêchait les pardons pour la terre "sainte engagea les Chrétiens à se croiser, et moult "gens se croisèrent ; car le pardon était fort grand". Cette croisade prêchée au centre de la France eut un grand succès. Le comte de Flandre prit la croix et donna l'exemple. C'était au nord de la France qu'il appartenait

de faire les grandes choses de ce siècle. La Champagne et plusieurs autres provinces suivirent le mouvement. Quant à Philippe Auguste il ne se souciait nullement d'abandonner ses grandes espérances pour se faire battre par Saladin. Les croisés envoyèrent les mieux disans d'entr'eux, entr'autres Villehardouin, le fameux maréchal de Champagne, jusqu'en Italie, pour demander des vaisseaux à ceux qui étaient alors comme les rois de la mer, aux Vénitiens. Ceux ci reçurent les députés dans la grande eglise de St Marc où s'étaient rassemblés huit à dix mille hommes. Les envoyés se prosternèrent le visage contre terre, pleurèrent beaucoup et restèrent longtemps sans pouvoir parler. Enfin ils déclarèrent qu'ils voulaient à tout prix des vaisseaux pour aller délivrer le saint tombeau de J. C. Alors il se fit un grand bruit et toute l'eglise fut ébranlée comme d'un violent coup de tonnerre : c'était la réponse du peuple.

Les croisés envoient demander des vaisseaux à Venise.

Les Vénitiens qui trouvèrent une bonne occasion de gagner stipulèrent pour leurs vaisseaux un prix énorme et une part considérable dans la conquête. D'autres Italiens se joignirent aussi par spéculation aux croisés, entr'autres un petit prince du pied des Alpes qui ne possédait guère que sa valeur et sa gloire militaire, qui avait beaucoup à gagner, presque rien à perdre, Bonifazio marquis de Montferrat. Mais parmi

La Croisade s'organise.



les croisés le plus remarquable sans doute était le vieux doge de Venise qui aveugle et âgé de 80 ans voulait encore avant de mourir faire quelque chose de hardi.

Motifs de cette croisade.

Il importe de signaler les divers motifs des chefs de cette croisade. Le doge Dandolo et le comte de Flandre étaient poussés par la piété et par un génie aventureux. Le marquis de Montferrat voulait surtout gagner une principauté ou un royaume. Quant aux Vénitiens ils songeaient à l'argent et aux intérêts de leur commerce. Le rendez vous des croisés était fixé à Venise. Après avoir donné tout ce qu'ils avaient, argent, meubles précieux, bijoux, il s'en fallut quelques livres pesant que les sommes promises aux Vénitiens ne fussent complètes. Les croisés offrirent alors d'aller soumettre au profit de ces derniers la ville de Zara en Dalmatie, dont les Vénitiens n'avaient jamais pu s'emparer.

Siège de Zara en Dalmatie — arrivée d'Alexis Comnène dans le camp des croisés.

Pendant le siège ils virent arriver un prince grec qui les supplia de se détourner un peu de leur route pour venir délivrer son père Isaac qu'un usurpateur, ~~[illegible]~~, avait renversé du trône. Alexis montra aux croisés que pour le succès de leur expédition il fallait avoir Constantinople, c'est à dire un point intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, un lieu où l'on put se retirer, où l'on put fabriquer des armes et les choses nécessaires à la guerre. L'Egypte offrait aux Musulmans tous ces avantages, et il fallait que les Chrétiens en eussent de pareils. Ces motifs parurent très plausibles et firent impression sur les croisés. Mais ce qui les toucha davantage ce fut l'argent promis par Alexis. Cette détermination plut surtout aux Vénitiens. C'était en effet

Les Chrétiens conçoivent le dessein de s'emparer de Constantinople.

ce qui leur pouvait arriver de plus heureux : ils voyaient par là livrés à leur commerce le Bosphore, la mer noire tout l'orient de l'Europe et les mers occidentales de l'Asie. Un fait bizarre et qui montre combien l'esprit des croisades avait changé, c'est que ceux qui pour obéir au Pape et par respect pour Jérusalem s'obstinèrent à passer immédiatement dans la terre sainte furent regardés comme des transfuges et presque comme des apostats.

Arrivée des Croisés à Constantinople

Les Croisés rencontrèrent en chemin un vaisseau qui portait un homme ; c'était Jean de Vienne qui cherchait un royaume dans la méditerranée. ~~Les croisés~~ Ils arrivèrent devant Constantinople. Mais devant cette ville, dit Ville-hardouin, il n'y eut coeur si ferme qui ne tremblât. Une magnifique cavalerie de 60,000 hommes, rangée à quelques distance du rivage les attendaient. Ils ne comptaient rien moins que sur une terrible bataille. Cependant ils approchèrent du bord leurs galandres, descendirent dans la mer à un endroit où elle était peu profonde et les hommes eurent le temps de monter sur leurs chevaux sans que les Grecs fissent aucun mouvement. Les croisés les chargèrent aussitôt et tous se dispersèrent en un instant : de cette foule si nombreuse il ne resta pas un seul combattant.

Prise de Constantinople.

Ils s'établirent sous les murs de la ville, et quelque temps après, malgré leur inhabileté, ils finirent par s'en emparer. Mais il faut dire que ce furent les Vénitiens qui firent presque tout le succès. Tous les vaillants hommes de la Flandre et de la Champagne auraient pu rester éternellement sous les murs de Constantinople sans en prendre une seule tour. Tout à coup sans que personne eut encore escaladé les murailles on y vit flotter le drapeau de St Marc.



C'était un miracle dû aux intelligences des Vénitiens. Les Vénitiens forcèrent les premiers la ville, et le vieux doge se fit porter à leur tête pour donner et recevoir encore quelques coups dans la mêlée.

Rétablissement d'Isaac Comnène

Le vieil empereur fut tiré de son cachot et replacé sur le trône. Mais il fallait payer les croisés de leurs services. Alexis, lorsqu'il avait imploré leurs secours, n'avait mis aucunes bornes à ses promesses; quand il fallut les remplir, ce fut un grand embarras. Le peuple que dépouillé par son roi légitime regretta l'usurpateur. Les sommes promises arrivaient lentement au camp des croisés: de leur côté ils parcouraient les rues de Constantinople exerçant des violences et se promenant un écritoire pendu à leur habit pour se moquer des habitants. Les Grecs

Isaac est détrôné: Mourzoufle est mis à sa place.

poussés à l'extrémité détronèrent leur empereur et mirent à sa place un prince de la famille impériale, nommé Mourzoufle à cause de ses noirs sourcils rapprochés. Les croisés qui campaient hors de la ville furent obligés de l'assiéger de nouveau. Ils la reprirent et en brulèrent une

Nouveau siège et incendie de Constantinople.

grande partie. C'est alors qu'on vit une chose bien déplorable: plus d'une lieue carrée de terrain dans cette ville immense fut brulée avec les monuments de la Grèce, les curiosités de toute espèce dont elle était remplie. Les dévastations d'Attila n'avaient jamais peut être été aussi funestes pour les arts: car un seul quartier de Constantinople devait renfermer plus d'objets précieux que bien des provinces ensemble.

Les barbares entrèrent dans la ville à demi-

ruinée. Mourzoufle fut précipité du haut d'une colonne. On délibéra qui serait empereur: on laissa ce titre à Baudouin. Les Vénitiens ne pouvaient rester maîtres de Constantinople: ~~cette~~ ville appartenait aux flamands et aux français comme étant les plus nombreux et les plus forts. Mais tous les ports depuis le Pont Euxin jusqu'à la mer adriatique devinrent le partage des Vénitiens et dès lors le doge s'intitula seigneur d'un quart et demi de l'empire grec.

Empire des Latins.

Partage de la conquête — Introduction du système féodal dans l'empire d'orient.

Maîtres de Constantinople les Latins se partagèrent leur conquête. Boniface de Montferrat eut le titre de roi de Thessalie et d'une partie de la Macédoine. Ville-Hardoin fut duc de Thrace, et ~~tous~~ les lieux célèbres de l'ancienne Grèce prirent alors la forme féodale, comme un travestissement bizarre. Athènes, la classique Athènes, fut convertie en duché. Cette domination des Latins laissa des traces assez profondes: les principaux monumens de la Morée sont des aqueducs et chaussées construites par les Vénitiens.

L'empire grec se divise et subsiste à Nicée, Trébizonde et Durazzo.

Cependant ces Grecs que les croisés accablaient de leur mépris montrèrent qu'il leur restait encore un esprit national et plus de force qu'on ne leur en supposait. Trois empires grecs s'élevèrent presque aussitôt: l'empire de Nicée, celui de Trébizonde et la principauté de Durazzo.

Décadence rapide de l'empire latin.

Le pauvre empire latin sans cesse en butte aux attaques des Bulgares se voyait dépouillé tous les

140 v

fin de l'empire latin après 60 ans de durée.

jours par les barbares. Environné d'ennemis de tous côtés, il ne tarda pas à se trouver réduit à une profonde faiblesse. Les Latins dégénèrent ~~bientôt~~ sous un ciel plus doux, et il leur manqua de plus ces arts, cette civilisation qui avait soutenu les Grecs dans leur décadence. Après soixante ans les Grecs de Nicée, sous la conduite de Michel Paléologue, rentrèrent dans Constantinople. Les derniers empereurs latins en étaient venus à ce point de misère qu'ils se chauffaient avec les poutres de leur palais et qu'ils vendaient pièce à pièce le plomb qui les recouvrait. Ils seraient morts de faim s'ils n'avaient pas échangé avec le pieux Louis IX les reliques qui se trouvaient à Constantinople et pour lesquelles probablement le roi de France fit construire la sainte-chapelle.

Résultats de la quatrième croisade.

C'était les Vénitiens qui avaient profité de la croisade. L'Italie, c'est à dire Pise antérieurement, puis Venise et Gênes qui se fit alliée des Grecs en dépit de Venise, l'Italie ressuscita alors la grande idée de l'empire romain sous la forme commerciale, non pas qu'elle possédat un domaine territorial, mais elle avait tous les comptoirs de la méditerranée excepté ~~toutefois~~ Marseille et la côte occidentale. Pompée avait autrefois obtenu pour réprimer les courses des pirates un pouvoir souverain. Les Vénitiens et les Génois eurent aussi ce pouvoir dans la méditerranée.

Voilà l'issue de la quatrième croisade; c'est la grandeur de Venise, la prise de Constantinople. Toutefois les résultats ne furent pas plus durables que ceux de la première, c'est à dire que la conquête de la terre sainte. 60 ans, telle est la durée de l'empire des Latins à Constantinople.

141 a

Al. Germain

Résultats des croisades — Cinquième croisade. André. Jean de Brienne — Sixième croisade. Frédéric II — Caractère des rois de France et de St Louis en particulier — Septième croisade — Huitième croisade — Conclusion.

Résultats des croisades.

Qu'est-il resté de cette grande révolution des croisades ? Car les croisades sont terminées ; ce qui reste est une tentative sans importance. La grande figure de St Louis n'est qu'en France. Qu'est-il donc resté de tout ce mouvement ? Sous un rapport l'affranchissement du genre humain.

1° Affranchissement du genre humain.

Le christianisme s'était emparé de l'homme, l'avait isolé, enfermé : hors du christianisme ce n'était plus l'humanité, c'était la barbarie. L'Occident en était venu, non plus comme au temps de la Grèce à repousser l'Orient, à le haïr, mais à l'exécrer, à le regarder comme profane, impie, comme l'abomination elle même. Le plus fort sentiment d'horreur qu'on ait éprouvé pour l'Orient, c'est au commencement des croisades. C'était injuste. L'humanité ne pouvait plus longtemps blasphémer son berceau : il fallait qu'elle y retournât, l'examinât de nouveau. Après tout l'Orient avait aussi sa supériorité : il pouvait y avoir de la

sainteté dans ce monde impie, de l'honneur dans ce monde antichevaleresque. Il fallait qu'on comprît que Saladin pouvait être un plus parfait chevalier que Richard. L'humanité avait oublié son berceau; elle devait le reconnaître. Enfin ce grand mouvement qui a conduit l'Angleterre aux Indes dans ces derniers temps et ramené la race germanique à son point de départ, ce grand mouvement dont on ne peut prévoir les conséquences, ce sont les croisades qui l'ont amené. Jusque là il avait eu lieu d'orient en occident: depuis les croisades et surtout depuis la découverte de l'amérique il se fera d'occident en Orient. L'angleterre a déjà aux Indes soixante millions de sujets. C'est là le résultat moral des croisades. Elles en ont eu plusieurs autres.

2° Élévation de la monarchie

La monarchie qui s'élevait avec peine sur les ruines de la féodalité a trouvé le moyen unique de devenir sans réclamations maîtresse de la féodalité. Les rois se sont mis à la tête et non les Papes. Sans doute les chefs de la religion pacifique ne le pouvaient pas: le christianisme s'y refusait. Les croisades sont ~~une~~ donc des causes de l'élévation de la ~~royauté~~ monarchie. Voilà un signe ~~extérieur~~.

3°. Progrès de la marine.

En voici un autre; c'est la domination dans la méditerranée des marins qui pendant deux siècles

142 r

ont porté les croisés en Orient, la puissance de Pise, Gênes, Venise; le rétablissement de la domination italienne sur toutes les mers, une miniature de l'empire romain, un empire romain maritime.

2°. Littérature.

Un résultat non moins grave, c'est qu'une foule de traditions qui avaient coulé inaperçues par la voie des vieux Scandinaves, par la voie plus détournée encore du monde celtique, des traditions pélasgiques de Troie et de Rome; enfin tous ces ruisseaux isolés du fleuve épique se sont trouvés par la connaissance de l'Asie réunis dans le monde. L'humanité s'est reconnue elle-même: de même qu'elle s'est reconnue dans la religion, de même elle s'est reconnue dans l'intelligence et dans la poésie. Tous ces romans de chevalerie qui étaient alors nationaux, les vers celtiques, les autres espagnols, tous ces romans sont devenus européens: ils ont été mis en commun par tous les peuples de l'Europe qui réunis dans un même camp se sont chanté leurs histoires les uns aux autres. Il en est résulté un esprit européen; mais peut-être aussi un mal: l'histoire s'est trouvée si grande, si merveilleuse, la croisade de Godefroy de Bouillon a été un fait si prodigieux, si humain, que toute fable, toute tradition antérieure en a été obscurcie. La croisade ~~s'est~~ est devenue en grande partie le mythe en quelque sorte et la légende



142 v

universelle des peuples. Aujourd'hui c'est la révolution française, c'est Napoléon.

5°. Egalité individuelle.

Voilà quelques uns des résultats des croisades. Un autre résultat aussi intime, c'est que les hommes qui jusque là n'avaient eu de valeur qu'en proportion de leur position politique se sont trouvés en avoir une comme hommes, et quand on a vu dans les déserts de la Syrie le serf combattre comme le seigneur et mieux que lui à cause de son armure legère qui lui permettait de lutter avec plus d'avantages contre les troupes legères de l'asie, on a compris que tout homme avait son prix. Le serf venu de la france dut quelquefois trouver sa bannière et une fois transporté en Allemagne ou en Angleterre les généalogies étaient plus faciles à établir. L'Europe se brouilla. Nul doute que parmi les hommes de Philippe Auguste il ~~n'~~y eut tel homme d'armes saxon du camp de Richard et que tel homme inférieur d'une nation put devenir supérieur dans une autre, dans le camp ennemi. Au milieu des périls des croisades parut la notion d'égalité qui mit tous les hommes sur un même pied.

6° monumens des croisades.

Ce sont là les traits principaux des croisades, les monumens, ~~les traces~~ qu'elles ont laissés. Reste-t-il des monuments de pierre? L'empire romain a laissé des camps, des voies eternelles; eh bien l'empire des francs a-t-il laissé des traces? Existe-t-il encore quelque chose des croisés de Godefroi de Bouillon?

143r

Les principaux monumens, il faut le dire, n'appartiennent pas directement aux francs: ce sont les monumens des Vénitiens dans l'empire grec, leurs ~~fossés~~ chaussées, leurs aqueducs, leurs forteresses, les monumens des Dandolo mêlés à ceux des Pélopides, enfin cet étrange spectacle de la Grèce telle que la dépeint M. Quinet. Mais ces monumens ne se rapportent pas à l'inspiration désintéressée des croisades. Cherchons en d'autres. A Paris même nous en avons de merveilleux: la Sainte-Chapelle et la Chapelle de Vincennes construites toutes deux d'après l'ordre de St Louis par un architecte qui le suivit à la croisade sont des monumens immortels. Ce n'est pas la première inspiration barbare des croisades. Tout au contraire c'est la réaction de l'esprit oriental: bien loin que ces monumens expriment la haine de l'Europe contre l'Asie, c'est l'imitation de l'Asie, l'empreinte du génie mahométan. On avait alors une très grande admiration pour l'Orient, une admiration plus grande qu'on n'osait le dire, mais on l'imitait dans une infinité de choses. Les Templiers surtout avaient presque entièrement abjuré l'Europe.

Sur une des portes de la cathédrale de Rouen il y a un demi-cercle de croissant. Ceci donne la mesure de la sympathie qu'on éprouvait pour l'Orient. C'est de la meilleure époque de notre architecture, peut être de 1300: Ce n'est pas le genre



143 v

gothique dans sa maigreur ; il n'est pas encore exténué, affaibli comme il le sera plus tard, vers 1450 ; il est encore plein et moëlleux, dans toute sa force et dans toute sa vigueur. Cette porte de la cathédrale de Rouen est très remarquable. On y voit aussi un mème chrétien très curieux, c'est la danse d'hérodiade (elle danse la tête en bas).

Voilà des monumens ~~des croisades~~. Il ne faut pas croire par exemple que les voutes hardies qui paraissent vers 1100 soient une inspiration du génie asiatique. Non, les monumens de l'Asie ne sont pas très élevés, n'ont pas cette inspiration, ce caractère de hardiesse. C'est le génie du temps. Le genre de ces monumens est assez byzantin. Les mahométans ont fort imité Byzance, les croisés aussi mais moins dans le nord qu'en Italie. St Marc de Venise, dans sa pompe barbare, dans sa majesté écrasée, dans sa richesse étrange, donne quelque chose de l'idée de ce mélange universel de l'Europe et de l'Asie. Mais des monumens plus purs dans ce genre sont ceux de Pise : La cathédrale de Pise avec ses ogives écrasées, ses légères et innombrables colonnades, offre à l'intérieur de grandes masses, au bout un grand Christ byzantin sur un fond d'or. On croirait entrer dans un tombeau antique ; mais la voute est chrétienne. Il faut voir encore le baptistaire et le campo-santo dont la

1444

terre a été apportée de Jérusalem à Pise sur des galères. Les Pisans voulurent avoir de la terre sainte chez eux pour être enterrés en terre sainte. Les plus grands artistes du temps ont paré merveilleusement ce cloître de magnifiques peintures. à la première vue on peut en juger autrement. Mais il y a déjà quelque chose de cette élégance de formes qui caractérise plus tard la peinture italienne et en outre un génie symbolique qui a échappé de bonne heure à l'Italie. Ces merveilleux tableaux, ces belles figures du Titien et de Paul Veronèse d'un si riche coloris sont empreints d'un matérialisme remarquable: la pensée religieuse n'y est plus. Les Vénitiens sont bien matérialistes dans leur école. Quant aux Génois, ils n'ont pas d'école: ils empruntent aux flamands. Les Toscans, les Romains ont une belle sévérité de dessin et quelque chose de divin; ils se sont même élevés quelquefois à une grande hauteur symbolique, dans le tableau de la transfiguration par exemple. Mais si on cherche dans la peinture la vie de l'âme, ce n'est pas dans la peinture italienne qu'il faut la chercher. Les vierges italiennes de Raphael ne produisent pas une aussi vive impression que celles des Allemands.

Le campo-santo est donc un monument unique, incomparable où on trouve dans l'architecture

non pas la pesanteur byzantine mais plutot la légereté arabesque. Il a de plus une galerie où sont réunis une fois le génie symbolique de l'Allemagne et déjà la grâce de l'Italie. Ce n'est pas parfait, mais c'est délicieux : il y a là une vie bien intime, bien profonde. Tous ces personnages ne vous regardent pas de l'œil dont vous regardent ordinairement les figures de l'école italienne. Il s'y trouve en outre des portraits d'une grande curiosité, d'une grande importance historique.

Voilà les principaux monumens des croisades. Quant à nos eglises gothiques, elles n'appartiennent pas aux croisades ; c'est une inspiration très différente. Le genre byzantin a essayé d'entrer chez nous. Dans cette porte si remarquable de la cathédrale de Rouen il y a quelque chose de plein qui fait penser à l'architecture classique, et pourtant c'est gothique. C'est un souvenir fugitif de l'Asie. Tout de suite l'architecture retourne à la scolastique en pierre et aboutit bientot aux minuties, aux argaties de la sculpture. Ce genre est celui de 1450. Puis on revient à Rome et à la Grèce ; on abjure le christianisme. François 1er fait faire du classique. Ce que Luther fait en Allemagne l'introduction de l'architecture grecque et romaine le fait en France pour les arts. Les catholiques font du genre grec ; les protestans ne veulent aucun genre : ils brulent tout. C'est le XVIe siècle.

Pour ce qui regarde l'histoire de la peinture il y a progression du Nord au midi. A partir de Venise elle se spiritualise de plus en plus. Là c'est la chair qui domine. Quand on arrive en Toscane il y a moins de chair et plus de dessin. A Rome c'est une peinture symbolique, une oeuvre de reflexion. Et Raphael est remarquable par une grande inspiration : pourtant ce n'était pas un homme religieux. A Naples il n'y a plus de peinture ; les Napolitains sont trop idéalistes ; la forme est trop dédaignée ; les artistes y réduisent la peinture à sa plus simple expression, comme Salvator, le plus spirituel de tous. Pour l'école de Bologne, c'est un esprit d'éclectisme, une peinture de reflexion et non plus de spontanéité. Gênes au lieu de faire des tableaux les faisait venir de Flandre où il n'y a pas d'idéalisme : c'est la nature, la matière ; une imitation complète de la réalité ; on n'a jamais atteint la ressemblance comme Van Dyck.

Départ de 50,000 enfants pour la terre sainte — ils ne peuvent y arriver.

Revenons aux croisades. Il ne faut pas confondre avec elles l'impulsion que l'Europe conserva longtemps vers l'Orient et qui entraîna par exemple après la quatrième croisade cinquante mille enfants ou jeunes gens qui s'appuyant sur ~~ce~~ texte de l'évangile "laissez venir à moi ces petits enfants" s'imaginèrent qu'à leurs mains pures était réservée la gloire de reconquérir Jérusalem : ils s'acheminèrent vers les côtes de la Médi-



145 r°

terranée ou des marchands d'esclaves s'emparèrent de ceux qu'avaient epargnés la misère et la famine. Ces enfants étaient probablement des serfs que le malaise réduisait à une semblable emigration. C'est ainsi que des pastoureaux sous St Louis aimèrent mieux mourir sur la route de la terre sainte que de périr par la faim.

Le mouvement des croisades a passé : quand elles deviennent l'objet de spéculations on peut dire que leur temps est terminé. Cependant une cinquième croisade s'organisa. Le roi de Hongrie André qui avait eu tant de peine à repousser de ses états les attaques continuelles de ses ennemis s'avisa de quitter cette guerre sans gloire pour en aller chercher une à fois plus eclatante et plus profitable. Ce n'était point de sa part une entreprise insensée. L'excommunication lancée contre quiconque attaquait un croisé dans ses possessions protégeait les siennes, et c'était un moyen de défendre son royaume que de le quitter. Il se joignit donc aux anciens rois de Jérusalem. Une fille restait seule de l'ancienne dynastie, et Philippe Auguste, sur la demande des chevaliers, avait désigné pour l'epouser le comte de la Marche, Jean de Brienne, cadet d'une maison illustre, mais n'ayant d'autre fortune que son épée. Plusieurs seigneurs se joignirent à Jean de Brienne et à André et passèrent en Egypte. Mais s'étant trouvés enfermés dans les canaux du Nil et surpris au Caire par un

Cinquième croisade.

Politique d'André roi de Hongrie.

Jean de Brienne.

Départ des croisés.

146r

Inutilité de cette croisade.

débordement. Ils demandèrent au Sultan Maleck Adhel qui vivait encore la permission de se retirer. Le Sultan qui ne demandait pas mieux que de se débarasser d'hôtes si incommodes préféra les voir partir que de risquer un combat. Ils sortirent honteusement de l'Egypte (1221)

Sixième croisade.

Quant à la sixième croisade ce n'en est pas une ; c'est tout bonnement la promenade de Frédéric II à Jérusalem. Le Pape qui avait intérêt

Vues toutes politiques de Frédéric II.

à éloigner de l'Italie son terrible adversaire imagina de lui faire épouser bon gré, malgré la fille de Jean de Brienne, Yolande qui lui apportait en dot non point le royaume, mais la couronne de Jérusalem. Frédéric accepta cette alliance pour céder à l'opinion de ses peuples ; mais au lieu de faire une croisade à main armée, il fit comme nous avons déjà dit, il négocia.

Frédéric traite avec le Sultan et s'empare de Jérusalem par négociations.

Il représenta au Sultan d'Egypte que Jérusalem au milieu d'une plaine aride et stérile, environnée de déserts, était une ville sans importance et pour l'empereur et pour le Soudan. Il obtint la permission d'y entrer, et la ville même lui fut remise en toute possession. Il espérait avoir satisfait ainsi et à son intérêt et à l'opinion de la chrétienté ; mais on lui reprocha d'avoir traité avec les infidèles, de leur avoir même conservé une mosquée dans la ville sainte, et lorsqu'il entra dans Jérusalem



146 r

il ne trouva pas un prêtre pour le couronner : il fut obligé de prendre lui même au milieu de ses barons la couronne sur l'autel. A son retour il trouva son beau-père armé par le Pape et excitant une croisade contre les états de son gendre. Frédéric triompha de son adversaire, et Jean de Brienne qui avait été successivement fait roi de Jérusalem par Philippe Auguste et roi de Naples par le Pape, mais toujours sans un pouce de terre, devint bientôt empereur de Constantinople sans être plus riche, c'est à dire qu'on lui confia la tutelle de l'héritier de l'empire latin.

État de l'Europe avant la septième croisade.

A cette époque une seule nation était puissante en Europe. L'Angleterre se trouvait abaissée par les guerres civiles qui signalèrent le règne de Henri III. L'Espagne toujours exposée aux attaques des Maures ne pouvait entreprendre aucune expédition lointaine. L'empire était dans une désorganisation complète : c'était l'époque de Conrad IV, de Guillaume de Hollande, d'Alfonse X, enfin c'était le grand interrègne. La France seule était puissante : elle venait de réunir toutes les provinces du midi : St Louis avait epousé Marguerite, fille de ce malheureux comte de Provence qui par suite des guerres des Albigeois voyait tous ses domaines tombés en des mains étrangères. Alphonse de Poitiers, son frère, venait d'ajouter aussi une province à la monarchie.

Caractère d'un roi de France à cette époque.

Le roi qui gouvernait alors la France était celui qui répondait le mieux à l'idée que la vieille France féodale s'était formée d'un roi. Ce n'est pas cet

147 r

homme de fer, monté sur un grand cheval. Dans la pensée du moyen age, le roi de France c'est un homme vêtu d'hermine, assis au milieu des légistes; c'est l'ami du prêtre, le protecteur du saint siège. Le roi de France c'est le défenseur des faibles, celui qui encourage les communes, c'est à dire les villes à se révolter contre leurs seigneurs. C'est un renard vêtu de la peau du lion, comme Philippe Auguste.

Causes de l'agrandissement de la maison de France.

On se rappelle les mots que Dante met dans la bouche de Hugues Capet: "Je suis la souche de cet " arbre odieux qui couvre la chrétienté de son ombre"; et ailleurs: "Je suis fils d'un boucher de Paris." Les Capets étaient d'origine saxonne, saxonici generis, dit Ebroin. Si Dante l'avait su il en aurait bien su profiter. Insensiblement cette maison d'origine saxonne, cette maison de France absorba tout. Elle avait pour principe de recevoir dans son sein les filles des autres dynasties, mais de ne rien donner aux filles en dot, c'est à dire qu'elle était fondé sur le principe le moins humain et le plus politique du moyen age. C'était le principe féodal par excellence. Sitôt que l'humanité prévalut, le vieil esprit féodal fut vaincu, on accorda quelque part aux filles: dans la maison de France jamais. Que signifie cela? que la maison de France recevait toujours et ne donnait rien; c'était le moyen de devenir riche. Dans le monde féodal les filles apportaient en dot des terres. La maison de France recevait ces terres; elle donnait à son tour le domaine

147r

utile de certains fiefs, mais jamais elle ne donnait le droit, la propriété. C'est là ce qui fit la grandeur de cette maison : Après cela il y eut un certain esprit de suite sans pourtant beaucoup de génie. Dans cette maison il n'y eut pas de princes eminents comme Frédéric II ni même de figures héroïques, dans le sens barbare, comme Richard coeur de lion. Pour trouver quelque chose d'eclatant il faut arriver à François 1er qui a su reproduire la chevalerie, et enfin à Henri IV qui fut basque par ses habitudes aussi bien que par son tour d'esprit. Voilà ce que c'était que la maison de France au moyen age. Elle finit par tout absorber.

Caractère de St Louis.

St Louis etait espagnol par sa mère ; et ce trait est fort remarquable. Rien n'indique que ce soit un homme aussi eminent qu'on l'a dit. C'était certainement une conscience pure, un vaillant homme ; il y avait même dans cette ame vertueuse quelque élévation morale. Quant au génie, les circonstances l'ont si constamment favorisé qu'il est bien difficile de dire s'il en a eu. Il n'est pas démontré du moins que ce soit un homme supérieur sous ce point de vue. Pour ce qui regarde sa législation, c'est une collection faite par des légistes. Il resta toute sa vie sous la tutelle de sa mère Blanche de Castille qu'il craignait beaucoup et envers laquelle il se montra toujours d'une docilité enfantine. Comme St Louis etait le plus vrai chrétien de son temps, il lui arrivait de faire par conscience beaucoup

de choses que d'autres auraient faites par politique et qui n'en allaient pas moins à son but. Il était, par exemple, dans l'intérêt du roi de défendre les guerres privées. St Louis les défendit; mais c'est parceque ces guerres occasionant beaucoup de violences, beaucoup de crimes, par conséquent beaucoup de péchés mortels, son devoir comme chrétien était de diminuer les occasions de péché. Il rapportait toutes ses actions à un but religieux. Et ici il se trouva que le roi de France réalisa une fois ce que les peuples avaient conçu. Le roi de France depuis Hugues Capet c'est un homme d'église, un homme de loi, un Saint.

Projets de St Louis pour une croisade. quels furent ses motifs.

St Louis étant malade à Vincennes avait cru entendre une voix qui l'appelait à la terre sainte, et il avait fait voeu de s'y rendre: en vain sa mère, l'évêque de Paris, les clercs, les seigneurs voulurent s'opposer à son départ; il s'obstina à être fidèle au voeu qu'il avait fait. C'était d'ailleurs aussi par politique, sans qu'il s'en doutât. Il venait de réunir à la couronne un grand nombre de provinces: quelle plus belle occasion pour habituer les seigneurs de ses nouveaux domaines à suivre sa bannière que de faire une croisade? Et d'ailleurs les croisades avaient besoin d'être terminées par un homme si pur. Au temps de St Louis on se ressouvint de la première idée des croisades. St Louis avait une grande admiration pour le passé. On le voit dans le respect presque religieux qu'il



148 v°

conserva toujours pour le droit romain. Dans ses établissemens on cite souvent les Pandectes, à la vérité sans bien les comprendre, mais toujours est-il qu'on les cite. St Louis avait une sorte de vénération pour l'antiquité. Cette même docilité qui faisait qu'à 24 ans il avait peur que sa mère ne le vit entrer chez sa femme faisait qu'il respectait aussi le droit romain comme plus ancien que la féodalité qui le détruisait.

Septième croisade.

Esprit qui animait les croisés.

On se rassembla à Aigues-mortes, et la vertueuse Marguerite voulant partager avec son mari les dangers de la croisade, la reine Blanche resta régente pendant l'absence de son fils. Quelques mots de Joinville nous laissent entrevoir combien les dispositions des croisés avaient changé depuis le XIe siècle. Un peu avant l'expédition St Louis lui parlait ainsi : " autre » demande vous foys-je : savoir lequel vous aimeriez » mieulx être mezeau et ladre ou avoir commis » et commettre un péché mortel » ? Voici ce que dit Joinville : " Et moi qui ne lui voulut mentir, lui » répondi que j'aimerois mieulx avoir fait trente » péchiés mortelz que être mezeau ». Ce n'était plus la piété fervente du temps de Godefroy. C'est dans Joinville même qu'il faut lire tout le récit de l'expédition, et les apprêts du départ et la crainte qu'inspiraient les dangers de la navigation. " Il me fallait, dit l'historien, passer auprès du chatel de Joinville, je n'osai » oncques tourner la face devers Joinville, de peur d'avoir » trop grand regret et que le cueur me attendrit de ce que » je laissois mes deux enfants et mon bel chatel de

» Joinville que j'avais fort au cœur » ; et plus bas :
« Et tous à haute voix (les prebstres et les clercs)
» commencèrent à chanter ce bel igne Veni creator
» Spiritus, tout de bout en bout ; et parce veulx-je
» bien dire que icelui est bien fol qui se sent
» avoir aucune chose de l'aultrui et quelque péché
» mortel en son ame et se boute en tel dangier. Car
» si on s'endort au soir, on ne sait si on se trouvera
» au matin au sous de la mer ». En effet la
valeur des barons demandait la terre et les champs de
bataille : alors elle les abandonnait pour la mer.

Départ d'Aigues-mortes.

On partit du port d'Aigues-mortes qui aujourd'hui n'est plus un port. Arrivés dans l'île de Chypre les croisés y séjournèrent peu de temps et on prit la route de Damiette. Aussitot maîtres de cette ville les francs se livrèrent aux plus affreux désordres :

Désordres de l'armée des croisés.

« Et le commun peuple se print à forces et à violer
» femmes et filles, dont de ce advint grand mal ;
» car il faillut que le roi en donnast congié à
» tout plein de ses gens et officiers. Car, ainsi que
» le bon roi me dit, il trouva jusques à un
» ject de pierre près et à l'entour de son pavil-
» lon plusieurs bordeaux que ses gens tenaient »
quelle douleur pour le saint-roi ! Ce fut en outre
une faute de s'arrêter à Damiette : les infidèles eurent
le temps de rassembler une armée ; la saison se passait
~~et cette perte de temps était~~ irréparable. Le roi s'enga-
gea dans le pays laissant sa femme enceinte à Damiette.



149 v

Arrivée des croisés à Mansoura

Il pénétra ainsi jusqu'à un lieu nommé Mansoura, qui est sur le chemin du Caire. Là on trouva des obstacles et des dangers sans nombre. Le pays était coupé d'une multitude de canaux derrière lesquels les infidèles se mettaient à l'abri pour harceler sans cesse les Chrétiens. D'ailleurs ils avaient l'avantage du feu gregeois dont les croisés ignoraient le secret. Il faut lire dans l'historien de cette expédition quel était l'effroi des Chrétiens, lorsque pendant la nuit les serpents de bronze qui lançaient ce feu commençaient à siffler. Ce feu inextinguible tombait sur les lourdes armures des croisés, les pénétrait et brulaient l'homme d'armes avant qu'il s'en fut débarassé. Ce lieu de Mansoura était fatal aux armées des Francs : c'était là que Jean de Brienne avait campé.

Bataille de Mansoura.

Cependant les croisés se décidèrent à ne pas se laisser attaquer et surprendre comme Jean de Brienne. Un arabe leur indiqua un gué dans un canal qui les séparait de leurs ennemis. Robert, comte d'Artois, frère de St Louis, passa le premier et donna la chasse aux infidèles. Emporté par son ardeur, il

Mort de Robert, comte d'Artois.

entra avec eux dans Mansoura où il fut bientot accablé. St Louis qui combattit vaillamment ne put secourir son frère. Les chrétiens s'emparèrent du

Victoire sur les musulmans.

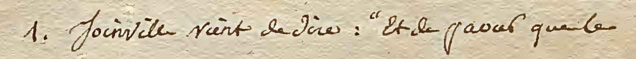
camp des Musulmans ; mais ce fut une victoire assez triste. Un grand nombre de guerriers avaient péri et le frère du roi ne reparaissait point. Quelqu'un demanda

à St Louis s'il savait aucune nouvelle de son
frère, le comte d'Artois ? Et lui répondit que
« oui bien, c'est à savoir qu'il savait bien qu'il
» était en paradis ». On essaya de le consoler en
lui rappelant l'honneur de cette victoire et le courage
qu'il y avait déployé, et le bon roy respondit :
» que Dieu fut adoré de quant qu'il luy don-
» nait. Et lors lui commencèrent à choir de gros-
» ses larmes des yeux à force, dont maints per-
» sonnages qui virent ce furent moult oppressez
» d'angoisse et de compassion de la pitié qu'ils
» avaient de le veoir ainsi plurer et en louant
» le nom de Dieu de ce qu'il lui faisait endurer ».

Les Croisés sont forcés de retourner à Damiette.

Le lendemain le chef des Mameluchs, le fameux Bibars attaqua le camp des croisés qui le repoussèrent, mais avec une perte immense. Les canaux du Nil exhalaient des miasmes dangereux ; on se décida à retourner en arrière, et on reprit la route de Damiette.

Marguerite demeurée enceinte dans cette ville s'attendait à chaque instant à voir la ville assiégée par les infidèles. Dans cette cruelle situation elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Jean de Tristan. Sa plus grande crainte était de tomber dans les mains des musulmans. « Avant que la bonne
» dame fut accouchée, dit Joinville, elle fist vui-
» der sa chambre des personnages qui y étaient,
» fors que de celui vieil chevalier[1], et se jetta la



1. Joinville vient de dire : "Et de paour que la

» Reine à genoulx devant lui et lui requist qu'il
» lui donnast ung don, et le chevalier le lui octroya
» par son serment. Et la Royne lui va dire : je
» vous requière sur la foi que vous m'avez donnée
» que si les Sarrasins prennent cette ville que vous
» me couppez la tête avant qu'ils me puissent
» prendre. Et le chevalier lui respondit que très
» volontiers et que jà s'avoit-il en sa pensée
» d'ainsi le faire si le cas y echeoit ».

L'armée des croisés est forcée de se rendre.

Cependant St Louis redescendait avec peine le cours du Nil, combattant à chaque pas et languissant de maladie. Des deux côtés du rivage les flèches des ennemis pleuvaient sur son armée. La retraite devenait toujours de plus en plus difficile. Arrivée au bourg de Mime, elle ne put ni avancer ni rétrograder et fut obligée de se rendre.

Massacre de 30,000 croisés.

Trente mille chrétiens furent tués de sang froid sur la place. On epargna les principaux de l'armée pour tirer d'eux une forte rançon. Cependant ils coururent encore de grands dangers. Dans un

Situation déplorable de ceux qui survécurent

» fruit qu'elle avait dans son sein ne périst, elle faisait veiller tout nuit ung chevalier au bout de son
» lit, sans dormir; lequel chevalier était vieil et ancien, de
» l'eage de quatre-vingtz et plus ». La Reine à la suite
des funestes nouvelles qu'elle avait reçues
était tombée dans une sorte de délire
qui lui faisait voir sans cesse les Sarrasins
autour d'elle.

151 r

péril imminent ils se confessèrent, dit Joinville à un religieux de la Trinité; « mais endroit moi
» même souvenois alors de mal ne de peché que
» oncques j'eusse fait, et ne pensois sinon à rece-
» voir le coup de la mort ». Et plus bas : « En contre
» moi s'agenouilla messire Guy d'Eblin, connétable
» de Chypre et se confessa à moi, et je lui donnai
» telle absolution, comme Dieu m'en donnoit le pou-
» voir; mais de chose qu'il m'ait dite, quand je
» fus levé, oncq ne m'en recordai de mot ».

Grandeur et fermeté de St Louis.

Quant à St Louis il conserva un calme et une fermeté d'ame admirables. Lorsque le Soudan lui fit demander de lui céder Damiette et quelques-unes des places appartenant aux barons d'Outre-mer, ou bien quelque château de l'ordre du temple ou des chevaliers de Rhodes; il répondit qu'à aucun prix, pas même au prix de sa vie, il ne céderait un pouce de terre acheté du sang des Chrétiens.

(Joinville dit seulement qu'il fit la même réponse que les seigneurs de France, savoir qu'il n'avait nul droit de disposer d'une part de ce qui appartenait aux empereurs d'Allemagne, de l'autre de ce que les Chrétiens avaient fait serment de ne rendre jamais aux infidèles.)

St Louis traite avec les Musulmans.

Tous les autres captifs refusèrent de traiter séparément pour leur rançon; ils voulurent se racheter tous ensemble, et ce fut ce qui les sauva. St Louis consentit à la reddition de Damiette; mais il stipula

15 vo

que les Chrétiens gardaraient la Palestine ; il devait donner pour la rançon de ses chevaliers un million de bezans d'or.

Révolte des Mamelucks. Ils massacrent le soudan.

Les choses en etaient à ce point quand une révolution eclata dans le camp des infidèles. Les mamelucks massacrèrent le soudan d'Egypte. Les bras encore teints de sang ils se présentèrent dans la tente de St Louis, et l'un d'eux s'avisa de dire au roi : « fais moi chevalier ». « fais toi Chrétien » lui répondit St Louis sans s'emouvoir. Les Mamelucks etonnés de son calme en conçurent une grande estime pour lui : C'était, disaient-ils, le plus fier Chrétien qu'ils eussent jamais vu. On a prétendu même que touchés de son courage ils lui offrirent le trone d'Egypte. « Mais, » dit Joinville, le roi me confia un jour que si on » lui avait offert la royauté d'Egypte il l'aurait » acceptée dans l'espérance de convertir les Musulmans » à la foi catholique ».

St Louis visite la terre sainte où il reçoit des ambassadeurs du Vieux de la montagne et des Mongols.

Le pieux roi rendu à la liberté avec 6000 des siens visita la terre sainte. Là il reçut une ambassade du Vieux de la montagne qui lui reprocha de ne pas lui avoir encore envoyé de présens et se déclara son admirateur. En même temps arrivèrent des députés des Mongols qui annoncèrent que leur maitre etait Chrétien. St Louis dans sa simplicité envoya deux moines en Tartarie pour s'assurer du fait. On fut bientot assuré que le chef des Mongols n'était pas converti. C'était la première

mais non la dernière fois que St Louis se laissait tromper ainsi. Car ce fut sur un semblable espoir qu'il entreprit la seconde croisade.

St Louis revient en france.

Cependant le roi reçut la nouvelle de la mort de sa mère. Il reprit alors le chemin de la france. Voici un trait qui fait le plus grand honneur à son caractère. En partant de l'île de Chypre on s'aperçut que le vaisseau sur lequel il était monté faisait eau, et les mariniers le pressèrent d'en sortir. "Si la nef était à vous et chargée de
" marchandises, en descendriez vous", leur demanda le roi. "Non assurément", répondirent-ils. "Je n'en
" descendrai donc pas, dit St Louis ; car si je
" descends de cette nef, il y a cinq ou six cents
" personnes céans qui demeureront en l'île de Chy-
" pre, pour la paour du péril de la nef où sont leurs
" corps, et si une fois nous descendons, jamais
" n'auront d'espoir de revoir leur pays". Il resta sur le vaisseau.

Législation de St Louis.

St Louis revint en france tout faible, tout languissant, et cependant tout faible qu'il était c'est alors qu'il s'occupa de la législation de la france. Ses principaux réglemens se rapportent à l'intervalle des deux croisades.

Etat de l'asie dans l'intervalle des deux dernières croisades.

Pendant le même espace de temps les Mongols arrivèrent en Syrie. Les Mameluks d'Egypte allèrent à leur rencontre sous la conduite du fameux Bibars et il y eut là une effroyable mêlée de



1525

cavalerie. Les Mongols se rejetèrent sur la Hongrie où ils furent encore arrêtés. Que d'obligations n'avons nous pas aux peuples slaves qui ont de tout temps repoussé l'envahissement de la barbarie! Les Polonais, les Russes, les Hongrois ont été dans tous les siècles en quelque sorte les portiers de l'Europe.

Huitième croisade.

Charles d'Anjou engage par des raisons perfides son frère à entreprendre une croisade.

Cependant la maison de France semblait alors près de s'étendre sur toute la chrétienté. Le frère de St Louis, Charles d'Anjou s'était rendu maître du royaume des deux Siciles. Il portait son ambition jusqu'en Afrique. Il abusa de la piété et trop facile crédulité de son frère en lui persuadant que le sultan n'attendait qu'une croisade pour se convertir. Le roi quoique malade se laissa entraîner.

St Louis part le premier.

Il partit le premier: Charles devait le suivre. Débarqué en Afrique il voulut attendre le prince devant Tunis dont le roi paraissait peu disposé à se convertir. Mais au bout de peu de jours la soif se fit cruellement sentir dans le camp; à sa suite vinrent la dyssenterie et la peste.

La peste ravage son armée

Charles d'Anjou n'arrivait pas, et on n'osait rien faire sans lui. St Louis tomba malade, et près de mourir il se fit placer sur la cendre où il voulut expirer. Charles arriva précisément le jour de sa mort pour être témoin des maux qu'il avait causés. Le prince et le fils du roi surnommé on ne sait trop pourquoi le

Mort de St Louis devant Tunis.

Charles traite avec Tunis.

Résultats fâcheux de cette croisade.

Hardi traitèrent avec Tunis. Une partie de la flotte française échoua à son retour sur les côtes du royaume de Naples, et pour comble de déshonneur Charles d'Anjou pilla les vaisseaux de ceux dont il avait causé tous les malheurs, en exerçant sur eux le droit de féodalité.

Les Chrétiens complètement dépossédés en Asie.

Voilà la fin des Croisades. Une fois encore en 1270 Édouard Ier, roi d'Angleterre passa en Syrie et obtint une trêve du soudan Bibars, chef des Mameluks. Mais le fils et successeur de Bibars emporta d'assaut en 1291 St Jean d'Acre, la dernière place occupée en Syrie par les Chrétiens d'Occident. Ces derniers furent dès lors entièrement dépossédés.

Combien y a-t-il eu réellement de croisades ?

Tel est le résultat général, le terme des Croisades, disons mieux de la croisade ; car il est peut être plus exact de dire qu'il n'y a eu qu'une croisade qui a duré depuis 1100 jusqu'à 1300 sans interruption. Tous les ans il partait pour la terre sainte des troupes de pèlerins armés, c'était constamment armée sur armée, flotte sur flotte, et lorsqu'à la tête d'une de ces expéditions paraissait un roi ou un chef important, on l'appelait plus particulièrement une croisade. Le vrai caractère des Croisades est donc une émigration non interrompue des chrétiens en Orient. Dans le XIIe siècle le but principal est la terre sainte, dans le XIIIe c'est encore la terre sainte, mais surtout Constantinople, l'Égypte et Tunis même. Les trois premières croisades sont dirigées contre les races turques, la quatrième contre les Grecs et la dernière encore contre les Turcs, mais dans



153r

l'attente d'un grand et terrible événement qui remplit de terreur tout le XIIIe siècle, l'arrivée des Mongols. Alors le génie des croisades est ranimé par la crainte du danger commun. Les Mongols donnent aux croisades un siècle de plus d'existence, et ce ne sont plus des guerres offensives, mais des guerres défensives que nécessite le péril où se trouve la chrétienté.

De toutes ces expéditions qui partirent pour la terre sainte, il n'y en eut que deux qui produisirent des fruits durables, la première et la quatrième. A la première fut fondé le royaume chrétien de Jérusalem; à la quatrième l'empire latin de Constantinople par Baudoin, comte de Flandre. Le royaume de Jérusalem dura près d'un siècle, l'empire latin environ soixante ans. Tels sont les résultats matériels de ces deux premières croisades, les résultats politiques apparens. La liberté de l'Europe, la civilisation de l'Occident, l'union de tous les royaumes chrétiens dans une étroite communauté d'idées et de moeurs: ce sont là les résultats vrais et durables des croisades. La première croisade fut celle des héros, la seconde fut celle des rois. Toutes deux eurent lieu par terre, par la route infiniment longue et périlleuse de l'empire grec, tandis que les suivantes se firent par mer en tout ou en partie.

Ordres militaires, fruits des croisades. Ils disparaissent bientot et avec eux l'esprit des croisade lui même.

Il reste un grand monument des croisades: ce furent les ordres militaires, les templiers, les hospitaliers. L'ordre des templiers, celui qui avait reçu le plus avidement l'impression de l'Asie, qui en avait adopté les

opinions, périt sous Philippe le Bel; et non seulement les croisades furent abandonnées, mais les derniers restes de ceux qui y avaient pris part furent livrés aux flammes du bucher; l'esprit nouveau était si hostile à l'esprit ancien qu'au lieu d'imiter l'asie on poursuivit dans les templiers tout ce qui emanait de cette source. On peut dire que l'esprit des croisades succomba avec les templiers dont une partie fut brulée à la porte St Antoine, l'autre dans l'île des cygnes. aujourd'hui encore il existe un assez grand nombre de maisons qui ont conservé le nom des templiers, et qui sont connues sous la dénomination de maison, ferme du temple etc. Un fait non moins curieux c'est que dans une eglise située au pied des Pyrénées, on voit douze crânes de templiers qui subsistent là entre la france et l'Espagne comme un dernier monument des croisades.

Nous pouvons rappeler ici en finissant quelques documents laissés par les arabes sur les croisades de Louis IX.

Un de leurs historiens dit que le roi de france avait un esprit très fin et très artificieux

Un poëte s'exprime ainsi au sujet du même prince après la première croisade en Egypte: « Si » le désir de la vengeance vous ramène en Egypte, » la chaine est toute prête et l'eunuque est



154 v°

éveillé (c'est-à-dire un second esclavage vous attend).

Nous devons citer encore un mot de Joinville qui avait refusé d'aller à la seconde croisade. Voici comment il s'exprime : « Depuis ouy-je
» dire à plusieurs que ceux qui lui conseillèrent
» l'entreprise de la croix firent un très grand
» mal et péchèrent mortellement : car tandis qu'il
» fut au royaume de France, tout son royaume
» vivait en paix et regnait justice, et incontinent
» nent qu'il en fut hors, tout commença à dé-
» cliner et à empirer. »

Résultats des croisades.

Qu'est-il résulté de ce gr. mouvement des croisades? Sous un rapport l'affranchᵗ. du genre humain. Le christ. l'avait enfermé, l'avait séparé. Hors du chr. ce n'était plus que la barbarie, ce n'était plus l'humanité. Le pl. fort moment d'horreur que l'Occ. ait jamais éprouvé p. l'Orient c'est l'époque des croisades. L'humanité ne devait pas exécrer ainsi son berceau. Il fallut qu'elle s'avisât enfin qu'il pouvait y avoir de la sainteté dans ce monde impie, de l'honneur dans ce monde anti-chevaleresque, qu'un Saladin valait bien un Rich. cœur de lion. Le grand mouvement qui a conduit l'Angl. d. l'Inde c'est ce d. la race I. Germ à son berceau commence ~~dessous~~ avec les croisades. Le mouvᵗ qui s'était fait jusqu'à présent d'occ. en or. se ~~fait~~ désormais d'occ. en orient.

Résultats secondaires. Occᵒⁿ unique p. la royauté. Les chefs de la religion pacifique entre toutes ne pouvant se mettre à la tête de ce mouvᵗ., les rois s'y mirent et cela leur donna une facilité merveilleuse à conquérir le pouvoir.

Autre résultat. Les puissances maritimes qui ont le monopole des croisades. Cette ~~petite~~ Rome au petit pied, cette Rome maritime, Venise.

Autre. Toutes ces ruisseaux isolés de fleuve épique oriental ~~de la~~ Scandinave, Celtique, Pelasgique, Grec se réunissent et l'humanité se reconnait elle-même. Les romans deviennent de nationaux Européens. Les peuples se sont chantés leurs hist. les uns aux autres et il s'est formé un esprit Européen.

Mais la croisade a été un fait si grand si prodigieux

-155-

que la fable en fut obscurcie. Rien n'égala les croisades dans l'esprit des peuples jusqu'à nos d^res guerres et Napoléon.

Autre résultat ~~plus~~ aussi intime. C'est que les ho^s qui jusque là n'avaient eu de valeur qu'en proportion de leur sit^on politique en eurent co^e ho^s. Lorsqu'on vit le serf combattre à côté du seigneur, et bien combattre contre les troupes légères de l'Asie on conçut que chaque ho^e avait sa valeur. Le serf put y trouver son cheval, son armure, sa bannière. Nul doute que parmi les ho^s de Ph. Aug. il ne put y avoir tel ho^e issu d'une autre nation. Sur le champ de bataille si éloigné la notion d'égalité d'hum^é reparait. C'était la même cause pour tous.

Reste-t-il des monuments de pierres? L'empire des Francs a-t-il laissé des traces? Les Tripaux n'appartiennent qu'indirect^t. Ce sont les monum^ts des Vénitiens d. l'empire Grec, les monuments des Foscari, des Dandolo mêlés à ceux des pélopides. Ils n'appartiennent pas à l'insp^on désintéressée des croisades. A Paris même nous en avons de merveilleux. La S^te chapelle, la chapelle de Vincennes. Mais bien loin d'exprimer la 1re pensée des croisades c'est au contraire l'imit^on de l'Asie. Il y avait alors une adm^on tr. grande p^r l'Asie on n'osait pas en dire tout ce qu'on en pensait. Les templ. avaient presqu'entier^t abjuré l'Europe. Ornement de la cathédr. de Rouen, de la meilleure époque de notre architecture

156 r

temoignage sing.e de cette sympathie ; cercle formée de croissants.

(Il y a aussi la danse d'Hérodiade, elle danse la tête en bas)

Il ne faut pas croire que les voutes hardies v. 1300 soient une inspiration orientale. Les orientaux n'ont point cette hardiesse ; elle vient du Nord. Ils sont imitateurs des byzantins. Les croisés ont imité Byzance ; mais presque uniquement en Italie. Venise et Pise d.t les monuments byzantins sont d'un gout plus pur. Le campo S.o est le pl. grand monument des croisades. Généralement le christian. n'a pas inspiré les arts aussi long-temps qu'on le pense ordinairement. Nos églises gothiques sont en général étrangères à l'esprit des croisades. Dans la porte de Rouen il y a quelque chose de plein qui fait penser à l'ant.e et pourtant c'est du Gothique. Mouvement si court, remplacé bientôt par la scolastique en pierre, qui bientôt en vient vers 1400 aux d.res argutties. Les Catholiques au 16.e font du classique, les protestants rien.

Croisade des enfants produite sans doute plutôt par le malheur des temps, la misère, que par l'enthous. des croisades. De même les Pastoureaux.

Au comm.t du 13.e S. il n'y avait qu'une seule puissance. Angleterre, Guerres civiles. Espagne, Maures. Empire et Italie, d.res années de Fréd. II. Le roi de

156 v

france avait réuni par guerre, par mariage, par héritage une foule de provinces. Le roi de France (selon l'opinion de la france féodale) ce n'est pas un hom. vêtu de fer, c'est un hom. vêtu d'hermine, un protecteur des faibles, l'ami du prêtre. Cette m^{on} n'a pas eu la supériorité du génie mais un esprit de suite qui sert mieux encore.

S. Louis adorait le passé. La 1re croisade. Le droit romain. Les vieux souvenirs féodaux, même contre lui. Mais cet esprit lui faisait respecter encore bien plus le droit romain.

Près de la brèche de Roland 12 crânes de templiers. Dans une petite église.

Résultats des croisades

Qu'est-il resté de ce grand mouvement des croisades? Sous un rapport l'affranchissement du genre humain. Le christianisme l'avait enfermé l'avait séparé. Hors du christianisme ce n'était plus que la barbarie, ce n'était plus l'humanité. Le plus fort moment d'horreur que l'Occident ait jamais éprouvé pour l'Orient c'est l'époque des croisades. L'humanité ne devait pas excuser ainsi son berceau. Il fallait qu'elle sût enfin qu'il pouvait y avoir de la sainteté dans ce monde impie, de l'honneur dans ce monde anti chevaleresque qu'un Saladin valait bien un Richard cœur de lion.

Le grand mouvement qui a conduit l'Angleterre dans l'Inde c'est à dire la race Indo germanique à son berceau commencé avec les

157v

158r

croisades. Le mouvement qui s'était fait jusqu'à présent d'Orient en Occident se fera désormais d'Occident en Orient.
Résultats secondaires. Occasion unique pour la royauté. Les chefs de la religion pacifique entre toutes ne pouvant se mettre à la tête de ce mouvement, les rois s'y mirent et cela leur donna une facilité merveilleuse à conquérir le pouvoir.
Autre résultat. Ces puissances maritimes qui ont le monopole des croisades. Cette Rome au petit pied, cette Rome maritime, Venise.
Autre. Tous ces ruisseaux isolés du fleuve epique oriental Scandinave Celtique, Pelasgique, avec se réunissent et l'humanité se reconnait elle même. Les romans deviennent de nationaux Européens. Les peuples se sont chantés leurs histoires les uns aux autres et il s'est passé

158v

un esprit Européen.
Mais la croisade a été un fait si grand si prodigieux que la fable en fut obscurcie. Rien n'égala les croisades dans l'esprit des peuples jusqu'à nos dernières années de Napoléon.
Autre résultat aussi intime. C'est que les nations qui jusque là n'avaient eu de valeur qu'en proportion de leur situation politique en avant. Lorsqu'on vit le serf combattre à côté du seigneur et bien combattre contre les troupes légères de l'Asie on conçut que chaque homme avait sa valeur. Ce serf peut y trouver son cheval son armure sa bannière. Nul doute que parmi les hommes de Philippe Auguste il ne dut y avoir tel homme d'une autre nation. Sur le champ de bataille si éloigné la notion d'égalité d'humanité

159v

reparait. C'était la même cause pour tous.
Reste-t-il des monuments de pierres? L'empire des Francs a-t-il laissé des Francs? Les [illegible] n'appartiennent qu'indirectement. Ce sont les monuments des Vénitiens de l'empire grec les monuments des Foscari des Dandolo mêlés à ceux des pélopides. Ils n'appartiennent pas à l'inspiration désintéressée des croisades. A Paris même nous en avons de merveilleux. La Ste Chapelle la chapelle de Vincennes. Mais bien loin d'exprimer la première pensée des croisades, c'est au contraire l'imitation de l'Asie. Il y avait alors une admiration très grande pour l'Asie. On n'osait pas en dire tout ce qu'on en pensait. Les templiers avaient presqu'entièrement absorbé l'Europe. [illegible] de la cathédrale de Rouen de la meilleure époque de [illegible]

160v

architecture — bourgeoise — bourgeoise de cette synthèse ; comme cette forme de ondulante. (Il y a aussi la danse d'Hérodiade, elle danse la tête en bas.) Il ne faut pas croire que les voûtes hardies vers 1300 soient une inspiration orientale. Les Orientaux n'ont point cette hardiesse elle vient du nord. Ils sont imitateurs des byzantins. Les croisés ont imité Byzance. mais presque uniquement en Italie. Venise et Pise dans les monuments byzantins sont d'un goût plus pur.

Généralement le Christianisme n'a pas inspiré les arts aussi longtemps qu'on le pense. Ordinairement les églises gothiques sont en général étrangères à l'esprit des croisades. Dans la porte de Rome il y a quelque chose de libre qui fait penser à l'antiquité et pourtant c'est du gothique. Moment si court, remplacé bientôt

161v

par la scolastique en pierre, qui bientôt en vient vers 1400 aux dernières arguties. Les catholiques au XVIe siècle font du classique les protestants rien.

Croisade des enfants produite sans doute plutôt par le malheur des temps, la misère que par l'enthousiasme des croisades. De même les pastoureaux.

Au commencement du 13me siècle il n'y avait qu'une seule puissance. Angleterre, guerres civiles. Espagne Maures. Empire et Italie, dernières années de Frédéric II. Le roi de France avait réuni par guerre par mariage, par héritage une foule de provinces. Le roi de France (selon l'opinion de la France féodale) n'est pas un homme

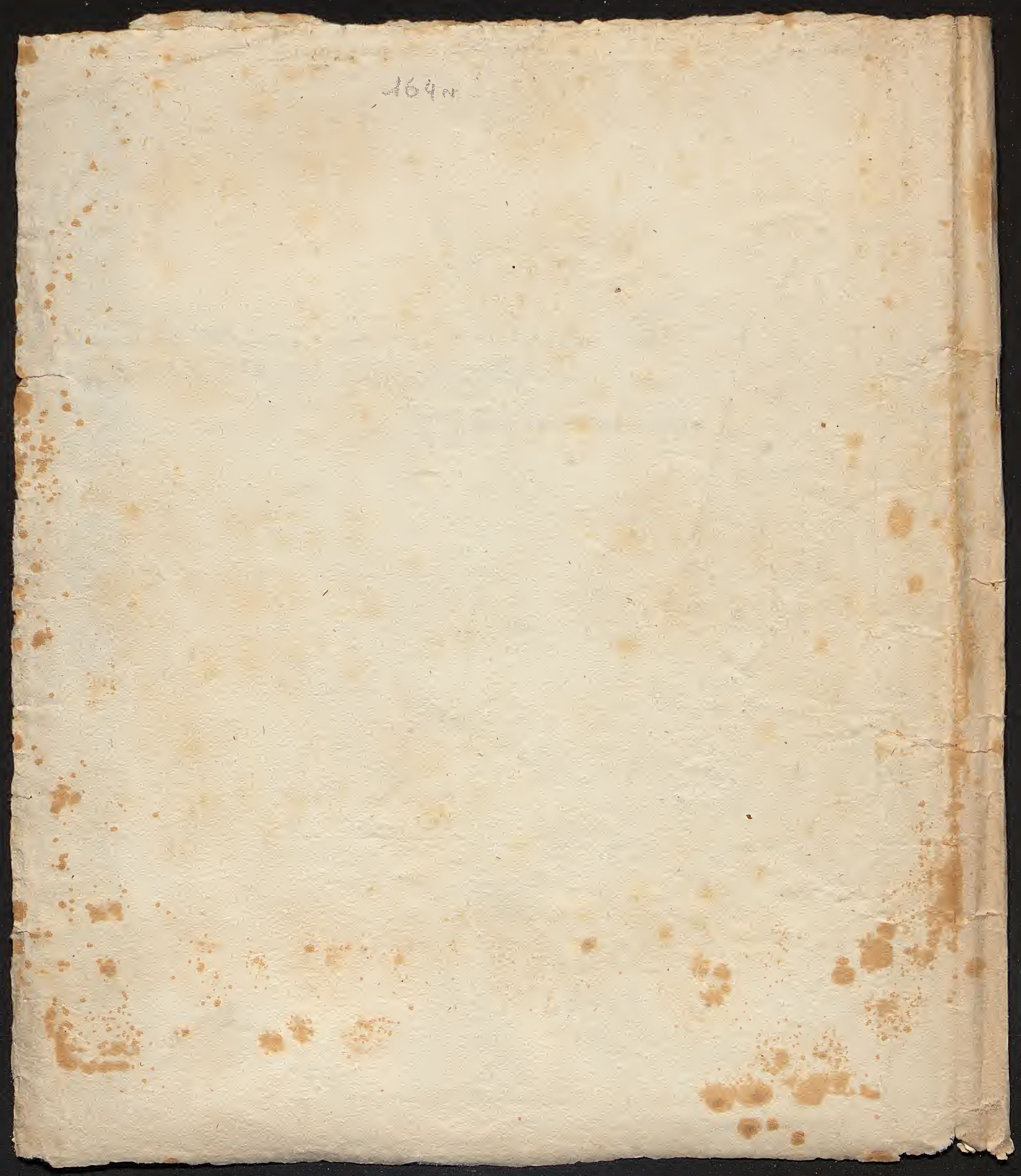
vêtu de fer, c'est un homme vêtu d'hermine, un protecteur des faibles l'ami du prêtre. Cette n'a pas eu la supériorité du génie mais un esprit de suite qui sert mieux encore.

St Louis abolit le passé. La 1re croisade, le droit romain. Les vieux souvenirs féodaux même contre lui. Mais cet esprit lui faisait respecter encore bien plus le droit romain.

Près de la brèche de Roland 12 crânes de templiers dans une petite église

---

Etude des mémoires de Comines, en consultant sur les parties de cet ouvrage relatives à l'Angleterre et à l'Italie les historiens nationaux de ces deux pays.


164r